

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Episodes et**

Gisèle Vallerey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GISÈLE VALLERÉY

ÉPISODES ET RÊCITS BIBLIQUES



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

ÉPIISODES ET RÉCITS BIBLIQUES

Par
Gisèle Vallerey

Illustrations de Jacques Pecnard
Éditions : NATHAN

ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES

La colère de l'Éternel



L était autrefois, au très vieux temps, dans cette contrée de l'Asie où Dieu avait créé le premier homme, un père de famille laborieux et modeste, appelé Noé.

Il vivait du travail de ses bras ; il cultivait le champ fertile que lui avait laissé en héritage son père Lémec, et il n'avait d'autre ambition que de soigner ses récoltes et de voir grandir ses enfants.

Il était aidé dans son labeur quotidien par son épouse et par ses fils, nommés Sem, Cham et Japhet. Ceux-ci étaient mariés tous trois à des femmes robustes, dévouées et fidèles, que ne rebutaient ni les fatigues de la moisson ni les ardeurs du soleil d'été.

Ces êtres simples étaient heureux : ils ne convoitaient pas le bien d'autrui ; ils savaient modérer leurs désirs ; la concorde et la joie régnaient à leur rustique foyer.

Or, en ce temps-là, une corruption effrénée s'était répandue sur la Terre. Les hommes étaient avides des plaisirs les plus grossiers ; l'esprit de lucre dominait toutes les pensées. Et chacun, pour la satisfaction de ses appétits, se laissait entraîner aux actes les plus infâmes et les plus cruels : le mensonge, le vol et le meurtre.

Et l'Éternel regrettait d'avoir tiré du Néant ces âmes perverses, où régnaient tant de passions mauvaises.

Un jour, comme Noé s'en revenait des champs, il s'arrêta à l'ombre d'un chêne pour se reposer, mais surtout pour remercier l'Éternel

d'avoir donné à son froment des épis si dorés et si lourds.

Et soudain, il releva la tête avec surprise : une voix se faisait entendre auprès de lui. Il lui semblait qu'elle descendait de l'azur rosi par le couchant. Et sa surprise devint du respect et de l'adoration : le Juste avait reconnu la voix de son Dieu.

— Noé, tu es un cœur loyal et pur. Toi seul, sur la Terre, n'as jamais commis d'action perfide ou honteuse. Toi seul mérites de survivre avec les tiens à l'anéantissement de l'humanité corrompue. De la destruction du Monde, je ne veux sauver que ta famille, et aussi deux représentants de chaque race de bêtes, un mâle et une femelle. Tu construiras, là, dans ton champ, une arche en bois de gopher, solide et léger. Elle sera assez vaste pour abriter les tiens et les animaux dont tu auras la garde. Lorsque cet abri sera terminé et que tu pourras t'y transporter, j'ouvrirai les cataractes du ciel et je noierai la Terre sous des torrents de pluie. L'inondation envahira les vallées, couvrira les montagnes, mais l'arche flottera ; et, quand j'arrêterai le cataclysme, quand la Terre aura séché, tu rendras la liberté à tous tes hôtes, et vous irez repeupler le Monde !

— Seigneur, répondit Noé prosterné dans la poussière, que ta volonté s'accomplisse.

Quand le laboureur rentra au logis, il était grave et préoccupé. Ses fils, voyant sa mine soucieuse, l'interrogèrent anxieusement ; sa femme, redoutant quelque tracas au sujet des récoltes, voulut le distraire de ses pensées. Mais Noé, d'un signe, leur demanda le silence et prit la parole :

— À partir de demain, dit-il, nous allons, sur l'ordre de l'Éternel, faire une besogne nouvelle pour nous. Il s'agit de construire une arche spacieuse. Nous abattons des arbres, nous les découperons en longues planches que nous assujettirons par des chevilles de bois. Japhet et Sem apporteront les matériaux et je les assemblerai avec l'aide de Cham. Ainsi, nous viendrons à bout de notre travail.

Dès l'aube, le jour suivant, les bûcherons étaient à l'ouvrage, et comme chacun savait manier les outils et ne pas dépenser ses forces en vain, la charpente du navire fut rapidement édifiée.

On vit bientôt s'élever dans le champ de Noé une vaste construction de bois à trois étages, d'aspect solide. Le premier étage devait être réservé aux chambres de la famille ; l'étage intermédiaire comprenait les cases où l'on enfermerait les animaux quadrupèdes. Quant à l'étage supérieur, il fut aménagé pour recevoir les oiseaux, les reptiles, et, en général, toutes les bêtes de taille menue.

L'arche comprenait comme ouvertures une porte et une fenêtre, que fermaient d'épais volets de bois.

La besogne se termina sans incidents.

Quand le toit fut posé et quand la charpente se trouva enfin parfaite,

Noé et ses fils enduisirent entièrement leur arche de poix afin de la rendre imperméable à l'eau.

Il va sans dire que ce bâtiment d'un genre inusité attirait l'attention des laboureurs voisins qui, sans comprendre le but de Noé, raillaient ses efforts et lui lançaient parfois, au passage, de grossiers quolibets.

Et Noé, pour toute réponse, disait aux insulteurs :

— Faites pénitence !

La construction de cette arche avait demandé une ingéniosité et une patience extraordinaires, mais la persévérance de Noé, sa soumission aux volontés du Tout-Puissant avaient triomphé de tous les obstacles.

Combien plus difficile allait être la capture des nombreux animaux, mâles et femelles, qui devaient peupler cette étable flottante !

Là encore, le travail fut réparti selon les aptitudes et les forces. Sem et Cham, qui étaient les plus robustes, se chargèrent de capturer les bêtes fauves ; Japhet et son père s'emparèrent des chevaux, des chèvres, des taureaux ; la femme de Sem prit au piège des grenouilles, des couleuvres, des rats, des lapins ; celles de Japhet et de Cham dénichèrent les oiseaux, et l'épouse de Noé s'occupa de réunir les animaux de basse-cour qu'elle avait l'habitude de soigner. D'ailleurs, par un secret instinct où transparaissait la volonté divine, les animaux, petits et grands, semblaient s'offrir d'eux-mêmes à la poursuite de Noé et des siens.

Quand l'arche se trouva enfin remplie de tous ses hôtes, Noé tourna son visage vers le ciel :

— Tout est prêt, Seigneur ! dit-il.

Puis, entouré de sa famille, il fit une offrande à l'Éternel.

À peine le sacrifice était-il achevé qu'un coup de tonnerre retentit, déchirant la nue. Un immense éclair zébra le ciel et des gouttes de pluie commencèrent à tomber.

— Il est temps, fit Noé, mettons-nous à l'abri, et que les desseins de Dieu s'accomplissent.

Tous rentrèrent alors dans l'arche, dont la porte fut assujettie avec soin.

De sombres nuages cachèrent la lumière du soleil. La température était chaude ; les gouttes, rares d'abord, devenaient plus serrées, et bientôt l'ouragan s'abattit sur la Terre avec une violence effroyable, dévastant les campagnes, noyant les blés, les arbres, les demeures des hommes.

Mais sous les trombes qui déferlaient, l'arche résistait.

Au bout de trois jours, la plaine fut transformée en un marécage ; le soir du huitième jour, elle était devenue un lac, et, de leur fenêtre, Noé et sa famille ne voyaient plus émerger que les arêtes rocheuses des montagnes, pareilles à des îlots.

Et l'arche montait avec le flot ; elle voguait au hasard, entraînée par

les tourbillons ; elle s'arrêtait parfois entre deux montagnes, puis elle repartait d'une allure vertigineuse, soulevée par le courant.

Le soir du trente-cinquième jour, les cimes des monts furent submergées, et l'arche erra désormais sur un océan sans bornes, l'arche, dernier refuge de la vie sur cette Terre.

Pendant quarante jours, la pluie tomba sans arrêt avec une implacable monotonie. Tous les êtres avaient disparu sous son linceul. Noé remerciait le Seigneur de sa mansuétude à son égard. Avec confiance, il attendait la fin du Déluge et le soleil des Temps nouveaux.

Celui-ci vint enfin. Brusquement les nuages s'ouvrirent, se dissipèrent, comme absorbés par l'énorme boule de feu qui mirait dans l'océan universel la splendeur de ses rayons.

L'arche avait été entraînée loin du champ où avaient si longtemps vécu Noé et sa famille. Elle se trouvait alors dans les parages du mont Ararat, l'un des sommets les plus hauts du globe et dont il ne surgissait sur la plaine liquide qu'un mince rocher battu par les vagues.

— Grâces soient rendues à l'Éternel, fit Noé avec force, tandis que sa femme et ses enfants tendaient joyeusement leurs bras vers l'étincellement du soleil sur le roc humide encore. Il va redonner la Terre à nos pieds, la Terre, notre nourrice et notre repos. Béni soit Dieu.

Petit à petit, l'eau se retirait. Chaque jour voyait se dresser sur les flots de grosses pierres pareilles à des écueils ; et c'était un spectacle étrange que ces collines qui commençaient à dessiner leurs contours, où l'on devinait le creux des vallées. Sous les yeux des survivants le monde aboli renaissait, la Terre reprenait sa forme d'autrefois, mais la vie en était absente et son silence effrayait. Toute la rumeur qu'allait apporter la suite des Âges était réfugiée dans l'arche flottante.

Hommes et bêtes avaient la nostalgie des longues courses et du mouvement sur le sol dur ; ils contemplaient d'un regard avide ces côtes qui émergeaient peu à peu des abîmes.

— Père, disait impatientement Japhet, laisse-moi sortir de l'arche. J'escaladerai les rochers que nous voyons là-bas. Je saurai te dire si notre emprisonnement sera long encore.

— Et quelles plantes trouverais-tu pour te nourrir ? faisait Noé avec sagesse. Ne nous risquons pas hors de notre abri, si nous devons devenir la proie de la faim. Prends patience, mon fils. Pourtant, s'il te faut absolument t'assurer des possibilités de vie qui nous attendent sur la Terre, ouvre la fenêtre à ce corbeau. Ses yeux perçants distingueront mieux que les tiens s'il y a apparence de nourriture. S'il abandonne l'arche, c'est qu'il aura trouvé une grève où nous-mêmes pourrions aborder.

Japhet donna la volée au corbeau. Celui-ci plana quelque temps sur les cimes dénudées, parmi les pentes boueuses, mais il ne trouva rien qui pût apaiser sa faim, et il fut bientôt de retour au gîte.

— Attendons encore, fit Noé.

Et huit jours passèrent.

— Père, dit Cham, le corbeau est une assez sottre bête, qui n'aime que les charognes. Envoyons à sa place la jolie colombe blanche, qui vient picorer dans notre main. Tu sais qu'elle fait d'habitude sa nourriture des baies et des feuilles des arbres. Si nous ne la revoyons pas, ce sera signe que les branches émergent et nous pourrons nous réjouir.

Noé consentit à cette nouvelle expérience, et la colombe fut lâchée. Mais une heure ne s'était pas écoulée qu'on la vit revenir se poser sur le bord du volet et le tapoter de son bec d'un air triste.

— Prenons patience, dit Noé en faisant rentrer la colombe.

Une semaine passa. L'attente devenait difficile ; l'impatience rendait nerveux les hommes et les bêtes. Cependant Noé calmait ses compagnons en les exhortant à avoir confiance dans les promesses divines.

— Patience ! patience ! répétait-il.

— Père, dit enfin Sem en agitant sa longue chevelure brune, l'eau a baissé encore. Envoie de nouveau la colombe, nous t'en prions. Peut-être cette fois aurons-nous une meilleure réponse du Destin.

Noé contenta ce désir ; la messagère ailée prit son vol et les habitants de l'arche la suivirent longtemps du regard.

Ils la guettèrent jusqu'au crépuscule, et, comme le soleil déclinait, l'oiseau blanc vint se poser au bord de la fenêtre. Toute la famille poussa un cri de joie :

— Vois, vois, mon père, s'écria Sem. Elle tient dans son bec un rameau d'olivier ! Elle l'aura certainement arraché à une branche en passant.

— Que la paix du Seigneur habite nos cœurs et nos pensées ! Qu'elle règne à jamais sur la Terre parmi les hommes ! fit Noé avec une piété fervente. Mes fils, continua-t-il en s'adressant aux jeunes gens ivres de joie, les temps sont proches. Dans deux semaines le sol des plaines lui-même apparaîtra, et nous pourrons sortir de notre asile. Mais nous nous en rapporterons encore à l'instinct de cet oiseau.

Quinze jours plus tard, en effet, on ouvrit de nouveau la fenêtre de l'arche à la colombe. Elle s'en fut à tire-d'aile : la vue de la verdure qui s'épanouissait au flanc des coteaux lui inspirait de gais roucoulements. Et comme le printemps paraît la nature renouvelée de ses plus miroitantes couleurs, elle résolut de bâtir son nid.

— Reviendra-t-elle ? se demandait Noé dont le regard ne quittait pas le rectangle d'azur de la minuscule fenêtre.

Elle ne revint pas. Dans les taillis d'aubépine de la vallée, elle roucoulait éperdument l'hymne à la Vie.

Et au pied du mont Ararat, prosternés sur le sable encore humide, Noé et les siens chantaient la gloire du Seigneur. Ils le remerciaient de les avoir choisis pour cette mission auguste de repeupler la Terre et d'être les grands ancêtres d'une humanité meilleure.



La fuite du Juste



L'OMBRE des chênes s'étendait sur Mamré. Au seuil de sa tente, Abraham, le grand errant, contemplait le soleil qui se couchait et rosissait la terre de Canaan. Au loin, au sud de la mer de la Plaine, au pied de l'abrupte montagne de sel, les toits métalliques de Sodome étincelaient. Il semblait que l'immense rumeur de la ville joyeuse palpitât le long des pentes des monts, s'élevât au-dessus de la vallée de Siddim aux riches cités, et s'étendît parmi ses oliviers, ses figuiers et ses vignes jusqu'aux hauteurs de Kapharbaruka, jusqu'à l'oreille inquiète du patriarche.

— Les fous ! murmurait Abraham. Quoi, jamais aucun encens de sacrifice ne s'élève de ces murs vers l'Éternel ! Ces gens, comme ceux de Gomorrhe, d'Adena, de Tséboïm et de Béla, ne songent qu'aux plaisirs impies. Et la Terre est à peine séchée du Déluge que les fils des hommes ont oublié la grande leçon. Père, ajouta-t-il en se prosternant, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, si tu as promis à la postérité du pauvre Chaldéen la possession de ce pays de délices où le Jourdain court et scintille, je t'en supplie, n'appesantis pas ta droite sur les villes pécheresses de Siddim.

— Il le faut, Abraham, il le faut, mon fils élu, répondit la voix majestueuse qui commande à l'Univers : le péché de Sodome et de Gomorrhe est une offense constante, une tache à mon œuvre. Ces cités périront et leur crime avec elle.

— Mon Dieu, fit le patriarche, qui tordit ses mains avec angoisse, ta colère veut-elle confondre le méchant et le bon ? Peut-être que, dans les villes de la vallée, il se trouve cinquante justes. À cause d'eux, Justice incomparable, ne pardonneras-tu pas les fautes de ceux qui sont coupables envers toi ?... Éternel, je ne suis à tes yeux qu'un peu de poussière et de cendre, mais j'ose te supplier. Je suis homme, je frémis aux pensées des maux qui peuvent s'appesantir sur d'autres

hommes. N'y aurait-il, dans Sodome et Gomorrhe, que quarante justes, que trente, que vingt, que dix, pitié, pitié pour elles ?

Abraham soupirait et tremblait. Dieu ne répondait pas. Et le silence pesait sur Canaan comme une étreinte brûlante. Le patriarche reprit, sans oser relever sa tête penchée :

— Celui qui juge toute la Terre n'exercera-t-il pas la justice ? Quelle est la faute de Loth, fils de mon frère Haran, qui vint avec moi de Chaldée et marcha jusqu'en Égypte au moment de la famine ? S'il a péché, je suis moi-même un pécheur. Vois ces tentes de lin tranchant sur la verdure des prairies de Siddim, entends les meuglements des troupeaux. Loth, le fils de mon frère, s'est établi auprès des villes damnées. Mais je connais son cœur. Je sais son amour et sa crainte de Dieu. Il n'a jamais manqué de t'offrir ses génisses, ses chèvres, ses bœufs les plus gras. Éternel, permets que je t'implore pour le sang de mon sang. Ah ! n'y eût-il qu'un juste, ne pèsera-t-il pas plus dans la balance de ton équité que des milliers et des milliers d'impies ?...

Un bruit léger se fit entendre non loin du patriarche en prière. Deux hommes vêtus de lin immaculé semblaient être sortis de terre, tant leur approche avait été inopinée.

Ils étaient beaux et jeunes, et leur visage avait un tel rayonnement qu'Abraham se sentit saisi de respect à leur vue. Leurs pieds frôlaient à peine le sol, et le long bâton, qu'ils tenaient à la main comme des voyageurs venus de loin, paraissait un sceptre royal entre leurs doigts.

— Étrangers, dit Abraham avec timidité, daignez vous asseoir dans ma tente ; le soir vient et, sans doute, êtes-vous las. Sara, mon épouse, vous apprêtera des gâteaux de fleur de farine, et de la crème au miel. Je tuerai, pour vous reconforter, le plus tendre veau de mon troupeau. Souhaitez-vous vous rafraîchir ? Voici du lait bien écumeux et là, dans cette outre de terre séchée, le jus rouge et fermenté de la vigne. Étrangers, laissez le vieux Chaldéen laver vos pieds lassés de l'étape.

— Abraham, dit un des nouveaux venus d'une voix mélodieuse, ne nous arrête pas ; la halte, c'est pour nous Sodome la Salée. Une grande tâche nous y attend. Et tu le sais bien, puisque c'est à ta prière que nous allons là-bas. Oui. Dans la clameur de réprobation que lance la Terre vers la face de Dieu, au sujet des actions impies de Gomorrhe et de Sodome, la voix du juste ne parvient pas à se faire jour. Mais tu as crié, toi, père de la multitude, et l'Éternel s'est arrêté au bord de sa colère. S'il est un juste là-bas, nous le saurons. Adieu.

— Beaux messagers célestes, fit Abraham, qui retint avec prière les deux étrangers par le bas de leur robe, quel nom m'avez-vous donné et par quelle dérision cruelle ? « Père de la multitude », avez-vous dit ? Hélas, je suis vieux et ma femme Sara est vieille. Toute ma postérité s'arrête au fils de ma servante Agar...

— N'as-tu plus confiance dans la parole de l'Éternel ? fit un des

envoyés du ciel en souriant avec reproche. L'an prochain, le fils de Sara vagira dans tes bras et réjouira ton cœur. Aujourd'hui, c'est l'heure encore de la colère ; laisse-nous aller vers celui que ta prière a sauvé.

Les deux étrangers s'éloignèrent à pas légers et rapides, cependant qu'Abraham, bouleversé de ce qu'il venait d'entendre, levait vers le ciel un regard éperdu de reconnaissance et de supplication.

Déjà le soleil avait disparu derrière les croupes rocheuses d'Engaddi, au delà du désert de Pharan, dans les flots bleus de la Grande Mer, quand les envoyés célestes passèrent devant les tentes de Loth.

Le neveu d'Abraham était un homme robuste et doux, qui ne se servait des richesses qu'il avait acquises en Égypte que pour le soulagement des malades et des faibles. On le tolérait, aux abords de Sodome, pour son inlassable générosité dont chacun abusait, les pauvres aussi bien que le roi de la ville. C'était à qui le volerait et pillerait ses troupeaux. La femme de Loth s'irritait de tous ces dommages et reprochait avec acrimonie à son mari sa trop patiente longanimité, mais le Chaldéen souriait et haussait les épaules :

— Bah ! disait-il, on me débarrasse d'un superflu, c'est moi qui suis l'obligé. Que l'Éternel soit béni !

— Tu seras gueux sur tes vieux jours, répondait aigrement la femme, et tu ne trouveras pas à établir tes dernières filles.

— Conservons la crainte de Dieu et nous serons riches jusqu'à la tombe, concluait Loth avec douceur. Ainsi agit en Canaan mon oncle Abraham.

Ce fut durant une de ces conversations que les envoyés du ciel parvinrent devant les tentes du riche Chaldéen.

L'hospitalité est une vertu séculaire d'Arabie ; Loth alla vivement au-devant des voyageurs et leur offrit asile pour la nuit.

— Vous ne serez pas dans la ville mieux que chez moi, leur dit-il. Faites-moi cette joie de demeurer ici. Mes serviteurs seront les vôtres et je laverai moi-même la poussière de vos pieds.

— Ne te dérange pas dans ta sieste, répondit un des anges, le but de notre voyage est Sodome même. Ainsi, laisse-nous aller.

— Je ne vous le conseille point, étrangers, reprit Loth. Il m'en coûtait de vous le dire, mais les gens de cette ville n'observent pas le devoir d'hospitalité, et je craindrais même pour votre vie. Entrez donc chez moi, et bien vite, car si l'on venait à savoir à Sodome que des inconnus sont ici, il n'y aurait pas grande sécurité pour vous.

Les anges ne se firent pas prier davantage. N'avaient-ils pas d'ailleurs atteint leur but en éprouvant la bonté du neveu d'Abraham ? Et bientôt ils s'assirent sous la tente du Chaldéen devant un repas fait d'un agneau rôti, de pain sans levain, de fruits et de gâteaux de miel, de pistaches et d'amandes. Les serviteurs de Loth prenaient leur part

du festin offert aux hôtes inconnus, et le vin embaumé des coteaux d'Engaddi réjouissait les esprits.

Soudain, au dehors, une clameur s'éleva :

— À mort, les étrangers ! hurlaient des voix furieuses. Qu'ils paient rançon, ou la mort !

Loth s'était levé, un peu pâle. Il se dirigea vers le seuil de la tente. Devant lui, pressée, houleuse, la population de Sodome tendait le poing et criait des injures. Et de tous côtés d'autres habitants, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, accouraient encore et encore.

— Qu'y a-t-il ? demanda Loth avec fermeté.

— Quels sont ceux-là que tu caches ? fit rudement un des premiers de la ville. Livre-nous ces étrangers. Nul ne doit pénétrer dans Sodome s'il n'est digne de ses plaisirs, ou bien il lui faut acheter notre hospitalité, et celle-ci coûte cher, tu le sais par expérience.

— Je vous en prie, dit Loth avec insistance, ne me demandez pas d'être assez vil pour offenser de mes questions ceux qui se sont reposés à l'ombre de mon toit et qui ont partagé mon pain. Ce serait mériter la colère du ciel...

— Ah ! ah ! ah ! ricana la foule avec insolence. La colère du ciel ! Il se moque de nous, le Chaldéen. Le ciel n'est qu'un grand espace bleu ou nuageux, et il n'y a rien dedans qui puisse se mettre en colère.

— Malheureux ! s'écria Loth plein d'horreur, seriez-vous assez impies pour nier la présence éternelle ?

— Et toi serais-tu assez insensé pour y croire ? railla quelqu'un.

— D'ailleurs, reprit un autre, nous sommes trop bons d'écouter tes sornettes. Tu es étranger ici et tu te mêles de nous parler en juge, quelle audace !

— Livre-nous tes hôtes, et à l'instant même ! crièrent plusieurs des assaillants, ou c'en est fait de toi.

— Un hôte est sacré, fit Loth avec une ferme dignité. C'est une loi divine que nos ancêtres ont toujours respectée. Je la respecterai à mon tour aux dépens de ma propre vie et de celle des miens.

— Tu nous braves, chien de Chaldée ! hurla un forcené. Ces inconnus complotent avec toi contre la prospérité de Sodome, tu partageras leur sort. À mort ! Allons, frères, ne laissons pas une de ses tentes debout et livrons aux chiens son cadavre en même temps que ceux de ses hôtes.

Loth étendit les bras en travers de son seuil pour le défendre par un dernier geste, mais une étreinte irrésistible et douce le ramena en arrière : un des messagers du Ciel avait posé une main sur son épaule.

— Seigneur ! dit Loth, que fais-tu ? Laisse-moi défendre ceux qui ont eu confiance en moi, leur faire au moins un rempart de mon corps.

— C'est en vain que tu prierais encore ces furieux, répondit l'ange. La colère d'une foule est un grand flot tumultueux qui ne se brise que

devant la volonté de l'Éternel. Sois tranquille, aucun de ces hommes ne passera le seuil de ta tente et déjà même ils ne voient plus celle-ci.

Sous les yeux stupéfiés de Loth et des siens, l'ange avait agité doucement sa main vers la foule. Et aussitôt tous ceux qui se trouvaient là, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, frappés d'aveuglement, avaient cessé d'apercevoir les tentes du Chaldéen. On les entendit se récrier de surprise, discuter ; puis, peu à peu, ils s'écartèrent avec crainte et rentrèrent dans la ville.

— Ils vont à leur destin, fit l'ange, devant qui Loth et les siens s'étaient prosternés en tremblant. Écoute, Chaldéen, le temps presse. Rassemble tes troupeaux et que tes serviteurs, chargés de ce qu'ils pourront porter de tes richesses fuient vers l'Ouest, vers la grande mer. Car Sodome a péché et l'Éternel a prononcé contre elle. Demain, avant que le soleil n'éclaire les plaines d'Arabie, la ville ne sera plus qu'un monceau de cendres.

— Partons vite, père, dit la plus jeune fille de Loth en se serrant contre lui.

— Oui, partons vite ! fit l'aînée, en prenant la main de son père.

Loth hésitait. Quoi, il lui fallait errer encore à l'heure de la vieillesse ! Quitter l'abri commode et sûr de ses tentes pour chercher les crevasses des rochers, parmi l'hostilité des bêtes fauves. Et quelle autre ville lui ouvrirait ses portes ? Il lui faudrait se réfugier dans la montagne.

— L'Éternel a parlé, dit le second ange d'un ton de reproche en voyant l'hésitation de Loth. Qu'attends-tu ? Que le sol s'entrouvre sous tes pas en crachant le feu ? N'entends-tu pas déjà les grondements souterrains ? C'est le long cri de la fange génératrice, qui clame le crime de ses enfants.

— Mais, demanda vivement la femme de Loth, qui nous dit que c'est l'Éternel qui vous envoie ? Les grondements du sol, les fumées qui s'élèvent par endroits sont habituels à ces parages. La vallée de Siddim est couverte de puits de bitume, pourquoi nous en inquiéterions-nous davantage aujourd'hui ? Et d'ailleurs, pourquoi... ?

— Ta curiosité te perdra, femme, dit gravement l'ange.

Il se tourna vers Loth et saisit sa main :

— Viens, viens, dit-il, tu as perdu trop de temps déjà.

L'aube était loin encore, et cependant d'étranges lueurs éclairaient la campagne et les toits dorés de Sodome. Çà et là, de minces et souples serpents lumineux sortaient d'étroites fissures du sol ; une odeur violente traînait à ras de terre. Devant ce spectacle qu'il n'avait jamais vu encore, Loth eut un frisson d'angoisse.

— Laisse-moi prévenir mes filles et mes gendres qui sont dans Sodome, fit-il à l'ange avec prière, et ensuite nous te suivrons tous, moi et les miens.

— Hâte-toi, Loth, dit le messenger du ciel, avec chaque seconde que tu perds ici, tu recules dangereusement ton salut. Crains que le Seigneur ne se lasse de ton manque de confiance.

Loth s'était élancé hors de la tente et, par un sentier connu de lui, il se glissa dans la ville. L'orgie bruyante faisait de Sodome un enfer de bruit. Chants et malédictions sortaient des bouches ivres. Une immense bacchanale déroulait par les rues sa folie et ses rires énormes. La vue du Chaldéen souleva les huées et les menaces, et quand Loth arriva auprès de ses gendres, qui prenaient leur part de la fête, ceux-ci s'éloignèrent de lui aussitôt.

— Va-t'en, lui dirent-ils. Tu es fou avec tes prédictions de malheur. Et, de plus, tu as si mal agi avec les gens de Sodome qu'il n'est pas bon t'être alliés ou parents. Nous ne voulons plus te connaître. Va-t'en !

Le cœur ulcéré, Loth regagna sa tente. Et plus il allait, plus l'évidente catastrophe annoncée par les messagers célestes se précisait pour lui. C'étaient maintenant des flammes qui couraient sur la terre. Les grondements étaient devenus des détonations. Dans toute la campagne, les troupeaux mugissaient de terreur et brisaient leurs entraves pour fuir. Il fallait l'ivresse aveuglante des habitants de Sodome pour ne pas voir le danger qui s'avancait.

Loth courut à l'un des anges.

— Par pitié, Seigneur, dit-il, sauve-nous ! Et que l'Éternel me pardonne d'avoir douté. Laisse-moi le temps de rassembler mes richesses.

— Tu n'emporteras d'ici que ta vie et celle de tes proches, dit l'ange. Viens ! courons !

Il l'avait pris par la main et l'entraînait rapidement au milieu de la fuite affolée des troupeaux. L'autre ange avait saisi la main des deux jeunes filles.

— Suis-nous ! avait-il commandé à la mère, et sur votre vie, que nul d'entre vous ne jette en arrière ses regards. Tel est l'ordre de l'Éternel.

— Mais... commença la femme de Loth.

— Obéis, femme, sans chercher à comprendre. Vois ton époux et tes filles dociles. Ceux-là seront sauvés.

Ils couraient.

— Où nous réfugier ? demandait Loth haletant. Dans la montagne ? Nous n'aurons jamais le temps de l'atteindre. L'aube se lève, les flammes du sol grandissent. Seigneur, permets-nous de nous arrêter à Tsoa. C'est une humble ville de pasteurs, sans cesse occupés par le travail des champs et le soin des troupeaux. Ils ne sauraient avoir par leurs actions attiré sur eux la colère divine. Permets que Tsoa soit notre asile.

— Mon père, s'écria avec terreur la plus jeune fille, entends ces craquements sinistres, ces longs cris ! Dieu ! que de lumière derrière

nous ! Comme elle fait nos ombres grandes sur le sol !

— Marche sans tourner la tête, enfant, dit l'ange avec force. Va-t'en vers la vie nouvelle sans un regard en arrière vers le passé indigne.

— Mais ma mère ? Où est ma mère ? s'écria l'aînée des deux sœurs en s'accrochant à son guide. Je n'entends plus son pas derrière nous. Oh ! attends un instant. Qu'elle puisse nous rejoindre !

— N'attire pas sur toi, innocente, la colère de Dieu, commanda l'ange. Que ceux qu'elle a frappés soient pour nous comme s'ils n'étaient pas. Poursuis ta route vers le salut.

Pendant deux heures, Loth et ses filles, guidés, entraînés par les envoyés de Dieu, fuient éperdument, les yeux fixés sur les blanches maisons de Tsoa, qui, cachée dans la verdure de ses vignes, apparaissait comme une oasis de calme. Derrière eux, un déluge de feu noyait les villes. Gomorrhe après Sodome s'écroulait au milieu des tourbillons de flamme. Les champs brûlés crachaient des jets de soufre sur les citadins qui cherchaient à fuir. Récoltes, bétail, tout s'anéantissait avec les hommes. Aucun regard humain n'aurait pu supporter pareil spectacle. Celle qui, dans sa curiosité indomptable, avait désobéi à l'ordre suprême, la femme de Loth, n'était plus, dans la plaine fumante, que cette blanche et froide statue, que les flots de la mer Salée, soulevés en mascaret, pétrifiaient lentement...

Sous les chênes de Mamré, Abraham à genoux, le front dans la poussière, adorait l'Éternel, qui châtie, mais qui juge et sauve l'innocent d'entre les flammes vengeresses.

Et sur la plaine, une fumée s'élevait, pareille à la fumée d'une fournaise.

La mission d'Éliézer



O ! haho ! no !

Les cris des chameliers s'élevaient sur les pistes sablonneuses de la Mésopotamie et les grands caïmans, qui dormaient au soleil sur les bords de l'Euphrate, ouvraient un œil peureux avant de se glisser tortueusement vers les flots protecteurs.

Il y avait bien des jours que la caravane était en marche ; parfois son guide se dressait sur son méhari, et, abritant ses yeux de sa main, cherchait devant lui, à un détour du fleuve, les maisons de terre séchée et les tentes de cuir de bœuf d'Ur, la petite ville de Chaldée. Mais les semaines passaient, et le soleil poursuivait sa ronde familière sans qu'Éliézer de Damas aperçût le but de son voyage.

Les trous d'eau, les puits étaient rares, les rencontres nulles ou peu souhaitables. On avait traversé le pays des Ammonites, et les murs de Babylone s'étaient dressés au loin, au fond du désert. Les chameaux étaient las. Les haltes méridiennes les reposaient à peine ; le front d'Éliézer se plissait d'inquiétude.

— Vais-je devoir manquer à la promesse que j'ai faite à mon seigneur Abraham ? se demandait-il avec anxiété. Depuis si longtemps que je marche, ne suis-je point parvenu en Chaldée, sur la terre natale du patriarche ? Je n'aperçois aucun village. Les pasteurs fuient devant moi, comme les plus craintives brebis de leurs troupeaux. Où trouverai-je, dans ce cas, la femme que souhaite mon maître et seigneur pour son fils chéri, Isaac ? Et quel malheur pour moi que les filles de Canaan lui aient paru si peu dignes de son alliance. « Va-t'en en Chaldée, m'a-t-il dit. Là-bas, dans la patrie de ma bien-aimée Sara, les femmes sont belles, robustes comme les chênes aux fortes branches, pures comme l'eau limpide et bleue de l'Euphrate. L'Éternel a promis à ma race gloire et prospérité. Ce ne sont pas les Cananéennes, préoccupées seulement de coquetterie, qui peuvent être

mères du peuple élu de Dieu. Va, mon fidèle Éliézer, confident de mes pensées, gardien de mes biens et compagnon de mes luttes, va chercher pour le fils que j'aime une épouse vertueuse et forte. Je t'attends. Avant de mourir, j'aimerais serrer dans mes bras le fils de mon fils. » Hélas ! devrai-je me représenter les mains vides devant le patriarche et lui avouer qu'une femme vertueuse est introuvable ? Éternel, éclaire-moi ! Conduis-moi par la main à travers les sables vers celle que, de tout temps, tu as fiancée au fils de mon seigneur. Éternel, regarde sans colère ton serviteur !

Éliézer achevait dans un murmure cette fervente invocation, quand le cri d'un des chameliers le fit sortir de sa pensée.

— Un village ! criait celui-ci. Des tentes ! Des maisons !

Tous s'étaient arrêtés. Non loin d'eux, caché dans un repli de terrain, s'élevait tout un groupe d'habitations ombragées par des oliviers et des palmiers. En arrière, se trouvaient des champs fertiles qu'arrosait une petite brèche pratiquée dans le fleuve ; un ruisseau descendu du rocher mettait sa fraîcheur entre les pierres d'un puits, tout près de la piste.

Éliézer descendit de sa monture et se prosterna dans le sable.

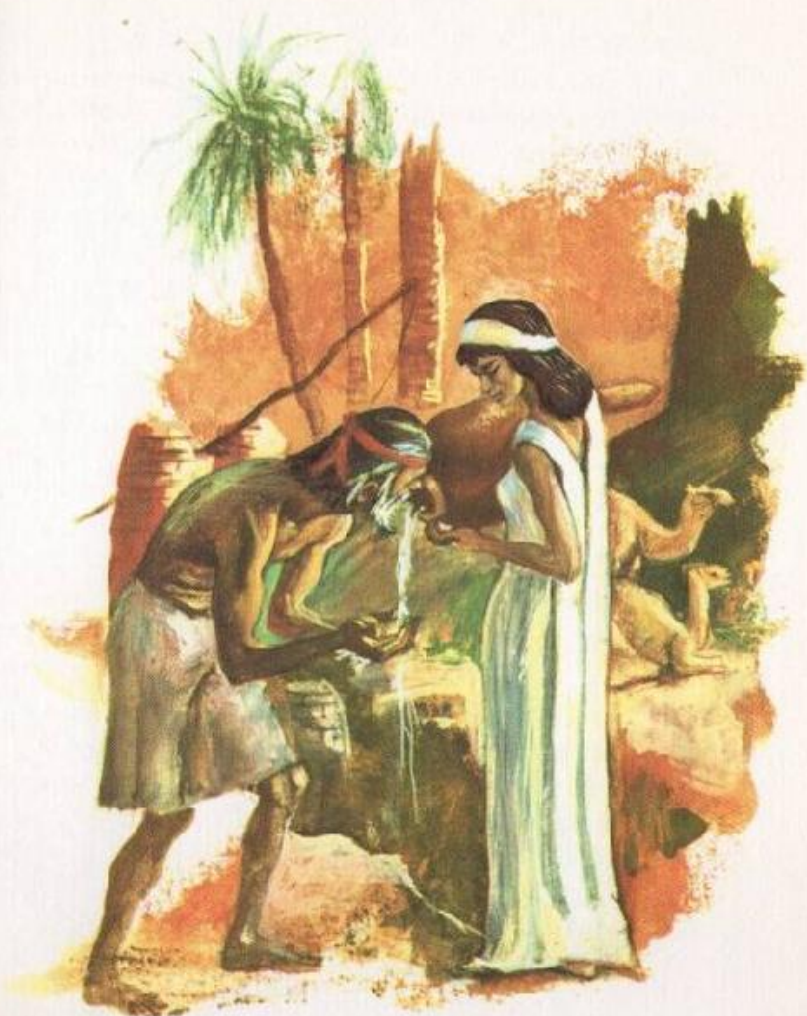
— Ô Éternel, fit-il, tu as entendu ma prière. Et à l'heure où je craignais, tu m'as envoyé le baume qui guérit. Mon cœur est rasséréné. Mais mets le comble à tes bontés en permettant que la fiancée que tu as destinée au fils de mon seigneur soit la première femme du village qui descendra à ce puits. Accorde-moi cette grâce comme une preuve de ta dilection pour la race d'Abraham.

— Maître, fit tout à coup un des serviteurs, commandes-tu la halte ? La nuit vient. Nos chameaux n'en peuvent plus. Pouvons-nous leur laisser plier les genoux ?

Éliézer ne répondit que par un signe de tête approbatif. Depuis une minute, il suivait du regard une forme svelte et blanche qui, sortie du village, se dirigeait vers la source.

— C'est une femme, pensait-il, le cœur étreint d'une subite espérance. Elle est jeune. Son pas est aussi agile que celui de la chèvre sur les roches. Aucun anneau ne tinte à ses pieds ni autour de ses bras minces. Elle est belle. La grâce avec laquelle elle soutient sa cruche et le galbe de son corps le prouvent. Oui, je la vois mieux. Ses beaux yeux étincellent de surprise en nous voyant. Dans l'ovale parfait de son visage, sa bouche est comme une rose épanouie. Les boucles de ses cheveux noirs ombragent ses joues fraîches comme des grappes de raisin auprès des pêches odorantes d'été.

La jeune fille s'approchait avec une hâte timide. Elle sortait à peine de l'enfance, et toute la pureté de son âge se lisait dans ce regard sans détour.



« Bois, mon seigneur... »

Elle s'avança vers le puits et emplit d'eau sa cruche.

— Jeune fille, dit Éliézer, qui s'approcha d'elle au moment où, rechargeant sur son épaule sa cruche pleine, elle allait s'éloigner. Je suis las de ma longue route. Laisse-moi boire, je te prie, un peu d'eau de ta cruche.

La jeune fille sourit. Elle pencha légèrement le vase vers Éliézer.

— Bois, mon seigneur, dit-elle de sa voix mélodieuse et douce.

Éliézer but à longs traits cette eau fraîche, qui lui faisait oublier la durée de la marche et le brûlant soleil. Ses serviteurs le regardaient avec envie, et ses chameaux, le cou tendu, semblaient aspirer de loin le liquide bienfaisant.

La jeune fille comprit l'attente des animaux.

— Si ta soif est apaisée à présent, dit-elle à Éliézer qui la regardait anxieusement, laisse-moi donner à boire à tes chameaux. Ils souffrent eux aussi. Le soleil est si chaud encore, et le sable du désert, joint à la sueur de la fatigue, colle les poils de leur corps. Tes serviteurs boiront également.

Sans attendre la réponse d'Éliézer, la jeune fille, d'un mouvement vif, avait puisé de l'eau à nouveau et l'avait vidée au fond de l'abreuvoir rustique creusé dans un rocher. À plusieurs reprises, elle fit ce travail. Les chameaux buvaient avec avidité. Tour à tour, leurs conducteurs se penchaient vers la cruche, et sur les visages exténués, la soif apaisée mettait une lumière.

— Qui es-tu, jeune fille ? demanda alors Éliézer qui, pendant tout ce temps, avait suivi attentivement de l'œil le moindre mouvement de la jolie donneuse d'eau.

— On m'appelle Rébecca, mon seigneur, répondit-elle avec modestie, en arrangeant sur sa tête son voile de lin teinté de la couleur jaune du safran.

— Et quel est ce village ?

— C'est Nachor, en Chaldée.

Éliézer soupira d'aise.

— En Chaldée ! fit-il vivement. Ainsi j'étais dans la bonne route ! et qui est ton père, Rébecca ?

— Mon père est Béthuel, fils de Milca.

— Jeune fille, s'écria Éliézer en lui saisissant la main. Dis-tu vrai ? Ton père est-il fils de cette Milca qui épousa Nachor, frère d'Abraham de Canaan ?

— En effet, seigneur, répondit doucement Rébecca, j'ai oui dire à mon aïeule que son beau-frère s'appelait Abraham et qu'il s'en était allé au delà du Jourdain.

— Dieu puissant ! Sagesse et bonté suprêmes ! fit Éliézer avec bonheur et reconnaissance. Comment ai-je pu douter de la réussite de mon voyage quand ta protection se manifeste si éloquentement ? Béni

sois-tu, Dieu de mon seigneur, toi qui m'as conduit dans la maison même de ses frères !

— Es-tu las, étranger ? interrogea Rébecca, étonnée du silence soudain d'Éliézer et de l'attention avec laquelle il la regardait. Si tu veux te reposer dans la maison de mon père, tu trouveras de la place pour y passer la nuit. Il y a aussi chez nous de la paille et du fourrage en abondance pour tes chameaux.

— J'accepte ton hospitalité avec gratitude, répondit Éliézer. Mais permets-moi, en retour du secours que tu nous as accordé, de t'offrir ce large anneau d'or et ces deux bracelets, qui semblent avoir été faits pour encercler tes fins poignets. Précède-nous dans la maison de ton père et préviens-le de notre venue. Tu peux ajouter que j'ai à lui dire des choses graves. Je suis venu du pays de Canaan pour cela.

Rébecca ouvrit de grands yeux et, courant chez son père, elle raconta aussitôt à ses parents ce qui venait de lui arriver. Elle leur montra les bijoux qu'elle avait reçus, et, tandis que sa mère préparait en hâte un repas pour les voyageurs et disposait ce qu'il fallait pour leurs couches, Rébecca fit faire, dans l'étable, une place pour les dix chameaux d'Éliézer.

Ces préparatifs étaient à peine achevés que les voyageurs pénétraient dans la maison.

C'était une construction de bois, sans faste malgré la richesse de Béthuel. Elle était montée sur des pilotis pour tenir ses habitants à l'abri des périodiques inondations de l'Euphrate. L'instinct nomade des Chaldéens se faisait sentir dans les détails du mobilier réduit au strict nécessaire et qui devait constituer la charge d'un ou de plusieurs chameaux, quand l'absence ou la médiocrité du fourrage obligeait la tribu de pasteurs à se transporter ici ou là. Les armes de chasse, frondes, arcs ou épieux, étaient suspendues en grand nombre aux parois de bois mal équarri. On y voyait, au contraire, peu d'instruments de culture. Nemrod, le descendant de Cham, le « violent chasseur devant l'Éternel », n'était-il pas l'ancêtre de cette race hantée du besoin de conquérir ?

Béthuel était assis avec son fils Laban au seuil de sa maison, quand Éliézer se présenta devant lui et le salua.

À la vue de l'étranger dont Rébecca venait de leur raconter la générosité à son égard, les deux hommes se levèrent et rendirent son salut au serviteur d'Abraham. Puis Béthuel fit place à celui-ci sur le banc de bois.

Au loin se déroulait la plaine immense que l'Euphrate sillonnait de ses courbes paresseuses. Les étoiles commençaient à apparaître, appelées par le fugitif crépuscule. Une pure et belle nuit d'Orient, de celles que les pâtres chaldéens contemplaient comme un livre ouvert et où ils lisaient leur destinée dans la course des astres, s'étendait sur

la terre, somptueusement.

— Que l'Éternel soit avec toi, Béthuel, fils de Milca et de Nachor, dit Éliézer, mon cœur se réjouit de voir en toi le neveu de mon seigneur Abraham.

À ce nom, Béthuel se leva avec vivacité et respect.

— Viens-tu donc de la lointaine Palestine, ô homme ? dit-il.

— Oui, fit Éliézer, et je me suis brûlé pendant bien des jours au soleil sans nuage d'Assyrie. Mais il n'importe, j'oublie ma fatigue devant tant de joie. Le but de mon voyage, c'était ta demeure, Béthuel. Je viens chercher ta fille pour la conduire dans la maison de mon seigneur, et pour l'unir à Isaac, ce fils de la sainte vieillesse d'Abraham, cet espoir d'une race bénie de Dieu. Sache qu'aucune fille de Canaan n'a été jugée digne d'un tel mariage, et que seule une Chaldéenne, qu'aucun poison de coquetterie n'a corrompue, apparaît au patriarche mon maître comme la compagne rêvée, et l'oasis féconde. Béthuel, j'étais las et je désespérais. Et voici que ta fille Rébecca, en inclinant vers l'eau fraîche du puits sa cruche de terre brune, a simplifié ma tâche. L'Éternel a parlé. Souffre donc que, demain à l'aube, Rébecca s'en aille avec moi vers Canaan. Les dix chameaux que je mène sont chargés des meilleures richesses de mon seigneur Abraham. Si tu le veux, Béthuel, elles remplaceront dans ta maison la présence si chère de Rébecca.

Béthuel avait écouté attentivement. Certes, son cœur saignait à la pensée de voir partir sa douce Rébecca pour la lointaine Syrie. Mais Éliézer n'assurait-il pas que les promesses de l'Éternel réservaient un immortel honneur à l'épouse d'Isaac ? Devait-il sacrifier la gloire de sa fille à son amour paternel ?

— Mon père, dit vivement Laban au vieillard, tandis qu'un âpre contentement se lisait sur son visage fin et rusé. Avez-vous vu quelle quantité d'objets d'or et d'argent chargent les chameaux de cet homme ? Le mariage de ma sœur nous fait riches et ceci n'est pas à dédaigner.

Béthuel hocha sa tête aux longs cheveux blancs.

— Qu'est-ce que l'or, dit-il, pour celui qui perd son enfant ? Des reflets jaunes remplaceront-ils pour moi la douceur tendre d'une voix, la lumière d'un regard, le flottement léger d'une robe de lin ? Quelle que soit ma soumission aux ordres de l'Éternel, je ne forcerai point le cœur de Rébecca. Qu'on l'appelle, consultons-la. Voudra-t-elle quitter les siens et s'en aller avec cet homme ? Éliézer, je vais interroger ma fille. Toi, cependant, entre dans ma maison, mange et repose-toi. Mon fils Laban lavera tes pieds.

Éliézer franchit le seuil de Béthuel avec inquiétude. Il sentait que le vieillard voyait sans plaisir le départ de Rébecca, et il craignait que la timidité naturelle d'une jeune fille ne lui fit entrevoir comme une

peine inconsolable le fait de s'éloigner à tel point de ses parents.

Il mangea rapidement, préoccupé surtout d'apercevoir Rébecca avant que celle-ci n'eût été appelée par Béthuel. Ses yeux erraient autour de lui, quand il remarqua dans un coin de la salle un regard qui se posait sur tous ses gestes, avec attention.

C'était une femme vieillie par les travaux grossiers plutôt que par l'âge. Sa robe de laine brune était serrée autour de son corps par une ceinture bleue. Une tresse de laine bleue aux ornements métalliques ceignait son front. Éliézer comprit qu'il s'agissait là d'une servante, mais le collier de son cou, qui était d'argent ciselé, indiquait que cette servante était d'un rang un peu supérieur aux autres.

— Femme ! appela-t-il à mi-voix.

Elle s'approcha, avec une sauvagerie mêlée de hardiesse.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? continua-t-il. N'as-tu jamais vu d'étranger ?

— Je n'en ai jamais vu encore qui ait parlé d'emmener ma Rébecca loin des lieux de son enfance, dit sèchement la femme.

— Eh ! que t'importe que je l'emmène ! Es-tu donc sa mère ?

— Je lui suis aussi attachée que si j'étais sa propre mère, seigneur, riposta la femme, car je l'ai nourrie de mon lait. Je suis Débora, sa nourrice.

Éliézer releva vivement la tête. Une idée avait surgi en lui. Débora devait avoir une grande influence sur la jeune fille. Si par quelque don il s'en faisait une alliée, elle pourrait décider Rébecca à ce mariage. Il s'assura que nul ne les écoutait et, faisant luire aux yeux de la nourrice un lourd anneau d'or, il lui demanda instamment de conseiller à Rébecca d'accepter la riche union qui s'offrait à elle. Il lui peignit sous les plus belles couleurs la vie paisible et heureuse qui attendait la jeune fille sur la terre de Canaan, dans la maison du patriarche aimé de Dieu, auprès d'Isaac que ses vertus marquaient déjà comme digne de continuer la race élue.

— Il n'a pas quarante ans, ajouta-t-il, et sur son beau visage se lisent les plus nobles pensées...

Un appel de Béthuel coupa court à l'éloquence d'Éliézer.

— Viens, serviteur d'Abraham, disait le vieillard, je veux interroger Rébecca en ta présence.

Éliézer sortit vivement : la jolie Rébecca, la tête inclinée avec respect, écoutait son père dont la voix s'élevait solennelle, un peu tremblante :

— Ma fille, disait Béthuel, je savais que viendrait pour nous l'heure de la séparation, mais je ne voyais encore, dans la femme que tu es à cette heure, que la petite fille dont les doigts capricieux emmêlaient à plaisir la laine de mes brebis et caressaient leurs agneaux. Et voici que le temps a passé pour mon enfant comme pour ceux des autres

hommes. Isaac, fils d'Abraham, qui partit naguère de Chaldée pour la terre de Canaan, t'attend à son foyer. Il fera de toi son épouse et la mère de ses fils. Il presse cette heure. Mais si tu pars, que de déserts entre nous ! Comment t'habitueras-tu aux mœurs de ce pays différent du nôtre, à son langage ? Avec les regrets de la séparation, quelle solitude ne ressentiras-tu pas près d'un homme inconnu ? Si le choix de l'Éternel te paraît pesant, sache que ma tendresse pour toi n'ira pas jusqu'à sacrifier ton faible cœur plein d'incertitude et de crainte...

Éliézer se mordait les lèvres avec impatience. Hélas ! il n'avait que trop présagé l'effet d'un tel discours ! Lui-même n'avait-il pas objecté à Abraham l'impossibilité où il se trouvait de décider une jeune fille timide à le suivre si loin. Et Débora n'avait pas eu le temps de parler, de persuader !...

Rébecca releva avec douceur le regard de ses yeux noirs :

— Quand partirai-je, mon père ? demanda-t-elle simplement.



La patience d'un cœur



N demi-siècle plus tard, sur la même piste des bords de l'Euphrate qui avait vu passer, parée et souriante, escortée de servantes fidèles, Rébecca, la fiancée d'Isaac de Canaan, un homme courait, seul, à pied, pâle de fatigue et de privations.

Il était jeune. Sur son doux visage on retrouvait les traits de la belle jeune fille qu'Éliézer était venu chercher naguère au nom de l'Éternel, au fond de la Chaldée. C'était Jacob, le fils chéri de Rébecca, le frère jumeau d'Esäü le velu. Et ce qu'il fuyait si vite, regardant souvent derrière lui, c'était le ressentiment fraternel.

Ne s'accusait-il pas un peu d'avoir provoqué cette haine ? Si le cœur fruste et violent d'Esäü avait pu battre de la pensée de tuer son frère, de recommencer l'effroyable homicide dont souffre à jamais l'Humanité, c'est que l'indignation l'avait soulevé.

Le droit d'aînesse, si sacré pour les peuples, et dont Esäü était fier, la bénédiction paternelle qui faisait du premier-né le continuateur du père et le chef de la famille, Jacob ne les avait-il point obtenus par des subterfuges ? Il le reconnaissait. Il en rougissait sans se l'avouer. Et une grande crainte montait en lui tandis qu'il foulait le sable d'un pas rapide : n'avait-il pas outrepassé ses droits à la bienveillance de l'Éternel ?

Il se souvenait du jour où, affamé, épuisé, son frère Esäü, en rentrant de la chasse, l'avait trouvé préparant un potage de lentilles. L'appétissante odeur de cette cuisine avait tant exaspéré la faim du chasseur qu'il n'avait rien trouvé de mieux que de donner à son frère cadet, en échange des lentilles qui fumaient dans l'écuelle, son droit d'aînesse. Il l'avait abandonné ainsi, ce droit sacré, avec dédain, comme en un jeu. Et Rébecca, qui avait entendu la conversation de ses fils, s'était écriée en serrant Jacob sur son cœur :

— Mon fils préféré, vois, l'Éternel te bénit, puisqu'il t'accorde que ce

fou te donne si facilement la consécration de ta sagesse et de ton jugement qui valent cent fois les siens. N'oublie pas qu'Esäü a méprisé le don que Dieu lui a fait à sa naissance, et compte sur ta mère pour sauvegarder ce droit que tu as acquis aujourd'hui, justement.

Alors ç'avait été cette scène de ruse dont Jacob s'accusait. Il n'avait pourtant fait qu'obéir à sa mère. Et pouvait-il manquer à un seul ordre de celle qu'il vénérât ? La voix des parents qui vous donnent la vie ne retentit-elle pas aux oreilles comme un écho de la voix de Dieu ?

— Mon fils, avait dit Rébecca, je viens d'entendre ton père commander à Esäü de lui apporter le produit de sa chasse et de le lui apprêter en un mets qu'il aime. Il veut le bénir, après ce repas, comme son successeur dans la gloire que l'Éternel a promise à la postérité d'Abraham. Jacob, cela ne peut se faire. Esäü n'est pas digne de commander, d'être mis au rang des grands ancêtres, de ceux qui régneront parmi les nations, lui qui ne sait même pas dominer ses instincts. Tu as reçu de lui son droit d'aînesse. La bénédiction paternelle t'appartient donc. C'est toi, si patient, si doux cultivateur et serviteur de Dieu, que la postérité doit honorer à jamais, et non pas ce sauvage mangeur de lentilles.

— Mais, avait objecté Jacob, jamais mon père ne consentira à me bénir à la place d'Esäü. Tu sais, mère, sa préférence pour lui.

— Ton père est presque aveugle, avait repris Rébecca avec autorité. Nous le tromperons aisément, et si cette ruse est une faute, que l'Éternel m'en punisse seule. Va prendre dans le troupeau deux chevreaux bien tendres, je les accommoderai avec cette sauce relevée d'herbes, d'ail et d'oignon qui plaît au goût d'Isaac. Je fixerai sur ton visage un masque fait de la peau des chevreaux, je t'en couvrirai aussi les mains et le cou ; ainsi, lorsque ton père te tâtera, il croira toucher le visage velu d'Esäü. Tu auras soin de prendre l'accent rude de ton frère, et nous arriverons ainsi à distraire à ton profit ces grâces de l'Éternel qu'Esäü ne mérite pas.

Jacob aurait bien voulu dissuader sa mère d'employer un tel expédient, mais le respect lui ferma la bouche. D'ailleurs, au fond de sa conscience, il jugeait Esäü et sa descendance indignes d'être la source de bénédictions dont avait parlé l'Éternel au grand Abraham. Esäü avait épousé des filles de Heth dont le caractère était en horreur à Rébecca, et à Isaac lui-même. Les fils d'Esäü portaient donc en eux ces germes détestables de vanité, de mensonge, de grossièreté ; et Jacob, malgré toute sa douceur, avait peu d'affection pour ces enfants.

Il en avait conçu un grand éloignement pour les filles de Canaan, et chaque fois qu'il avait été pour lui question de mariage, il avait évité de prendre une décision.

Il se prêta donc sans plus discuter au stratagème de Rébecca. Et Isaac ne s'aperçut pas que le fils qu'il bénissait solennellement, et sur

la tête de qui il appelait la protection divine, était Jacob et non Esaü.

Ce ne fut que lorsque ce dernier, revenu de la chasse, s'approcha à son tour pour recevoir la bénédiction, que le patriarche se rendit compte de son erreur involontaire. Mais il n'y avait pas à y revenir. L'Éternel avait accueilli la fervente invocation de son serviteur. Et l'effrayante colère qui saisit Esaü, quand il se vit victime de la ruse de son frère, demeura vaine d'effet.

— Je tuerai ce misérable imposteur, avait crié le chasseur, ivre de colère, en brandissant son épieu.

— Fuis, mon fils, avait dit Rébecca à Jacob, après l'avoir caché durant quelques jours aux yeux de son aîné. Va-t'en dans mon pays. Mon frère Laban y demeure toujours. Tu t'emploieras chez lui. Tu pourras épouser l'une de ses filles, et ainsi tu auras une postérité agréable à Dieu. Pour moi, j'essaierai de calmer peu à peu la colère d'Esaü, et quand je le verrai revenu à des sentiments plus doux, alors je t'appellerai de nouveau en Canaan.

Un soir, Jacob s'était glissé silencieusement hors du groupe d'habitations de Béer-Shéba, et à la lueur furtive des étoiles, il avait marché vers l'Orient.

Sa mère l'avait muni de provisions et d'or, aussi n'eut-il pas à souffrir de la faim, sur la route ; mais le désert lui paraissait infini et lassait ses yeux et ses pas ; le soleil brûlait.

Il s'arrêta près de Charan. Sa tête était comme vide de pensées, à force de fatigue, et il titubait ainsi qu'un homme ivre.

— Je vais passer la nuit sur ce petit monticule de sable, se dit-il. Je mettrai sous ma tête la pierre que voici, et ce palmier balancé par la brise du soir rafraîchira mon front de ses larges feuilles.

Il s'assoupit.

Et il rêva.

Était-ce bien un rêve ? Il voyait les anges de Dieu monter et descendre en chantant les degrés d'une échelle d'or, dont le sommet touchait le ciel. Et tandis qu'il s'extasiait sur la beauté des séraphins, la face divine dont nul mortel ne peut soutenir l'éclat se montra au fils d'Isaac.

— Reconnais l'Éternel, fils d'Abraham, lui dit Dieu. Tu es là, seul et fugitif, sur cette terre. Mais j'ai béni en toi ta postérité. De l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi, ta race pullulera sur le sol, et je serai avec elle. Les promesses de prospérité que j'ai faites à Abraham, je te les renouvelle à toi, fils de son fils. Où que tu ailles, je ne te quitte point et ma droite reste au-dessus de ta tête comme une protection. Je te le dis, je te ramènerai dans la patrie de ton père.

Jacob s'éveilla et frotta ses yeux. La vision avait disparu. Le fils d'Isaac se prosterna, adora l'Éternel et, avant de se remettre en route, il dressa debout la pierre qu'il avait glissée sous sa tête pour dormir.

— Éternel, jura-t-il, entends mon serment. Je suis à jamais ton serviteur ; et si je retourne en paix dans la maison de mon père, je te promets la dîme de tous mes biens. Accorde-moi de mériter toujours ta protection et que les enfants de mes enfants te soient pareillement soumis.

Puis Jacob se releva et reprit sa marche vers l'Orient.

Au bout de plusieurs jours aux longues étapes harassantes, le fils d'Isaac arriva dans un lieu vert et boisé qui, au milieu de tant de déserts de rocs et de sable, reposait l'âme et le corps par sa fraîcheur. Au milieu d'une prairie pleine de blanches asphodèles une large pierre était posée.

Jacob tressaillit de joie ; il venait de reconnaître l'ouverture d'un puits. Il suffisait de faire rouler la pierre pour découvrir le trou d'eau qu'alimentait une source souterraine.

— Sans doute, se dit-il, il y a tout près d'ici un village. Et les troupeaux viennent s'abreuver à ce puits. Je vais attendre les bergers. Ils me diront si je suis loin de Nachor. Mais en voici. Holà, frères, d'où êtes-vous et quel est ce lieu ?

Plusieurs bergers rassemblaient en effet leurs troupeaux autour du puits. À l'appel de Jacob, ils s'approchèrent vivement de lui.

— Tu te trouves à Nachor, étranger, lui répondirent-ils, et nous habitons le village qui se trouve un peu plus haut, sur le versant de la colline que te cachent ces arbres.

— L'Éternel m'a guidé, fit pieusement Jacob en levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance. Laban vit-il ici, mes frères ?

— Certes, dit un des bergers, et voici là-bas sa fille cadette Rachel, qui vient abreuver le troupeau paternel.

Jacob tourna la tête du côté que lui indiquait le berger. Et il demeura muet d'admiration.

Dans l'éclat du soleil, qui mettait comme un halo de gloire sur le sable de la piste et les ondulations vertes des champs, s'avancait une jeune fille d'une si parfaite beauté que jamais le fils d'Isaac n'en avait vu de semblable. Il y avait en elle quelque chose des séraphiques figures du songe qu'il avait eu aux premiers jours de son voyage. L'azur sombre de ses yeux et l'éclat doré de sa chevelure semblaient du ciel et du soleil ; chacun de ses pas légers posait comme une lumière sur le sol ; et le sourire de son visage enfantin embellissait tout autour d'elle.

Elle tenait entre ses bras blancs un petit agneau noir, qui n'avait pas encore la force de marcher et qui bêlait plaintivement.

Le trouble de Jacob était grand. Parmi les Cananéennes et les filles de Heth aux yeux noirs un peu sauvages, à la peau bistre, ce visage rosé au regard pénétrant et doux aurait paru comme un lis des vallées éclos dans un taillis de ronces.

Jacob troublé, rougissant ainsi qu'un enfant, fit quelques pas dans la direction de la jeune fille.

— Ma sœur, lui dit-il (permets-moi de te donner ce nom, puisque mon aïeul est le tien), ne me laisseras-tu pas baiser ta joue ? J'en ai plus soif que de l'eau fraîche du puits. Accorde ce réconfort au pauvre fugitif. Ainsi l'Éternel verse aux plaines desséchées de l'Arabie la douceur vivifiante de la rosée.

Rachel ouvrit tout grands ses beaux yeux, puis elle les baissa en rougissant, elle aussi, et elle répondit avec un timide sourire :

— Je ne te connais pas, toi qui te dis mon parent, mais tu es fugitif et malheureux, c'est assez pour que je te donne le seul secours qui soit en mon pouvoir.

Et elle présenta sa joue rose au baiser de Jacob.

— Maintenant que te voilà rafraîchi, dit-elle, aide-moi, je t'en prie, à faire boire mes brebis et mes chèvres. Puis nous irons jusqu'à la demeure de mon père, où tu te reposeras de ta longue marche. Puisses-tu, ajouta dans un murmure la jeune fille, prolonger longtemps ta halte auprès de nous !

— Chère Rachel, dit Jacob ému et transporté, ce qu'il me faut souhaiter, c'est que Laban écoute son neveu avec un cœur aussi affectueux que le tien et qu'il veuille bien me garder à son service. Qu'irais-je chercher plus loin ? Je t'ai vue, Rachel, tu es pour mon âme l'oasis ombreuse où la source mire le frisson des palmes. Sans toi, la vie serait le désert lassant qui brûle et qui tue. Naguère, ma mère Rébecca, en ce même lieu, apaisa la soif du fidèle Éliézer. Rachel, ma soif d'amour et mon attente de bonheur ont enfin reçu, eux aussi, leur récompense.

Jacob tenait la main de la jeune fille et tous deux, silencieux à présent, se contemplaient avec ravissement, comme étrangers à la terre. Leur soudain amour était éclos, près de la source, dans le décor rustique des plaines, au bruit plaintif des bêlements du troupeau, fleur merveilleuse des premiers temps du monde et qui devait l'enivrer à jamais de son parfum.

Cependant, peu à peu, tous les bergers du village s'étaient rassemblés. Plusieurs d'entre eux poussèrent la lourde pierre qui masquait le puits, et chèvres et brebis se pressèrent en se bousculant autour de l'ouverture où scintillait l'eau claire.

Jacob aida Rachel à abreuver son troupeau, et lorsque ce fut fini, lorsqu'on eut repoussé la pierre sur l'orifice du puits, les deux jeunes gens descendirent vers la demeure de Laban.

En apprenant qu'il avait devant lui le fils de sa sœur Rébecca, le fin visage du Chaldéen s'éclaira d'une joie sincère.

— Ma maison sera la tienne, dit-il à son neveu. Tu es fort et ton regard est loyal, je suis sûr que tu me seras un bon serviteur. Mais

quel salaire me demandes-tu pour t'occuper de mes troupeaux avec mes fils ? Car je ne veux pas abuser de notre parenté pour prendre ton travail et ne te rien donner en échange. Voyons, que veux-tu ?

Jacob n'hésita pas une minute.

— Donne-moi ta fille Rachel en récompense, dit-il non sans trembler. Pour l'obtenir, je travaillerai chez toi pendant sept ans, et plus s'il le faut. Car Rachel m'est plus chère que la lumière du jour. Acceptes-tu ma demande ?

Laban ne se pressait pas de répondre. Un calcul se faisait dans son esprit. Il songeait que si Jacob était vraiment un aussi vaillant serviteur qu'il semblait devoir l'être, ce serait dommage de s'en priver au bout de sept ans. Puis il se dit qu'il trouverait bien moyen, par quelque ruse, de prolonger le temps du séjour de Jacob. Et il sourit.

— C'est convenu, fit-il en mettant sa main dans celle de son neveu. Dans sept ans, Rachel sera à toi.

Les deux jeunes gens eurent le même regard de joie, et Rachel toute confuse glissa son bras sous celui de sa sœur aînée qui entraînait dans la pièce, portant le repas du soir.

— Lia, dit-elle, sois heureuse de mon bonheur. Me voici fiancée à Jacob. Mais je t'en conjure, prie avec moi l'Éternel pour que ces sept années passent comme un jour.

Lia tourna ses doux yeux bruns vers le jeune homme que lui désignait Rachel, et elle pâlit. Combien les rudes pâtres de Nachor étaient différents du Cananéen ! Elle soupira, et pour cacher son subit embarras, elle s'occupa de verser dans les écuelles l'épaisse soupe de fèves.

Et ces sept années passèrent comme un jour.

Du moins il le parut ainsi à Jacob et à Rachel. Après les travaux des champs, quand les repas les réunissaient autour de la table de Laban, leurs regards heureux se versaient réciproquement joie et patience. Et lorsque le soir étendait ses ombres sur les champs ou que le ciel se piquetait d'étoiles, le battement de leurs cœurs amoureux retentissait comme le plus bel hymne de bénédiction et de reconnaissance envers Celui qui met parfois son paradis dans la vie humaine.

Deux regards suivaient alors ce bonheur de Rachel et de Jacob ; c'étaient celui si triste de Lia et celui de Laban, tout pétillant de ruse.

La septième année d'attente se termina.

Jacob rappela à Laban sa promesse.

— Voici, dit-il, je t'ai servi fidèlement pendant sept ans pour l'amour de Rachel. Souviens-toi que tu as juré de me la donner pour femme. Tu ne me réponds pas ? Veux-tu donc me faire tort de mon salaire ? Quel pâtre a été plus courageux que moi, plus obstiné dans son labeur ? Par mes soins, ton troupeau a quintuplé. La chaleur brûlante du soleil, le froid glacial des nuits, le sommeil qui fuyait mes yeux, j'ai

tout supporté en me disant ; « Rachel sera à moi ! » Et maintenant, tu hésites, tu te tais.

— Je n'hésite pas, fit Laban. Ce que j'ai promis est promis. Ce soir, après le dîner de noces, ta femme te rejoindra dans ta tente.

Jacob se jeta dans les bras de Laban, mais celui-ci détourna un peu la tête au baiser de son neveu et il eut un fugitif sourire.

Toute la journée se passa en fête, et il y eut un grand festin qui se prolongea très tard. Quand Jacob rentra dans sa tente à tâtons, il entrevit au milieu des ténèbres qui grandissaient, une silhouette féminine svelte et voilée :

— Rachel ! cria-t-il avec bonheur en la pressant contre lui.

Mais le lendemain, quand le soleil se leva, dissipant les ombres, Jacob bondit sur ses pieds, plein de colère et de douleur. Celle dont il venait de faire sa femme était non pas la bien-aimée Rachel, mais Lia, la fille aînée de Laban, aux grands yeux doux et tristes. En voyant le recul de Jacob, la jeune femme se jeta à ses genoux et les embrassa en pleurant.

— Que mon Seigneur me pardonne, fit-elle d'une voix tendre et plaintive. J'ai obéi à mon père en prenant la place de ma sœur, et puis-je te le dire, cette obéissance m'a été douce, car mon cœur était à toi...

— Relève-toi, Lia, dit Jacob qui s'adoucit, mais dont les yeux restaient voilés de regret. Je ne ferai pas peser sur toi ma colère. Tu es ma femme, soit, mais Rachel, ma bien-aimée Rachel, me faudra-t-il y renoncer ? Ruse infâme ! Je sens s'élever en moi de si furieux désirs de vengeance que je ne souhaite pas à Laban de m'affronter en cet instant, je craindrais de perdre pour lui le respect que je dois à celui que j'ai servi.

Jacob marcha à travers la campagne pendant plusieurs heures ; puis, quand il se sentit calmé, il se dirigea vers la maison de Laban.

— Qu'as-tu fait ? lui dit-il d'une voix frémissante. Pourquoi cette indigne tromperie ? Ne m'as-tu pas promis Rachel ? Et voici que tu m'as donné Lia.

— Il n'est pas coutume en ce pays, répondit sèchement Laban, de marier sa fille cadette avant l'aînée. Je n'ai pas voulu transgresser la loi de nos pères. Je t'ai promis Rachel ? Apaise-toi. Je vais te la donner aussi. Ainsi, tu auras deux épouses bonnes et sages, la prospérité sera dans ta maison, et le nombre de tes fils sera un orgueil pour ton cœur. Seulement...

— Seulement ? demanda anxieusement Jacob, dont les sourcils se fronçaient d'impatience.

— Seulement, dit Laban qui sourit, serrant d'un air de triomphe ses lèvres minces, pour me compenser du sacrifice que je fais en te donnant mes deux filles, il te faudra travailler pour moi pendant sept

ans encore.

Jacob allait répliquer avec colère, mais dans l'entrebâillement de la porte, le clair visage de Rachel mettait sa lumière si douce. Les mots de rancune expirèrent sur les lèvres du jeune homme. Il tendit les bras vers celle qui s'avavançait. Ne méritait-elle pas qu'on l'attendît toute la vie ?

— J'accepte, dit-il.

Et ces sept années passèrent comme un jour.

Un maître de l'Égypte



H ! mes frères, mes frères, qu'avez-vous fait ? Éternel, mon Dieu, ne reverrai-je plus le soleil rosissant le sommet rocheux du mont Seïs, et les plaines de Syrie ? Quelle a été la douleur de mon père en ne me voyant pas revenir auprès de lui, après cette funeste chasse !

Et mon petit frère, Benjamin, comme il a dû m'appeler longtemps ! Oh ! le long, l'épuisant voyage à travers les déserts, au trot cahotant des chameaux ! Oh ! le dédain avec lequel mes acquéreurs israélites m'ont vendu, entre deux outres de baume de Galaad et des sachets de myrrhe ! Et, chose plus pénible à supporter que le dédain ou la fatigue, les sollicitations importunes de Putiphar, la femme de mon maître. Éternel, as-tu donc oublié ton serviteur, que tu le laisses ainsi, dans cette prison, souffrir de la rancune et de l'esprit de vengeance d'une femme, après l'avoir abandonné à la jalouse haine de ses frères ? Quel a été mon crime ? D'être le fils préféré de Jacob, mon père, le fils de sa Rachel bien-aimée. Les fils de Lia et ceux des servantes se sont unis pour me vendre à des étrangers comme une bête de somme. J'ai passé de mains en mains, pauvre esclave que je suis, et me voici, pour un forfait imaginaire, enfermé dans les prisons de Pharaon. Éternel, Éternel, ne suis-je donc pas à tes yeux la postérité d'Abraham et d'Isaac ?

Cet appel montait du cœur sanglotant de Joseph, l'esclave cananéen qui, debout, sous le soleil brûlant d'Égypte, surveillait le travail des autres prisonniers.

Pendant des heures, il entendait grincer la lourde meule que ses compagnons de captivité faisaient tourner en chantant un refrain monotone et plaintif. Et le blé jailli des épis s'amoncelait devant lui en flots dorés. Plus loin, des norias au long manche, où étaient enchaînés des hommes, montaient l'eau des puits profonds et des ténébreux

rochers du sol vers la lumière des jardins, l'étincellement de leurs fleurs et le jaillissement des fontaines.

Et parmi les blasphèmes et les chants rauques des esclaves de Pharaon, la plainte de l'Hébreu retentissait dans un murmure.

Tout à coup le bruit de plusieurs pas interrompit ces lamentations et ces refrains plus tristes que des larmes. Un officier de Pharaon, escorté de plusieurs soldats, s'arrêta devant Joseph.

— Est-ce toi, lui demanda-t-il, qui sais expliquer les songes ? Habituellement, ce sont des Chaldéens à barbe blanche qui osent lire dans l'avenir et les oracles mystérieux du Destin. Quel âge as-tu ? Trente ans au plus, et tu en saurais davantage que tous nos magiciens et nos sages d'Égypte ? C'est bien de l'impudence, jeune Hébreu.

Joseph tourna vers l'officier ses beaux yeux étonnés, mais le chef de la prison, qui s'était approché, s'empressa de répondre à sa place :

— Il est bien vrai que Joseph est différent de nous tous. Chez son maître Putiphar, dont il avait acquis en peu de temps la confiance, c'était lui qui menait la maison à sa guise. Depuis qu'il est ici, il a pris sur tous mes prisonniers un tel ascendant, que rien ne se fait s'il n'est là pour les commander. Pharaon le demande ? Je serais bien surpris s'il ne lui donnait à son tour à gouverner cette grande maison qu'est l'Égypte. Va, seigneur officier, précède avec respect ce jeune homme, comme je le salue en ce moment. Il sera notre maître à tous deux.

L'officier grommela un peu, mais le visage de Joseph avait une telle expression, malgré la poussière et la sueur qui le couvraient, que ce fut en silence, et même avec crainte, qu'il conduisit le jeune homme à Pharaon.

Le puissant souverain de l'Égypte était assis sur un trône élevé, dont les pieds représentaient des griffes de lion. Son « pschent », casque de forme étrange orné de pierres précieuses, dont une vipère ornait le cimier, mettait une auréole d'or sur son visage étroit et mat, aux longs yeux. Des colliers et de hauts bracelets ceignaient son cou et ses bras nus. Son pectoral était d'or, et brodée d'or l'étoffe plissée qui entourait ses reins et ses jambes. Une lionne favorite était couchée à ses pieds, bâillant parfois dédaigneusement. Et lorsque la gueule redoutable s'ouvrait, un frisson de frayeur, plus fort que tout respect du Pharaon, courait parmi la foule des officiers et des esclaves. Les trois nains contrefaits, qui amusaient le roi de leurs réparties, sentaient le rire se glacer sur leurs lèvres. Seuls, les magiciens et les sages groupés autour de Pharaon restaient aussi impassibles que leur maître.

Joseph avait été amené sans transition de la prison la plus lugubre dans ce palais plein de précieuses statues de dieux à faces de bêtes, de draperies chatoyantes, de fontaines parfumées. Depuis des années, il n'avait vu que des esclaves à demi nus, au dos zébré de coups de fouet ; il avait encore dans les oreilles leurs blasphèmes et leurs

sanglots. Et devant lui, entouré d'officiers aux cuirasses étincelantes, de femmes couronnées de lotus et vêtues de gaze, se tenait, hiératique et superbe, le roi-dieu, l'idole vivante de l'Égypte.

Cependant, aucun trouble, aucune crainte ne s'emparèrent du cœur du jeune Hébreu. Il s'était prosterné respectueusement, mais son regard restait assuré et plein de ce feu presque céleste, qui avait subjugué tour à tour Putiphar et le chef de la prison. Pharaon abaissa les yeux vers Joseph, qui levait les siens vers lui. Et, avec étonnement, les assistants virent alors le regard de l'impassible souverain se détourner un peu.

— Esclave, dit Pharaon d'une voix hautaine et lasse, mon chef des échansons m'a vanté ta science. Il assure que naguère, dans la prison où ma colère l'avait jeté, tu sus lui expliquer un songe qu'il avait eu et dont il était tourmenté. Tu lui predis sans te tromper qu'il rentrerait en grâce auprès de moi, alors qu'à mon chef des panetiers, tu annonças sa mort certaine. Les rois et les dieux, de même que les simples mortels, sont la proie des songes. Jeune Hébreu, écoute le mien. Voici. Il me semblait que je me promenais parmi mes troupeaux au bord du Nil sacré. Tout à coup, les flots du fleuve s'agitèrent, tourbillonnant, et il en sortit sept vaches grasses et belles, au cou puissant, aux mamelles gonflées de lait. Rien de plus beau à voir. Mon regard ne pouvait s'en détacher. Et j'étais là, admirant et contemplant, quand le fleuve s'écarta encore. Sept vaches maigres, dont la peau était comme collée aux os et dont les cornes mal posées ou époinçées ajoutaient à la laideur, montèrent à leur tour sur la berge. Elles s'approchèrent des vaches grasses qui paissaient avec tranquillité, et non seulement, d'un coup de leurs longues dents, tranchèrent-elles toute l'herbe de la prairie, mais encore se mirent-elles à manger les vaches si belles à voir. Bientôt il n'y eut plus au bord du fleuve, dans l'herbe rase, que ces sept horribles bêtes.

Pharaon s'arrêta un instant. Puis, désignant d'un regard la foule des magiciens :

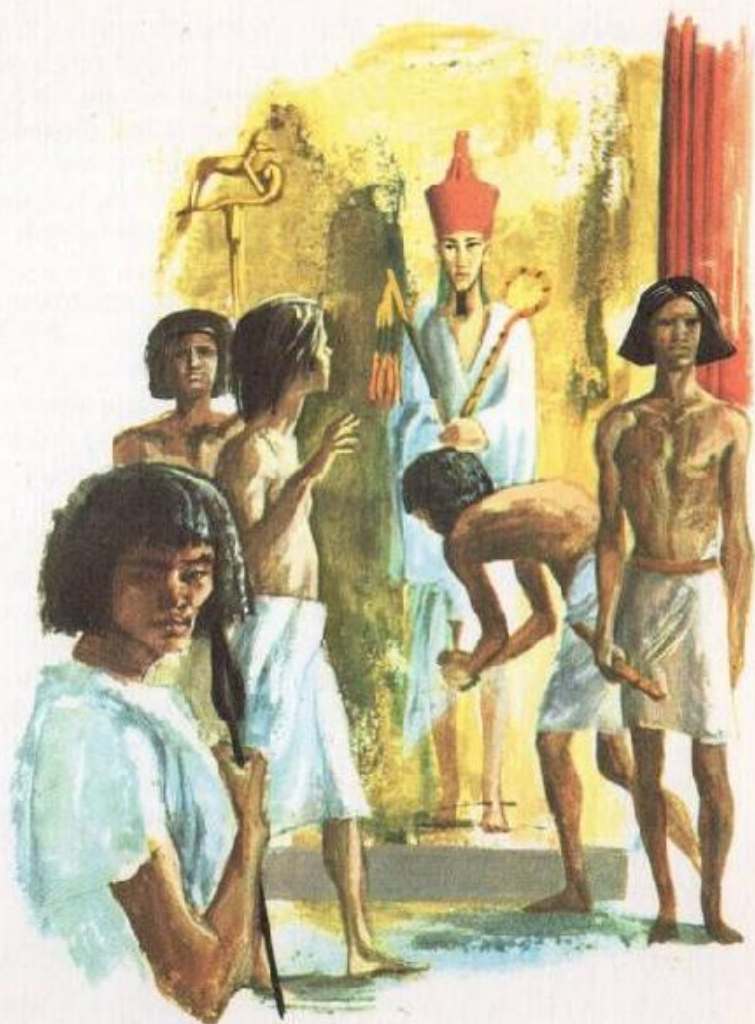
— Ceux-ci, dit-il, sont venus de tous les coins de l'Égypte pour expliquer mon songe. Ils sont restés muets, ou rien de ce qu'ils ont dit ne m'a contenté ni rassuré. Car une nouvelle vision avait augmenté ma curiosité et mon trouble. Voici. Au milieu du plus riche de mes champs, je voyais sortir de terre une hampe dorée qui portait sept épis lourds de sève. Mon cœur se réjouissait, quand soudain une tige noirâtre, couverte de rouille et de lichens, dressa à côté des beaux épis les siens maigres et échevelés. Je la voyais sucer le sol avec avidité. Et, peu à peu, la sève qui gonflait les beaux épis, absorbée par cette dangereuse voisine, redescendait, s'annihilait. La hampe dorée se pencha, elle s'émietta sous mes yeux, et mon champ devint un désert de sable morne. Hébreu, que dis-tu de ce songe ? Je ne puis le chasser

de mon esprit. J'y vois un arrêt d'une mystérieuse divinité. Est-ce Isis qui me l'envoie comme un signe de défaite prochaine ?

Pharaon se tut et ses yeux demeurèrent attachés sur Joseph.

Celui-ci était grave, mais aucun embarras ne se lisait sur son visage. Il ne répondit pas immédiatement au roi d'Égypte, et déjà les magiciens échangeaient des regards satisfaits, le croyant incapable lui aussi d'expliquer l'énigme qui les avait arrêtés. Mais aussitôt que Joseph prit la parole, il sembla à toute l'assistance qu'un vent fort et puissant balayait des brumes.

— Roi, dit-il, ce n'est pas moi qui te parle par ma bouche, c'est l'Éternel. Et voici ce qu'il te dit : « Ce songe est un avertissement solennel, et c'est pourquoi je l'ai renouvelé deux fois sous des images différentes. Ton troupeau, ton champ, c'est l'Égypte où tu règnes et où tes pères ont régné avant toi. Les sept vaches grasses, les sept beaux épis sont autant d'années d'abondance pour la terre. La prospérité que connaîtra ton royaume durant ce temps est sans pareille dans le passé. Mais les sept vaches maigres, mais les sept épis noircis et desséchés par les lichens et le vent d'Orient viendront faire oublier cette abondance, en apportant sept années d'effroyable famine qui consumera le pays. »



« Roi, dit-il, ce n'est pas moi qui parle... »

La voix de Joseph, profonde et grave, avait frappé Pharaon d'une sorte de crainte. Son impassibilité d'idole humaine s'évanouit. Il se pencha vers l'Hébreu avec anxiété.

— Mais que dois-je faire ? s'écria-t-il. Par quel moyen sauver d'un tel désastre ce pays qui attend tout de moi ?

— Pharaon, reprit Joseph qui s'approcha du trône, rassure-toi. Les maux qui accablent les hommes peuvent tous être évités ou par le bon sens, ou par la prudence, par tant de qualités que l'Éternel a mis en nos âmes pour qu'elles puissent lutter efficacement contre les forces aveugles de la nature. Sept années d'abondance extraordinaire sont promises à l'Égypte ; prélève de chaque récolte le cinquième. Entasse dans d'immenses greniers tous ces produits, et lorsque la famine paraîtra, peu à peu tu tireras de ces réserves de quoi nourrir ton peuple. Appelle auprès de toi un ministre prévoyant et actif ; qu'il délègue des commissaires dans chaque partie de ton empire, depuis Arsinoé, la ville aimée des crocodiles, depuis Moph, jusqu'à Zoan ou Seïs, jusqu'à la grande mer où, par ses mille bouches, le Nil sacré déverse ses eaux fécondes et limoneuses. Que chacun, par ton ordre, ne prodigue pas follement les biens du sol en ces années de prospérité et fasse des provisions pour la grande famine. Tout comme nous voyons certains insectes accumuler dans leur trou les débris qui les nourriront durant la mauvaise saison.

— Et quel homme pourrais-je appeler auprès de moi, sinon toi-même. Hébreu ? dit Pharaon en tendant sa main à Joseph. Je te vois, je t'entends pour la première fois, tu n'es qu'un esclave, et cependant je te crois comme si mon père lui-même m'avait parlé. J'ordonne qu'après moi tu sois le premier du royaume. Le trône seul mettra une distance entre nous. Entendez-moi, ajouta Pharaon en se tournant vers ceux qui l'entouraient en foule. Dorénavant, c'est à lui que vous devez obéir comme à moi. Cet anneau que je passe à son doigt fait de lui votre maître. Qu'on le revête d'habits de lin aussi fins que les miens et qu'on lui donne mon plus beau collier d'or. Asnath, la fille de Poti-Phéra, le grand-prêtre d'Or, est jeune et belle. Sa taille a la grâce et la majesté du palmier, ses yeux sont aussi brillants que les rayons lancés par le dieu Râ : qu'elle soit ta femme, à toi qui découvres les choses cachées, Tsaphnath-Paénéach, ainsi que l'on t'appellera désormais.

Les ordres de Pharaon s'exécutèrent, et l'esclave hébreu devint bientôt le maître de l'Égypte. Mais la justice et le désintéressement habitaient son âme. Il sut commander en se faisant aimer. Sa gloire et sa puissance ne le grisèrent point, car la sagesse de l'Éternel était en lui. Les sept années d'abondance furent occupées à faire régner l'économie. Le blé s'amassa dans tout le pays en quantité si considérable que les greniers qui le contenaient formaient des villes entières.

Et le temps de famine arriva.

L'Arabie n'avait pas été épargnée ; ses champs étaient nus. Les semailles n'avaient produit qu'une maigre récolte, dont les grains sans force n'avaient pu percer le sol durci et brûlé de soleil. Les hommes, amaigris par les privations, s'épouvantaient à la pensée de voir se prolonger encore cette disette aux mortels effets.

Le pays de Canaan était parmi les plus éprouvés de Syrie. Sa proximité de la grande mer, les effluves salés de celle-ci contribuaient à son infertilité. Les habitants se disputaient les produits rares des champs. Seuls, les troupeaux pouvaient se nourrir encore, mais combien de temps durerait la poussée de l'herbe sur cette terre séchée que la rosée humectait à peine ?

Jacob regardait avec inquiétude le vide de ses greniers. Aussi, lorsqu'il apprit qu'en Égypte la sage prévoyance du monarque permettait à son peuple de ne pas souffrir du manque de récolte, appela-t-il ses fils.

— Allez, leur dit-il, acheter en Égypte le blé dont nous manquons, ou nous allons tous mourir de faim. Prenez cet argent et ces quarante ânes pour rapporter les provisions. Allez, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Isaachar et Zabulon. Je ne garde avec moi que mon fils Benjamin. Il est trop jeune pour affronter les fatigues et les dangers du voyage, et j'ai peur de le perdre comme son frère, mon bien-aimé Joseph.

Les dix fils de Jacob se mirent en route, et au bout de quelques semaines, ils étaient de retour auprès de leur père avec leurs ânes chargés de sacs de blé. Mais Siméon ne les accompagnait pas.

Ruben en expliqua la cause à Jacob. Arrivés en Égypte, ils s'étaient rendus à l'endroit où le grand intendant de Pharaon vendait aux affamés des pays d'alentour le blé de ses greniers. L'argent prenait la place des récoltes, et le trésor du monarque s'emplissait à craquer.

L'intendant, Tsaphnath-Paénéach, avait reçu les Cananéens avec une étrange expression dans le regard. Il les avait questionnés sur leurs familles, le but de leur voyage, et rien n'avait semblé le convaincre de la sincérité de leurs dires.

— Vous êtes des espions, leur avait-il dit en fronçant le sourcil ; vous êtes sûrement venus ici pour vous rendre compte des points faibles du pays et pour pouvoir l'attaquer dans la suite. Une seule chose apaisera ma colère contre vous, c'est la vue de votre dernier frère. Il est jeune, dites-vous. Il ne sait pas mentir. Je le croirai, lui. Allez le chercher. Je garderai en otage l'un de vous jusqu'à ce que vous soyez tous de retour. Et emportez ce blé, afin de le distribuer à vos familles pour qu'elles ne souffrent pas de la faim durant vos allées et venues.

— Nous avons pris congé de l'intendant, ajouta Ruben, et nous

avons dû laisser Siméon entre ses mains. Une chose me fait peur dans toute cette façon d'agir de l'Égyptien vis-à-vis de nous, c'est qu'il n'a pas voulu accepter notre argent pour se payer de son blé.

— Ceci est étrange, en effet, dit Jacob avec inquiétude. Et il m'est douloureux de songer à la servitude de Siméon, mais je ne puis, mon fils, te laisser emmener mon Benjamin au pays d'Égypte. Il ne me reste que lui de ma bien-aimée Rachel. Si je devais le perdre comme Joseph, j'en mourrais de douleur.

Le ton de Jacob était tel que ni Ruben ni ses frères n'osèrent prier leur père de leur permettre de retourner en Égypte avec Benjamin pour y délivrer Siméon. Ils déchargèrent leurs ânes, distribuèrent le blé aux leurs et la vie recommença presque semblable pour la grande famille de Jacob.

Mais lorsque tout le blé eut été employé, et que la famine commença de nouveau à se faire sentir, il fallut bien que Jacob se décidât à envoyer son dernier-né avec ses frères, au pays d'Égypte.

— L'intendant de Pharaon nous a dit – et Ruben rapportait là les propres paroles de Joseph (qui n'avait pas voulu se faire tout de suite reconnaître de ses frères) – qu'il ne nous donnerait plus de blé si Benjamin ne le lui demandait pour nous.

— Hélas ! mon fils, dit Jacob en arrosant de larmes le doux visage du jeune garçon. Faut-il donc que j'aie à te pleurer aussi, et l'Éternel a-t-il détourné sa face de son serviteur ?

— Mon père, fit Juda ému et avec solennité, je te jure de te ramener l'enfant ou de mourir.

— Nous le jurons aussi, dirent tous ses frères.

La petite caravane reprit le chemin de l'Égypte, et Jacob regarda longtemps et tristement la colonne de poussière qui fuyait là-bas, très loin.

Lorsque Joseph vit paraître devant lui le jeune garçon qu'il avait pris tant de plaisir naguère à porter dans ses bras, lorsqu'il était tout petit enfant, il ne put retenir ses larmes et il dut sortir précipitamment de la salle où il avait reçu les arrivants.

— Qu'on leur donne tout ce qu'ils voudront comme provisions et nourriture, ordonna-t-il à un officier qui lui était attaché. Qu'on les loge. Ils partiront demain à l'aube, mais qu'on fasse en sorte de glisser la coupe d'argent dont je me sers dans le sac du plus jeune de ces gens. Et lorsqu'ils auront quitté la ville, cours derrière eux, rejoins-les, fais-leur honte de leur vol après les bontés que j'ai eues pour eux et ramène-les-moi comme des coupables.

Tout se fit ainsi que l'avait voulu Joseph, et le lendemain, celui-ci voyait reparaitre devant lui ses frères courbés de douleur et de honte. Benjamin pleurait. À l'accusation de vol de l'officier, ils avaient répondu avec fierté, forts de leur bonne foi. Mais lorsque la coupe

d'argent avait été extraite du sac qui contenait les vêtements de rechange de Benjamin, ils avaient senti le sang se glacer dans leurs veines :

— Ah ! mes frères, avait dit Ruben. Souvenez-vous de ce que nous avons fait autrefois à notre frère Joseph. Nous l'avons vendu comme esclave et l'Éternel le venge, puisqu'il nous condamne à l'esclavage, et peut-être à la mort. Jamais je n'oserai reparaître sans Benjamin devant notre père.

Ce fut en pleurant que les fils de Jacob se prosternèrent devant Joseph.

— Seigneur, lui dirent-ils, nous te supplions d'exercer ta colère contre nous et non contre cet enfant. C'est le fils bien-aimé de notre père. Il lui est plus cher que nous tous ensemble. Garde-nous pour tes esclaves, car nous avons péché naguère et ceci est maintenant notre punition. Nous l'acceptons. Mais par pitié, laisse Benjamin s'en retourner à Canaan.

Les larmes étouffaient Joseph ; il prit dans ses bras Benjamin.

— Enfant, lui dit-il, préfères-tu au frère que tu aimais les champs maintenant brûlés et vides de ton enfance ? Reconnais-moi. Voici les bras qui t'ont porté et les yeux qui t'ont souri quand tu ne savais guère faire autre chose que balbutier mon nom. À jamais je te garde auprès de moi, innocent petit voleur de coupe. Allez, vous autres, retournez auprès du patriarche et dites-lui ceci ; « La famine durera cinq ans encore. Descends jusqu'en Égypte, toi, ta fille, nos femmes, nos enfants et tes troupeaux. Pharaon donne à ta race les pâturages féconds de Gessen. Viens y prospérer. » Et dites-lui aussi : « Le grand intendant de Pharaon, le maître de l'Égypte, veut embrasser son père ! »

— Joseph ! s'écrièrent tous les frères avec terreur. Mais c'est impossible !

Benjamin se suspendit tendrement au cou de son frère aîné.

— Rien n'est impossible à l'Éternel, fit gravement Joseph. Le mal, par ses voies mystérieuses, se transforme en bien. Vous avez cru ne recevoir des Ismaélites qui m'achetèrent que la satisfaction de votre haine jalouse, et voici que ces vingt sicles d'argent apportent à Israël le secours et l'abondance. Je vous le dis, Dieu s'est servi des mauvais sentiments de quelques hommes pour sauver son peuple.

Et c'est ainsi qu'Israël entra en Égypte.

Les dix plaies



JACOB, puis Joseph étaient depuis longtemps couchés avec leurs pères, quand les cris des enfants d'Israël montèrent avec angoisse de la terre d'Égypte vers l'Éternel.

Les successeurs de Pharaon n'avaient pas eu pour les Hébreux les mêmes regards que lui. Joseph, le bienfaiteur de l'Égypte, avait disparu des mémoires, et ceux qui étaient issus de lui et de ses frères n'avaient plus été, aux yeux des Égyptiens, que des étrangers qui pullulaient dangereusement pour eux. Les soixante-dix personnes, qui formaient la famille de Jacob et s'étaient installées avec lui à Gosen, étaient devenues ce peuple adroit et actif de plusieurs milliers d'hommes, dont le nombre croissant inquiétait les Égyptiens. On avait beau les accabler des tâches les plus rudes et les plus décevantes, leur persévérance inlassable en venait à bout.

— Ils seront bientôt plus nombreux que les hommes d'Égypte, avait pensé un jour Pharaon.

Et pour éviter ce danger, il avait ordonné de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient aux Hébreux.

Mais cet ordre avait été mal suivi. Chacun s'ingéniait à sauver les enfants condamnés, et la fille de Pharaon elle-même avait recueilli, au bord du Nil sacré, un beau petit garçon de trois mois, couché dans une corbeille de joncs.

Le cœur de la jeune fille avait battu de pitié à la vue de ce petit être épargné par le fleuve.

— Je serai sa mère, avait-elle dit.

Et « Moïse » avait été sauvé.

Il avait grandi en s'attristant et s'indignant de la servitude imposée à ses frères de race. Il les voyait persécutés, accablés de tâches si dures que son cœur en saignait. Arrivé à l'âge d'homme, il avait tué de sa main un Égyptien qui frappait un esclave hébreu et, poursuivi par la

colère de Pharaon, il avait dû s'enfuir et chercher refuge au pays de Madian.

Là, il avait épousé la blonde Séphora, fille de Jéthro ; un fils lui était né, et les années avaient coulé pour lui, paisibles dans cette solitude, et occupées aux soins des troupeaux.

Puis, un jour, l'Éternel lui était apparu.

Il s'était montré aux yeux humains sous la forme d'un buisson ardent, presque semblable à d'autres buissons flambants, mais sa voix, cette voix dont le tonnerre et le vent d'orage ne sont que des échos assoupis, avait retenti aux oreilles du pasteur.

— Israël a crié vers moi, avait dit la voix de l'Éternel. Mon peuple blêmit sous la servitude, et le temps est venu de le ramener sur la terre de Canaan. Là-bas, il retrouvera les douceurs dont s'enivraient ses pères : l'eau rapide du Jourdain, les parfums et le miel de ses collines et ses grands pâturages où meuglent les troupeaux. Va, Moïse, ramène mon peuple à la Terre promise, à celle que j'ai attribuée de tout temps à la race d'Abraham et d'Isaac. Parle à Pharaon ; ton frère Aaron, savant dans la langue d'Égypte, te prêtera son concours. Obtiens d'emmener mon peuple hors du lieu de servitude.

Moïse avait courbé le front avec obéissance. L'Éternel l'avait choisi, lui, le gardien des brebis et des génisses, pour être le guide des hommes ! Un immense orgueil le soulevait, en même temps que lui apparaissaient la grandeur et la difficulté de sa tâche. Et il était revenu au pays de Madian, tremblant de tout ce qu'il devait annoncer à Israël.

Pendant bien des mois, près d'une année, Moïse et Aaron son frère parcoururent le pays d'Égypte, rassemblant les enfants d'Israël et leur annonçant la fin de leur servitude. Partout où ils passaient, c'étaient des explosions de joie. Chacun délaissait les travaux imposés par les maîtres égyptiens et, avec activité, faisait ses préparatifs de départ.

Les très vieux hommes se souvenaient d'avoir entendu leurs pères raconter leur heureuse enfance dans les vallées d'Hébron et de Jéricho. Et les noms des villes, des moindres villages, des lieux mêmes où s'étaient élevées sans durée vraie les tentes des pasteurs étaient vivants pour eux. Parfois, dans les lourdes soirées d'Égypte, les jeunes filles unissaient leurs voix pour chanter mélancoliquement le regret et l'attente de la patrie perdue. Les hommes serraient leurs poings frémissants d'impatience et blasphémaient contre ces Égyptiens devenus leurs tyrans. Et les enfants, ouvrant de grands yeux, croyaient voir passer dans l'ombre la caravane des chameaux d'Éliézer ou le blanc troupeau de Rachel.

Aussi, pour ces cœurs avides de liberté, la parole de Moïse et d'Aaron était-elle le signe de l'exode. Nul n'avait douté. Ce pasteur à l'épaisse barbe grise, aux yeux flamboyant d'un feu divin, aux cheveux auréolant son vaste front d'une lumière d'argent, c'était bien l'envoyé

de l'Éternel, celui qu'on écoute parce qu'on l'a reconnu.

Moïse ! De maison en maison, ce nom circulait comme un appel. Si bien que, lorsque Pharaon consentit enfin à admettre en sa présence celui qui l'en priait depuis longtemps, son nom était familier au maître de l'Égypte.

— Ah ! c'est toi l'agitateur du peuple, dit Pharaon d'un ton courroucé. C'est toi qui fais que ces misérables Hébreux ne fabriquent plus mes briques en nombre suffisant. Veux-tu connaître mes prisons ? Je ne sais ce qui me retient de punir immédiatement ton audace, porte-parole de rebelles et de fainéants.

— Pharaon, dit Moïse après un salut plein de gravité, tu dis bien, je suis le porte-parole des Hébreux, mais je suis aussi celui de l'Éternel. Il te demande de permettre aux enfants d'Israël de sortir d'Égypte et de s'éloigner à trois journées de marche dans le désert, afin de pouvoir célébrer une fête en son honneur et lui offrir des sacrifices.

Pharaon fit une grimace dédaigneuse.

— Je ne laisserai point aller le peuple d'Israël, qui compte mes meilleurs ouvriers briquetiers et qui garde les troupeaux à ma satisfaction. Quant à l'Éternel, je ne l'ai jamais vu et je ne m'en soucie pas... D'ailleurs, ajouta Pharaon d'un ton moqueur, cet Éternel a pris un triste ambassadeur. Tu bégaies à faire trembler d'impatience. Si c'était un Dieu aussi puissant que vous le dites, il se manifesterait à moi avec plus de grandeur et d'éclat.

— Tu veux une preuve de la toute-puissance de mon Dieu ? dit vivement Moïse. Regarde !

D'un geste, il avait commandé à son frère de jeter à terre une verge que celui-ci tenait à la main. Aaron obéit et la baguette, se tordant sur le sol, devint aussitôt un serpent. Pharaon eut un rire plein de mépris.

— Mes devins et mes magiciens font cela ordinairement, dit-il. Regarde toi-même.

Les Sages d'Égypte furent appelés. Ils jetèrent des baguettes sur le sol, et elles devinrent autant de serpents. Seulement tous ceux-ci furent dévorés par celui qu'avait jeté Aaron.

— Ce sont là gestes de sorciers, dit Pharaon en levant les épaules.

— Il te faut un autre signe ? demanda Moïse. Veuille me suivre. Allons vers le Nil. Aaron fouettera l'eau bourbeuse de cette verge, et tout le fleuve roulera du sang corrompu.

— Autre sorcellerie, dit Pharaon. Allons, magiciens d'Égypte, montrez aussi votre savoir-faire à cet outrecuidant pâtre hébreu.

Derrière Pharaon, toute l'assistance descendit vers le Nil. Sous le coup de verge d'Aaron, le fleuve en effet commença à rouler du sang ; mais un vieux magicien d'Égypte frappa à son tour les bassins et les vases du jardin royal, et le sang corrompu se mit à y bouillir avec bruit.

— Mon frère, dit Moïse à Aaron, il faut convaincre l'incrédule. Étends ta main sur les rivières, les ruisseaux et les étangs, et que toutes les grenouilles qui les peuplent envahissent la terre d'Égypte.

— Ah ! ah ! dit Pharaon, voyons les grenouilles.

Il n'avait pas achevé ce mot que la terre parut se mouvoir, vêtue soudain d'émeraudes vivantes. L'innombrable peuple des eaux était en marche, sautillant ici et là, avec un bruit flasque.

— Tu es un piètre enchanteur. Moïse, dit Pharaon, qui, assis sur un trône de marbre, regardait avec un sourire amusé l'envahissement des grenouilles. Montrez-lui donc, mes magiciens, que les crapauds et les anguilles ont aussi droit à prendre leur part de la fête.

Et aussitôt, sous le geste impérieux des savants d'Égypte, un grouillement noir et gris se répandit sur le sol, couvrant de son nombre les grenouilles vertes et dorées.

— Que dis-tu de cela, Hébreu ? dit Pharaon qui se réjouissait de confondre Moïse. Le pouvoir de l'Éternel n'est pas, comme tu le vois, plus grand que celui de n'importe quel mage.

— Commande donc à l'un de tes sorciers de faire rentrer toutes ces bêtes dans leur élément, fit Moïse. Et ainsi nous pourrons juger si leur puissance égale celle que l'Éternel a mise en son serviteur.

— Tu vas être satisfait, dit Pharaon.

Et il ordonna aussitôt à ses magiciens d'arrêter la dégoûtante invasion des bêtes, qui submergeaient peu à peu les rues, pénétraient dans les maisons et jusque sur les lits.

Mais les magiciens secouèrent la tête. La seule façon de venir à bout de ces bêtes était de les écraser en masse. Nulle force ne pouvait les replonger dans ces eaux d'où elles étaient sorties.

Pharaon menaça et ordonna en vain, le pouvoir des magiciens s'arrêtait là. Et le flot sautillant et coassant montait, montait vers le palais.

Quand les premières grenouilles sautèrent sur les marches du trône, au milieu des exclamations de dégoût des assistants, Pharaon se tourna vers Moïse.

— Je reconnais la puissance de ton Dieu, dit-il avec répugnance. Prie-le afin qu'il éloigne les grenouilles de moi et de mon peuple, et je permettrai aux Hébreux de se retirer dans le désert pour y prier.

Moïse, heureux de cette promesse, tourna sa face vers le ciel en une ardente invocation. Et peu à peu, grenouilles, crapauds, anguilles s'éloignèrent et décrurent comme un fleuve qui reprend son cours après l'inondation.

— Grâce te soient rendues, Pharaon, dit alors Moïse. Nous prierons pour toi, pour ta prospérité et ta gloire, le Seigneur Dieu.

Mais le danger, en s'éloignant, avait emporté les sages résolutions de Pharaon. Il n'y avait plus dans son esprit que l'ennui de voir partir

d'Égypte des ouvriers habiles. Et il répondit à Moïse d'un ton sec :

— J'ai réfléchi : ce ne sont pas de misérables impostures qui pourraient me faire prendre des décisions aussi préjudiciables à mon peuple. Je garde les Hébreux, et n'ai aucune crainte de la colère de ton Dieu.

Moïse regarda Pharaon sans mot dire. Il écoutait en lui retentir les ordres divins. Enfin, il se tourna vers Aaron.

— Mon frère, dit-il, frappe de ta Verge la poussière du sol et fouettes-en l'espace, afin que se réalise la volonté de Dieu.

Les magiciens égyptiens se regardèrent avec inquiétude. Pour eux, cet homme dont le pouvoir dépassait le leur était autre chose qu'un savant et adroit mystificateur ; mais l'orgueil de Pharaon ne lui permettait pas d'admettre cette vérité. Et il haussa les épaules comme aux exagérations puérides d'un enfant.

Aaron avait fouetté le sol et l'air. Et aussitôt une quantité innombrable de poux jaillit de la terre. En quelques minutes hommes et bêtes en furent couverts. Et ce fut, par tout le pays d'Égypte, un concert d'imprécations. En même temps, une nuée de mouches venimeuses tourbillonnaient avec d'insupportables froufrous d'ailes, piquant durement tous ceux qui tentaient de les chasser.

En vain, les magiciens unirent-ils leur pouvoir pour venir à bout des dégoûtants insectes. Eux-mêmes en étaient victimes. Et Pharaon, malgré son devoir d'impassibilité, ne pouvait s'empêcher de s'agiter avec fureur.

— Eh quoi ! criait-il aux mages, sots, stupides, c'est donc là tout ce que vous savez faire ? Un vieux pâtre ignorant et bègue en sait plus que vous ! Anéantissez à l'instant ces dangereux essaims.

— C'est impossible, grand roi. C'est impossible, fit le plus ancien sage. Nous ne sommes que des hommes, et le doigt de Dieu est là-dessous. Vois, les demeures des Israélites, leurs corps sont indemnes. N'est-ce pas un de leurs troupeaux qui descend vers le fleuve ? Les mouches ne l'attaquent pas. Il ne s'agit plus de sorcellerie.

Pharaon se rendit compte en effet que, seuls, les Égyptiens étaient atteints par le fléau. Il se tourna vers Moïse qui, les mains dans les longues manches de sa robe de laine, attendait avec gravité.

— J'ai péché contre ton Dieu, dit le roi d'Égypte d'une voix étouffée de colère. J'ai eu tort. Je tiendrai la promesse que je te faisais tout à l'heure. Tu pourras emmener dans le désert le peuple d'Israël. Mais obtiens de ton Dieu qu'il nous délivre de tous ces insectes.

— Le soleil se couche, Pharaon, dit Moïse en souriant dans sa barbe argentée. Avant que la nuit ne soit tombée, l'Égypte respirera. Je reviendrai demain recevoir de toi les écrits qui donneront à tes commissaires l'ordre de laisser partir sans encombre les Israélites, ouvriers et esclaves.

— Il ne restera parmi nous que ceux qui le voudront de leur plein gré, promet Pharaon.

— Donc, il ne demeurera sur le sol d'Égypte aucun de mes frères, conclut Moïse.

Et, suivi d'Aaron, il sortit du palais.

Une heure ne s'était pas écoulée que les mouches et la vermine avaient disparu, et chacun aurait pu croire avoir rêvé ces heures mauvaises, si les corps n'en avaient conservé de cuisantes traces.

Le lendemain, en retrouvant son royaume débarrassé de l'immonde assaut, Pharaon reprit son opiniâtreté. Et non seulement il ne donna pas ordre de libérer les Hébreux retenus dans ses champs et ses ateliers, mais il commanda de monter la garde autour d'eux comme autour de dangereux captifs.

Moïse pria l'Éternel.

— Lance vers le ciel, lui dit celui-ci, de la cendre de ton feu. Elle deviendra une poussière qui couvrira tout le pays d'Égypte et elle produira sur le corps des hommes et des animaux des ulcères et des pustules. Si Pharaon ne se rend pas à cette preuve de ma toute-puissance, demain je ferai pleuvoir une grêle tellement forte que jamais l'Égypte n'en aura connu de semblable. Et tout ce qui sera dans les champs, sous le ciel libre, périra. Le feu se mêlera à la grêle ; aucun arbre, aucune herbe ne seront épargnés. Seul, le pays de Gosen, où mon peuple a trouvé asile et s'est multiplié, sera sauf. Va donc vers Pharaon. Dis-lui ma volonté.

Moïse alla trouver le roi. Il lui dépeignit les fléaux qui frapperaient son pays et son peuple s'il renonçait toujours à rendre la liberté aux Israélites. Pharaon ne fit que rire. Il se souvenait mal, dans son incommensurable orgueil, des maux éprouvés la veille ; et il renvoya dédaigneusement Moïse et Aaron.

Les deux hommes n'étaient pas sortis du palais qu'une poussière grise et irritante s'abattit sur toute l'Égypte. Auprès des pustules et des ulcères rongeurs qu'elle causait, combien l'invasion des reptiles et les piqures des insectes de la veille paraissaient peu de chose ! Tous les serviteurs de Pharaon étaient atteints et, malgré les ordres du maître, les magiciens ne parvenaient pas à enrayer la propagation du mal. Ils étaient couverts eux-mêmes de pustules.

— Tu peux seul nous guérir, disaient-ils à Pharaon. Renvoie ces Israélites, n'offense plus leur Dieu, et nous retrouverons la santé.

Mais Pharaon, qui n'était atteint que peu par l'épidémie, se renferma dans sa résistance entêtée.

— Ôte-toi de mes yeux, chien d'Hébreu, cria-t-il à Moïse, quand il le vit se présenter devant lui le lendemain. La colère de ton Dieu est vaine et ridicule. Je garde mes bons briquetiers et mes pâtres israélites, voilà ce que tu peux lui dire.

Moïse se tourna vers les officiers de Pharaon et les serviteurs.

— Courez, dit-il, faites rentrer dans les étables et dans les écuries les animaux qui vous sont précieux. Vous-mêmes et les vôtres, abritez-vous dans vos maisons. Avant une heure, les champs d'Égypte et leurs récoltes seront hachés par la grêle.

Pharaon leva vers l'azur immaculé du ciel un doigt ironique.

— Pauvre fou, dit-il. Jamais je n'eus autant envie d'une promenade.

Mais la parole du souverain ne put rassurer ses serviteurs impressionnés par le ton de Moïse, et la plupart coururent chez eux pour sauver leur bétail, autant qu'il était possible. Ils firent bien. Le ciel se couvrit rapidement de nuages couleur de poix, et d'énormes grêlons se précipitèrent en avalanches sur le sol. Nombreux furent les bestiaux et même les hommes qui périrent dans la catastrophe. La grêle n'épargna que le pays de Gosen.

— Accordes-tu leur liberté aux enfants d'Israël ? vint demander Moïse à Pharaon.

— Non ! répondit celui-ci d'une voix frémissante et dure, l'Égypte serait-elle noyée par un nouveau déluge que je ne céderais pas !

— Tant pis pour ton peuple et pour toi ! soupira Moïse.

Et le soir même, l'Éternel fit souffler sur tout le pays un grand vent venu d'Orient. Une nuée, plus sombre que les nuées porteuses de grêle, emplît tout le ciel et il plut... des sauterelles.

Innombrables, elles tombaient en crissant, et leur flot montait sous les pieds des hommes, s'introduisait par chaque fente des maisons. Le peu d'herbes et de fruits que la grêle avait laissé fut dévoré en un clin d'œil. Et il en tombait toujours.

Submergé dans son palais même. Pharaon éprouva un subit découragement. Il fit venir Moïse et Aaron et leur dit :

— Cette fois, j'avoue que je ne puis lutter contre votre Dieu. Priez-le qu'il me pardonne, je ne l'offenserai plus et vous pourrez sortir d'Égypte avec vos enfants, je vous en donne la promesse solennelle.

— Que Dieu t'entende ! fit simplement Moïse.

Et sa prière s'éleva vers l'Éternel.

Aussitôt un violent vent d'Occident se mit à souffler, et le sombre nuage de sauterelles reprit son voyage aérien, emporté par la bourrasque. La mer Rouge reçut entre ses vagues les grappes d'insectes et pas un de ceux-ci ne demeura sur la terre d'Égypte.

D'une terrasse, Pharaon avait assisté à cette soudaine délivrance. Il se tourna vers Moïse et lui dit d'un ton léger :

— J'ai été trop prompt à m'alarmer, à mettre sur le compte d'une puissance divine ce qui n'est qu'un phénomène tout naturel de nos contrées. Le vent apporte des sauterelles, un autre vent les emporte. C'est tout simple. L'importance de l'invasion m'a fait prêter l'oreille à tes billevesées. Israël n'est pas prêt de sortir d'Égypte.

— Prends garde, roi, fit d'une voix terrible le Prophète. Tu te joues de Dieu et tu abuses de sa patience. Voici ce que te dit l'Éternel : « Les ténèbres vont couvrir la terre. Tes troupeaux vont périr. Les hommes connaîtront enfin la suprême douleur, la plus grande plaie qui puisse atteindre une âme : perdre son enfant. Tous les premiers-nés mourront dans le pays d'Égypte, depuis le tien, Pharaon, assis sur ton trône, jusqu'à celui de l'esclave attaché à la meule. Et les cris parviendront jusqu'aux entrailles de la Terre. Seul, mon peuple ne sera pas frappé. » Alors Pharaon, ajouta Moïse en levant vers le roi une main vengeresse, non seulement tu donneras l'ordre de départ pour mes frères, mais tu nous prieras, mais tes serviteurs viendront nous offrir leurs objets les plus précieux pour nous voir quitter l'Égypte. J'ai dit. Dieu a parlé. Repens-toi, si ton cœur peut connaître l'humilité.

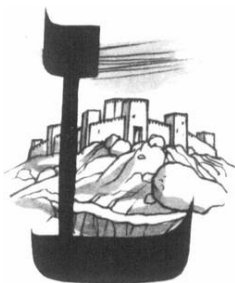
Moïse sortit, la tête haute, avec une majesté telle que les gardes de Pharaon s'inclinèrent sur son passage.

— Mon frère, dit alors le Prophète à Aaron, réunis tous les anciens d'Israël et dis-leur que dans chaque famille, on immole un agneau. Puis, avec un bouquet d'hysope trempé dans son sang, qu'on touche le linteau des portes, car la colère de l'Éternel va passer et le Destructeur ne frappera pas aux maisons d'Israël. Allez, et cette nuit, priez avec ferveur et confiance. Qu'une loi perpétuelle fasse sacrer pour vos descendants l'anniversaire de ces heures.

Le lendemain, Pharaon, qui pleurait la mort de son premier-né, suppliait Moïse et son peuple de quitter la terre d'Égypte.



La prise de Jéricho



'ÉTERNEL nous mènera dans ce pays et nous le donnera. C'est un pays où coulent le lait et le miel !... »

Pendant quarante ans, ce chant avait redressé les âmes fatiguées. La pensée du pays aux fraîches verdure, aux grappes de fruits sucrés emplissait les esprits, et alors la brûlure du soleil sur le sable du désert, les tortures de la soif et de la faim disparaissaient pour un temps.

Oh ! la longue, l'épuisante route depuis Ramsès, depuis le lieu où, devant les Égyptiens et de leur libre consentement, le grand peuple s'était mis en marche, par tribus, escorté de ses troupeaux et de ses bagages.

Les descendants des douze fils de Jacob étaient là, menés par Moïse et Aaron, par Éléazar, fils d'Aaron, et par Josué, fils de Nun. On comptait plus de six cent mille hommes.

Il avait fallu bien des haltes pour reposer les femmes et les enfants. Tour à tour on s'était arrêté à Succoth, à Etham, à l'extrémité du désert. C'était devant Pi-Hahiroth qu'avait eu lieu la traversée de la mer Rouge. C'était là que Pharaon et son armée, manquant aux promesses faites, avaient rejoint le peuple de Dieu, là que le rempart des eaux, ouvert pour le passage d'Israël, s'était refermé sur son ennemi.

Puis il y avait eu le campement de Mara, celui d'Élim avec ses douze sources d'eau et son ombreuse palmeraie. Puis les longues étapes du désert de Sin, celles, décisives, du Sinaï.

Quand Moïse était redescendu de la montagne sacrée, où l'Éternel lui était apparu pendant quarante jours et quarante nuits, il portait à jamais sur son front, dans ses yeux, le rayonnement redoutable de sa mission sur la terre. Il n'avait pas seulement à conduire à travers des déserts et des pays hostiles, vers une contrée fertile, le peuple d'Israël,

à apaiser ses différends, à consoler ses désespoirs, il était aussi son guide à travers les âges, sur la route éternelle du Temps.

Il avait reçu de Dieu, avec son alliance, les tables de pierre gravées de sa main. Toutes les lois qui enchaînaient le peuple d'Israël à l'Éternel, son bienfaiteur, étaient là. Lois fortes et inflexibles, sans lesquelles ces errants n'auraient plus été que des tribus pillardes que le temps, comme la fatigue, aurait usées sans arrêt et sans gloire.

Religion, coutumes, règles de la vie quotidienne, dans ses plus petits détails, tout était en essence dans ces lois. Tout enserrait le peuple étroitement, car les âmes comme les corps sont sujettes aux lassitudes, aux maladies, aux tentations. Ainsi le berger, serrant son troupeau autour de lui par le son de sa voix et la surveillance rude de ses chiens, l'amène en paix et en sécurité dans le repos de l'étable et l'asile des pâturages verdoyants.

Derrière « l'arche d'alliance », tabernacle de l'Éternel et sa demeure parmi son peuple, Israël avait marché. Hatséroth, Rithma, Libna, Tarach, Abrona, Kadès avaient été ses principaux lieux d'étape jusqu'à la montagne de Hor, où le vieil Aaron, rassasié de jours, s'était couché avec ses pères.

Que de luttes les Israélites avaient eu à soutenir ! Amalécites, Édomites leur avaient refusé le passage et, fondant sur eux, leur avaient causé de terribles maux. Les guerriers d'Israël étaient tombés en masse durant les trente-huit ans qu'avait duré la marche du peuple, depuis Kadès-Barnéa jusqu'à la traversée du torrent de Zéred. Mais la conquête du pays de Sihon et celle du pays d'Og, où les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé s'installèrent en vainqueurs, avait enfin apporté à ce peuple, qui depuis si longtemps vivait d'espérance, un tangible réconfort.

Enfin, ils avaient campé près du Jourdain, au pays de Moab, en face de Jéricho.

— C'est ici le terme de ma route, avait dit Moïse. L'Éternel ne m'a point permis d'entrer dans la terre bénie. Un autre aura la gloire d'y installer Israël. Il faut que je m'arrête à ce seuil. Mais je ne veux point me reposer de ma tâche sans contempler au moins cette Terre, but de tous nos efforts.

Et, appuyé sur Josué, le grand vieillard avait gravi lentement le mont Nebo, élevé comme une tour au-dessus de la plaine de Moab. Quand il atteignit le plus haut sommet, celui du Pisga, un sourire d'extase illumina son regard, qu'assombrissait la mort proche. Devant lui s'étendait Canaan.

Canaan ! Ses cours d'eaux, ses sources, ses lacs éclos dans les vallées et les montagnes, ses champs de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ! Canaan, pays d'oliviers et de miel, de douceur et de paix !

Moïse contempla les multiples détours de l'impétueux Jourdain, courant à travers les riches plaines et les collines fleuries, où les tribus de Dan, de Nephtali, de Zabulon et d'Issachar, d'Éphraïm et de Benjamin, de Juda et de Siméon allaient installer leurs foyers, élever leurs villes en glorifiant à jamais l'Éternel.

— Josué, dit-il en se tournant vers celui qui, depuis le départ d'Égypte, avait été son bras droit et sa force, c'est toi qui vas prendre après moi la charge du peuple de Dieu. C'est toi qui le mèneras vers le pays des merveilles. L'esprit de sagesse est en toi, car Dieu t'a béni par mes mains. Là est le territoire qui nous a été donné, depuis le désert et le Liban jusqu'au fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant. Ne t'effraie point, car l'Éternel est avec toi.

Josué redescendit seul du mont Nébo. Moïse, le grand serviteur de l'Éternel, se reposait enfin de sa longue marche.

— Enfants d'Israël, fit Josué, demain nous marcherons contre Jéricho, la ville aux palmiers, et lorsqu'elle sera tombée en notre pouvoir, alors les rois des Amoréens et des Cananéens seront saisis de terreur.

— Mais, objecta un ancien de la tribu de Ruben, comment pourrions-nous traverser le fleuve rapide qui roule devant nous ?

— Ne te souviens-tu plus de la façon dont nous avons passé la mer Rouge ?

— Certes. Cependant Moïse était là...

— L'Éternel me parle comme il parlait à Moïse, fit Josué avec autorité. Cesse donc de t'inquiéter. Je donnerai mes ordres. Qu'ils soient suivis avec le même empressement que si la grande voix de Moïse retentissait encore parmi nous.

— Josué, cria à ce moment un Israélite qui accourait, voici revenir les deux envoyés que tu avais expédiés secrètement à Jéricho.

Josué tourna vivement la tête. Deux hommes, pâles de fatigue et dont les vêtements déchirés disaient les nombreux efforts soutenus, étaient devant lui.

Ils se laissèrent tomber sur le sol, haletants. On versa dans leur bouche desséchée le jus d'une grappe de raisin, et leurs yeux se ranimèrent.

— Nous avons erré durant trois jours, dirent-ils, parmi les ronces et les rochers de la montagne, cherchant à échapper aux soldats du roi de Jéricho qui nous poursuivaient. Nous ne serions pas revenus si une femme de la plus basse condition, nommée Rahab, ne nous avait tenus cachés durant le temps que nous sommes restés dans la ville. Pour nous, elle a risqué la mort, et nous lui avons promis la vie sauve quand le peuple d'Israël prendra Jéricho. Que te dire ? Les murailles de la ville sont fortes, sauf en un endroit où le mur semble mangé de

soleil. Mais plus forte que la muraille de Jéricho est la crainte que le peuple d'Israël inspire à ses habitants. Chacun sait que Pharaon s'est noyé en nous poursuivant dans la mer Rouge, et que deux rois amoréens ont dû nous livrer leur territoire. Certainement l'Éternel nous donnera la victoire sur les gens de Jéricho.

— J'ai confiance, fit Josué. Merci, mes braves. Allez vous reposer sous vos tentes. Demain sera un grand jour pour Israël.

Au milieu du peuple endormi, Josué veilla longtemps. Le pas des sentinelles, le meuglement d'un bœuf effrayé, le hululement des oiseaux de nuit et le monotone, l'incessant roulement du fleuve, rythmaient sa rêverie. Parfois la grandeur de sa tâche l'effrayait. Aaron, puis Moïse étaient morts à la peine. Suffisait-il de son dévouement, de son obéissance envers l'Éternel, pour pouvoir porter sans faiblir le fardeau qu'il avait accepté ?

— Ah ! se disait-il, qu'il est facile de régner sur un peuple du fond de son palais, à travers la hiérarchie de ses commissaires et à l'abri de sa garde. Mais que peut faire un général comme moi, général de si fraîche date, avec une armée sans vraie discipline ? Éternel, Éternel, secours ton serviteur. Rassure-le, il t'en supplie.

Longtemps, Josué pria, la face contre terre, et à mesure que sa pensée s'élevait vers le Dieu d'Abraham et de Moïse, il sentait entrer en lui une sérénité, une puissance extraordinaires. Quand il s'étendit sur sa couche, après avoir regardé Jéricho, dont la lune faisait luire doucement les maisons blanches, il portait en lui cette confiance inébranlable qui fait les victorieux.

Le jour suivant, il fut debout à l'aube. Il rassembla les anciens de la tribu de Lévi.

— Frères, dit-il, l'Éternel vous a élus entre tous parmi son peuple, puisque c'est à vous qu'il a donné la garde et l'entretien de son arche d'alliance et de son tabernacle, puisque c'est vous qui êtes ses prêtres. Voici que nous devons marcher sur Jéricho. Auparavant, il nous faut traverser le Jourdain, puis célébrer la Pâque pour la première fois dans le pays de Canaan. Revêtez-vous de vos tuniques de fin lin serrées d'une ceinture bleue, pourpre et cramoisie. Sur votre tête, posez la tiare de lin ; qu'Éléazar, sur sa robe d'étoffe bleue, porte le pectoral et l'éphod d'or. Prenez sur l'autel des parfums des calices pleins d'huile sainte et de nard ; puis, qu'une vingtaine d'entre vous placent sur leurs épaules l'arche de bois sculpté et le chandelier d'or pur, et après s'être sanctifiés, s'être oints comme pour les grands sacrifices, qu'ils me suivent vers le Jourdain.

Les Lévites obéirent à Josué avec empressement. Tout le camp d'Israël regardait plein d'inquiétude le départ du tabernacle.

— Suivez-nous ! cria Josué aux hommes armés. Sortez de vos tentes !

Et alors, ce fut le miracle. À peine les Lévites qui portaient l'arche d'alliance eurent-ils baigné leurs pieds dans les flots du Jourdain, que les eaux, tout comme celles de la mer Rouge naguère, s'écartèrent, laissant à découvert le sable et les cailloux du lit de la rivière.

Tout le temps que passa l'armée de quarante mille hommes que Josué avait jugée suffisante pour ses futures batailles, et le temps que passa le peuple tout entier, les Lévites demeurèrent arrêtés au milieu du Jourdain pour contenir ses flots. Puis, quand le pas du dernier prêtre se posa sur la terre ferme, le fleuve se répandit comme auparavant, roulant avec la même violence.

Josué fit camper tout le peuple à Guilgal, à l'extrémité orientale de Jéricho. C'était le dixième jour du premier mois.

Quatre jours plus tard, la Pâque fut célébrée avec solennité. Et le lendemain, Israël mangea pour la première fois du blé du pays et des produits de Canaan. La manne, cette nourriture accordée par l'Éternel durant tout le temps de leur long voyage, qui, blanche et menue, ressemblait à de la graine de coriandre et avait le goût d'un gâteau au miel, n'était pas tombée ce jour-là. Et depuis, elle ne tomba jamais plus, puisque le peuple avait atteint la Terre promise.

Enfin, Josué donna le signal de l'attaque de Jéricho.

La ville s'était barricadée, à l'annonce de la traversée du Jourdain par les enfants d'Israël. Et les rois voisins, se sentant trop faibles pour lutter séparément contre des envahisseurs chéris et soutenus de Dieu, faisaient hâtivement leurs préparatifs de combat. Ils avaient oublié leurs constantes querelles pour s'unir contre Josué et contre son peuple.

L'assaut que livra Josué à Jéricho porta au comble leur terreur, par toute l'étrangeté qui l'accompagna.

En effet, après avoir reçu les ordres de l'Éternel, Josué rassembla ses guerriers.

— Pendant six jours, leur dit-il, vous ferez une fois chaque matin le tour de la ville. Je ne veux pas de cris. Seules, les trompettes des Lévites sonneront de toute leur puissance. Mais le septième jour, après avoir fait sept fois le tour de Jéricho au son des fanfares des prêtres, alors, sur mon ordre, vous crierez aussi fort que vous le pourrez, et tous à la fois. Vous marcherez en deux troupes, tandis que nous ferons le tour de la ville ; la première précédera l'arche de l'Éternel, l'autre servira d'arrière-garde ! Allez ! Et Jéricho sera à nous.

La voix de Josué était pleine d'une telle certitude que pas un des enfants d'Israël ne mit en doute la réussite de cette attaque si nouvelle. Tous se dirent :

— Dieu a parlé.

Et l'encens des sacrifices brûla avec un parfum allègre, comme si déjà les offrandes étaient celles des actions de grâces.

Donc, à l'aube, l'arche de bois d'acacia, longue de deux coudées et demie, haute et large d'une coudée et demie, couverte d'or pur et bordée d'or, fut tirée de dessous la tente sainte, faite de cuir bleu et de tapis pourpres. Son couvercle d'or pur, que deux chérubins d'or battu semblaient couvrir de leurs ailes, était posé sur les tables divines. Des barres de bois d'acacia recouvert d'or furent enfilées dans les anneaux de l'arche et les Lévites, soulevant le vaisseau sacré sur leurs épaules, se mirent en route.

Sept prêtres portant sept trompettes d'argent pur marchèrent devant l'arche ; ils soufflaient dans leurs instruments avec une ardeur guerrière et solennelle, rythmant le pas de l'escorte en armes. Josué, silencieux et fort, s'était placé à la tête des chefs de tribus.

Rien n'était plus étrangement imposant que ce défilé muet et grave, que scandait le son aigu des trompettes. Les gens de Jéricho, pressés sur leurs murailles, attendaient, le cœur battant d'angoisse. Et lorsqu'ils virent les enfants d'Israël regagner leur camp dans le même ordre parfait, sans tenter autre chose contre la ville, ils furent tout le jour dans un état de surexcitation et d'attente insupportables.

Le lendemain et les quatre jours suivants, le même défilé eut lieu ; et l'angoisse des gens de Jéricho ne fit que croître.

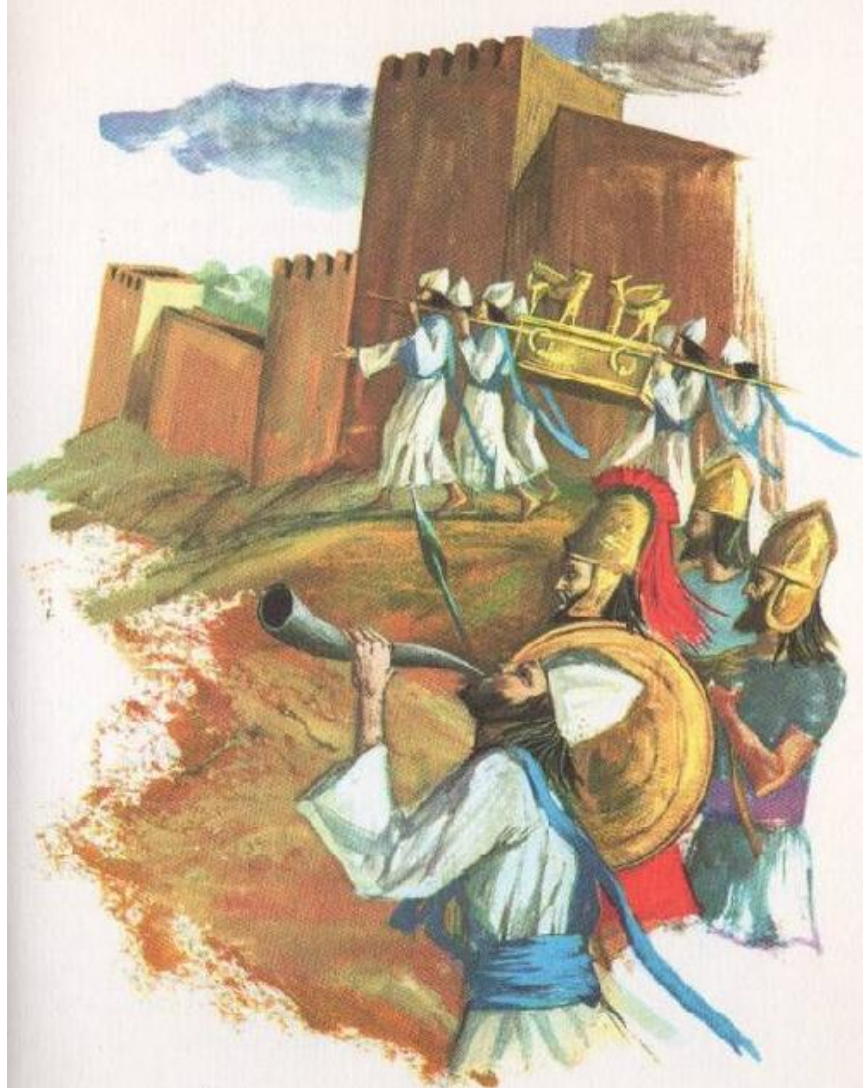
Enfin, le septième jour arriva.

Si les habitants de Jéricho avaient été inquiets de l'étrange tactique de Josué, leur roi, lui, en avait ri.

— Inutile, avait-il dit, de perdre nos flèches contre ces promeneurs. Qu'ils sonnent de la trompette si cela les amuse, et qu'ils fassent deux cents fois s'ils le veulent le tour de mes murailles. Une chose est certaine, c'est qu'ils ne savent pas combattre. Quel est en effet le guerrier qui pourrait se contenter de suivre en troupeau l'aigre musique de quelques prêtres ? Ces gens-là ne sont pas si dangereux qu'on le disait.

Pourtant les railleries du roi ne rassuraient personne.

Un tour, deux tours, trois tours... Oh ! oh ! cela était nouveau. Les trompettes des Lévites sonnaient d'une façon haletante, en charge décisive. Et le pas des Israélites mettait sur le sol un bruit continu de tonnerre lointain.



Sur un signe de Josué, une clameur retentit...

Les gens de Jéricho croyaient sentir, en écho de cette marche, trembler sous leurs pieds le sol de la ville.

...Quatre, cinq, six, sept tours ! Le roi ne riait plus. Les murailles étaient noires de monde. Femmes, vieillards, enfants se bousculaient pour voir.

Sur un signe de Josué, tout à coup, une clameur retentit. Sauvage, grondante, d'un éclat tragique. Sans mots et sans fin elle sortait des poitrines du peuple entier d'Israël. Elle voulait dire : « Enfin ! Avons-nous assez attendu cette victoire ! Quarante années pour parvenir au seuil de la Terre promise, sept jours pour en ouvrir la porte ! »

Toute la patience accumulée, tous les efforts de tant de milliers d'êtres criaient dans cette clameur, qui renaissait sans cesse, toujours plus nourrie et plus forte. Quel tonnerre plus retentissant avait roulé dans le ciel de l'Arabie jusqu'alors ? Le sol tremblait, oui, réellement.

Et la muraille de Jéricho s'écroula.

— Victoire ! cria Josué. Courez, enfants d'Israël, escaladez cette brèche ouverte ! L'Éternel a tenu parole. N'épargnez de toute cette population ennemie que Rahab, la femme qui a protégé la vie de nos frères. Hormis elle, tuez ! tuez ! jusqu'aux bêtes de somme. Et trois fois maudit devant l'Éternel soit l'homme qui se lèvera pour rebâtir Jéricho ! Tuez ! tuez ! car le Dieu d'Abraham et de Moïse a dit : « Vous ne ferez grâce à aucun des peuples que j'ai condamnés, de peur que si vous viviez en frères avec eux, je ne vous confonde ensemble dans ma colère ! »



Samson et Dalila



OSUÉ s'était couché depuis longtemps dans la paix du Seigneur, et tous ceux qui avaient vu les grandes choses faites par l'Éternel en faveur d'Israël s'étaient éteints aussi.

Les générations qui montaient n'avaient donc plus cette piété qui pouvait les rendre agréables à Celui qui, entre tous les peuples, avait choisi le leur pour lui donner gloire et prospérité. Et lentement, le goût et l'obligation des sacrifices, les préceptes de la Loi apportée par Moïse n'avaient plus été en honneur que chez de rares familles et dans la seule tribu de Lévi.

Toutes les autres, celles de Juda, de Zabulon, de Dan s'étaient laissées glisser au culte des dieux des peuples autochtones. Ils adoraient Baal et Astarté, tout comme les Philistins ou les Madianites.

Loin d'avoir anéanti par le fer les divers occupants de Canaan, ainsi que l'Éternel leur en avait donné, par la voix de Josué, l'ordre redoutable mais prudent, ils s'étaient mêlés à eux, unissant leurs enfants aux leurs. Et leur sagesse, et leur piété, qui avaient tant besoin d'être encouragées et guidées, avaient été facilement corrompues au contact de la vie mauvaise de leurs voisins.

Les souffrances les avaient bientôt payés de leur oubli.

Les rois, que nul après Josué n'avait osé combattre jusqu'au bout, voyant sans force ces envahisseurs venus d'Égypte, les avaient vite subjugués.

Parfois, comme Madian et Amolek, ils fondaient sur leurs moissons et leurs troupeaux, détruisant leurs productions et ne laissaient en Israël ni un sac de blé ni une brebis. Et Israël, dépouillé par ces nomades qui arrivaient comme une multitude de sauterelles, ne pouvait que gémir, sans vertu et sans courage.

Les anciens, qui, tour à tour, choisissaient entre eux un « juge » destiné à coordonner une résistance plus active contre le joug des rois

étrangers, n'avaient qu'une autorité médiocre ; et l'Éternel, quoique plein de pitié pour l'abaissement de son peuple, ne faisait plus entendre sa voix qu'à de rares hommes.

Samson fut un de ceux-là.

Consacré à Dieu dès le sein maternel, il s'était révélé d'une extraordinaire force de corps. Une seule faiblesse était en lui : son cœur était tendre et facilement ému.

Il appartenait à la tribu de Dan, qui avait pour voisin un des peuples les plus acharnés contre Israël, les Philistins. Sans cesse la guerre faisait des ravages sur les deux territoires, mais Israël, longtemps abandonné de Dieu, avait le dessous.

Samson, qui avait été élu juge d'Israël, avait de multiples sujets de haine contre les ennemis de son peuple.

Marié à une fille des Philistins, il avait vu son beau-père lui enlever sa femme pour la donner à un autre. Et dans son cœur s'était allumée une telle colère qu'il avait cherché tous les moyens de se venger.

Une nuit, il avait lâché dans les champs des Philistins trois cents renards à la queue desquels il avait attaché des flambeaux allumés. Les tas de gerbes, le blé sur pied et jusqu'à des plantations d'oliviers avaient été anéantis.

Les Philistins avaient poursuivi Samson jusqu'au milieu de la tribu de Juda, qui était voisine des deux ennemis, et, grâce à la complicité des hommes de Juda, ils étaient parvenus à s'emparer de lui.

Mais alors la colère du juge d'Israël lui avait fait briser ses liens ; et, libéré, n'ayant pour toute arme qu'une mâchoire d'âne qui s'était trouvée sous sa main, il s'était rué sur les Philistins qui l'entouraient ; prodigieux et terrible, il leur avait tué mille hommes.

Puis il avait parcouru le pays de ses ennemis, les terrifiant par son audace et ses exploits. Les hommes regardaient avec épouvante et respect ces poings, dont un seul coup avait pu fendre un rocher, à Léchi, un jour d'ardente soif, et en avait fait jaillir une source.

Quant aux femmes, qui savaient sensible le cœur du héros Israélite, c'était à qui chercherait à lui plaire, pour s'enorgueillir de captiver cet homme si fort, par un sourire.

Une femme de la vallée de Sorek, qui était aussi avide d'argent et cruelle que séduisante, fut soudoyée par les princes des Philistins pour leur livrer Samson.

— Nul ne peut approcher ce lion impétueux, dirent-ils à la femme. Tes beaux yeux, aussi profonds que les abîmes de la mer, sauront au moins l'appivoiser. Ton intelligence subtile fera le reste. Tu sauras, au moment opportun où le cœur s'abandonne dans un besoin de confiance, demander à Samson d'où lui vient cette force surhumaine, et quel charme magique la lui donne. Nous comptons sur toi, et si tu réussis, tu seras riche. Quand tu sauras le secret de cet homme,

appelle-nous.

Dalila – c'était le nom de la jeune femme – accepta la mission avec une orgueilleuse assurance. Qui aurait pu résister à la feinte douceur de ses yeux pers, qu'elle savait emplir à volonté de langueur et de passion ? N'était-elle pas souple et onduleuse dans sa démarche ? Et sa voix chantante et mélodieuse ne savait-elle pas faire palpiter un cœur moins ardent que celui de Samson ? Elle était bien pareille à ces dangereuses sirènes, qui appellent les nautoniers rêveurs dans les remous des vagues, qui leur tendent les bras et les entraînent dans la mort.

Dalila se trouva, comme par hasard, sur le chemin de Samson. Et celui-ci l'aima.

Bien des jours se passèrent avant que la femme adroite osât poser à Samson la question qui lui brûlait les lèvres. Mais ne fallait-il pas d'abord conquérir la confiance de l'Israélite ? Et ce furent des petits soins et des tendresses, qui crispaient d'impatience le cœur de Dalila.

Samson, lui, se croyait aimé. Il ne pouvait soupçonner ce qui se cachait de duplicité et de ruse sous ce beau front blanc comme l'écume de la grande mer, dans ce rire qui sonnait clair et joyeux comme les chants des oiseaux au cœur des cèdres. Son bonheur, au retour d'une journée de chasse, était de trouver Dalila assise devant son métier à tisser, sagement, penchée avec application, ses boucles noires tombant en grappes sur son cou blanc, et occupée, sûrement, à attendre l'arrivée de son bien-aimé.

— C'est toi ! disait-elle en courant à lui. Que la journée m'a paru longue !

Elle l'entraînait sous le berceau de troènes ou sur l'herbe rafraîchie par l'ombre noire du cyprès, et son babil enjoué versait de la joie au cœur de l'homme.

Enfin, un soir, elle se trouva lasse de sa feinte. Il lui tardait d'être riche. La pensée de délivrer son peuple de son plus rude ennemi était aussi en elle. Elle mit tendrement son bras sous celui de Samson qui, assis sur l'herbe, lutinait un chevreau favori.

— Bien-aimé, dit-elle, il me plaît de te voir jouer si doucement avec une aussi frêle bête, toi, qui as terrassé tant d'adversaires par la seule force de tes bras, car tu es fort, plus qu'aucun homme. Oh ! je me dis cela avec orgueil.

Samson sourit à Dalila sans répondre, et donna une chiquenaude au chevreau.

— Sais-tu bien, reprit la jeune femme d'un ton léger et mutin, que je trouve ta force si extraordinaire que je pense parfois qu'elle te vient de quelque sortilège, de quelque charme mystérieux.

Samson leva les yeux avec une lueur étonnée dans le regard. Il cessa de jouer avec le petit animal. Le son de voix de Dalila l'avait frappé. Il

y avait senti une sécheresse inconnue et quelque chose, comme une méfiance, s'était éveillée en son cœur.

Dalila s'en rendit compte et elle éclata d'un rire bien joué.

— Là, dit-elle, je voulais te faire froncer les sourcils. J'y suis parvenue. Et je vais te fâcher bien davantage, mais tu ne peux pas savoir ce que c'est que la curiosité d'une femme. Si ma question t'ennuie, n'y réponds pas... Oh ! ce pauvre petit chevreau s'impatiente, tu ne le fais plus jouer... Comme il saute joliment sur ses quatre pattes à la fois !...

Dalila semblait si occupée à faire jouer le chevreau et elle y mettait une telle grâce, que Samson reprit vite sa part du jeu. À la fin, la jeune femme s'arrêta comme à bout de souffle et, s'accrochant au cou de l'Israélite :

— Porte-moi, lui dit-elle, et en récompense de ce que je me suis fatiguée à jouer comme une enfant, tu me diras avec quoi je pourrai te lier pour te dompter.

Sa voix était pleine de câlinerie. Samson sourit et répondit tendrement :

— Tes regards suffisent pour cela.

— Non, reprit Dalila en faisant une petite moue coquette. Je parle sérieusement.

Et elle se haussa sur ses pieds pour embrasser Samson.

— Eh bien, dit celui-ci pour la contenter, il faudrait au moins sept cordes toutes neuves pour me réduire à l'impuissance.

— Sept cordes ? En es-tu sûr ? fit-elle de sa voix la plus douce. Oh ! attends-moi un instant.

Elle sortit en courant de la maison. Un cordier habitait tout près de là, elle lui acheta ses sept meilleures cordes, puis elle fit un signe à un homme qui se penchait à une terrasse et, tandis que, rentrée chez elle, elle étourdissait Samson de son rire et de ses tendresses, des ombres se glissaient derrière la porte laissée entr'ouverte.

— Et maintenant, dit Dalila d'un air caressant de petite fille, essayons de te terrasser.

Samson se prêta en riant à la fantaisie de la jeune femme, qui savait donner à son expérience un semblant de jeu enfantin.

— Là, dit-elle quand Samson fut lié comme il le lui montrait lui-même, voyons à présent ce que tu vaux. Voilà les Philistins, Samson ! ajouta-t-elle brusquement et à voix haute.

À ce cri, Samson donna une rude secousse à ses liens, et ceux-ci craquèrent comme s'ils avaient été faits d'étaupe.

— Gloire à toi ! se hâta de dire la jeune femme, qui se jeta au cou de Samson, lui cachant les oreilles de ses bras pour l'empêcher d'entendre le bruit subit qui s'était fait du côté de la porte. Tu es encore plus fort que tu ne dis. Combien de cordes faudrait-il donc pour t'immobiliser ?

Elle le regardait d'une telle façon que Samson sourit, flatté de son orgueil.

— Essayons autrement, dit-il. Prends les sept longues tresses de mes cheveux, tresse-les et fixe-les après cette cheville.

— Penses-tu que ce serait suffisant pour te dompter ? fit Dalila, cachant le sérieux de sa question sous un sourire.

— Peut-être, répondit Samson avec bonne humeur.

Les longs et épais cheveux de l'Israélite furent attachés à une cheville d'airain, qui supportait le métier à tisser de Dalila. Et quand ce fut fini :

— Voilà les Philistins, Samson ! cria la jeune femme.

Le mouvement de Samson fut si irrésistible que la cheville, arrachée brusquement, vola dans la pièce.

— Oh ! fit Dalila.

Son désappointement était si grand qu'elle éclata en sanglots vrais.

La douleur de celle qu'il aimait bouleversa l'Israélite. Il prit Dalila dans ses bras et voulut la consoler.

— Non, méchant, fit-elle en essuyant ses yeux et en cherchant à se dégager. Je ne veux plus que tu me dises que tu m'aimes. Ton cœur ne m'appartient pas, puisque tu as des secrets pour moi. Et j'ai bien tort de t'aimer comme je le fais, de ne rien te cacher. Je suis trop confiante, alors que tu l'es si peu. Jamais plus tu ne verras le fond de mon cœur, je te le jure, et je te retire ma tendresse, car tu ne la mérites pas.

En vain Samson s'efforça-t-il de calmer la colère et la douleur de Dalila. Ces sentiments n'étaient pas tout à fait feints chez la jeune femme, car elle s'était attendue à ce que Samson lui dise plus vite son secret. Voyant qu'il ne se décidait pas à ouvrir son cœur et qu'il se bornait à la calmer doucement, elle prit le parti de sortir de la pièce d'un air boudeur. De toute la soirée et de la journée du lendemain, elle n'adressa pas la parole à Samson.

Ce silence et cette froideur soudaine furent insupportables à celui-ci :

— Écoute, dit-il à Dalila le lendemain soir, comme elle brodait une tunique, les yeux obstinément baissés et sans mot dire. Il est sot de nous disputer pour une chose de si peu d'importance. Ne pense plus à cela, et ne sois pas aussi curieuse que les autres femmes, toi que j'aime entre toutes.

— Il ne s'agit pas de curiosité, fit Dalila d'un ton douloureux, et je ne m'offenserais pas comme je le fais si je ne voyais dans le secret que tu gardes vis-à-vis de moi un manque d'amour. C'est cela qui me peine et qui me ferait presque souhaiter la mort.

Dalila avait mis un tel accent dans ces mots que Samson, bouleversé, ne put se taire plus longtemps.

— Bien-aimée, dit-il, ne parle pas ainsi. Mon cœur est à toi, il n'aura plus de secrets pour toi. Ma force réside dans mes cheveux. Oui, continua l'imprudent amoureux en caressant les joues roses de Dalila, le rasoir n'a jamais touché ma chevelure. Cela a été commandé à ma mère par l'Éternel. Un ange de Dieu est descendu la trouver dans son champ : « Ton fils, lui a-t-il dit, avant même que de naître, appartient au Seigneur. Que jamais, donc, ses cheveux ne subissent le passage du fer. » Et mes parents ont obéi fidèlement à l'ordre divin. Moi-même j'ai veillé à ce que ma chevelure, longue et bouclée, ne pût être empoignée par mes ennemis et j'en ai fait ces tresses serrées qui ne flottent pas au vent. Tu sais tout, maintenant, chère Dalila. Ne me pardonneras-tu pas mon silence ?

— Je t'aime, répondit Dalila de sa voix la plus tendre, en adoucissant la triomphante flamme de son regard.

Elle feignit d'avoir un adieu à dire à une voisine, et sortit rapidement ; puis, sitôt qu'elle fut rentrée :

— N'as-tu pas sommeil ? dit-elle avec un baiser, en entourant le cou de Samson de ses bras. Regarde. Tout commence à dormir. Les lumières s'éteignent une à une dans les maisons, tandis que les étoiles s'allument au ciel. Le parfum de la vallée est plus pénétrant avec le soir. Les chauves-souris commencent leurs rondes chuchotantes. La grande mer elle-même semble s'assoupir. Mets ta tête sur mes genoux. Je chanterai pour te bercer le vieux refrain de ma nourrice : la chanson d'amour et d'attente des filles d'Asdod.

*Dans l'ombre diaphane des oliviers,
Je me suis cachée pour te voir venir,
Mon Bien-aimé.*

*Mon cœur frissonnait sous la brise,
Avec les fins rameaux d'argent.*

*Et tu es apparu,
Élancé comme le palmier d'Orient,
La bouche fière comme l'arc tendu.*

*Alors
J'ai couru loin, bien loin,
Pour la joie de t'attendre encore...*

Petit à petit, au chant berceur de la voix mélodieuse, Samson s'était endormi, un sourire heureux sur les lèvres. Dalila s'interrompit. Une ombre venait de pousser la porte, un bras se tendit avec précaution. Dans les doigts brillait l'éclat d'un rasoir. Dalila le saisit.

Les tresses de Samson tombèrent sans bruit sur le sol. L'ombre avait disparu. Mais derrière la porte on entendait le souffle haletant de plusieurs hommes.

— Samson ! cria tout à coup la jeune femme en lui saisissant le bras.

Éveille-toi ! voilà les Philistins !

— Qu'ils y viennent ! s'écria Samson, dressé d'un bond.

Mais son geste fut sans force, et il ne put même pas dénouer l'étreinte des bras de Dalila.

— Il est à vous, mes frères ! cria alors celle-ci avec une haine triomphante. Qu'attendez-vous ?

Dix, vingt Philistins avaient surgi. Ils se ruèrent sur Samson qui, en une seconde, terrassé, chargé de liens, se vit réduit à l'impuissance.

— Éternel ! Éternel ! appela-t-il d'une voix lamentable, j'ai donc été l'instrument de ma propre perte ! Hélas ! à quoi bon la force des muscles si la volonté est faible ! À quoi bon le tourment de porter un cœur, si les êtres qui vous charment sont plus vils que les pourceaux !

Ses paroles s'éteignirent dans un grand cri.

Sur le chemin de Gaza, un homme aux yeux crevés, chargé de chaînes, marchait sous les huées des enfants. C'était Samson, que son Destin envoyait à l'esclavage, au dur travail de la meule, mais aussi à sa terrible vengeance.

Et dans la maison de la vallée de Sorek, ombragée de troènes, Dalila faisait tinter entre ses doigts, avec extase, un monceau de sicles d'argent.



Ruth la Moabite



EUX FEMMES marchaient sur le chemin qui monte à Bethléem. Entre les oliviers argentés, leurs voiles blancs, où flottait la brise du soir, passaient comme des oiseaux frileux et timides.

Nul ne les attendait dans le village. Pas un parent, pas un ami ne viendrait au-devant d'elles, la cruche à la main, pour apaiser leur soif. Pas une porte n'était ouverte pour accueillir les voyageuses. Et cependant, elles marchaient toutes deux avec hâte.

— Ma fille, dit la plus âgée des deux femmes, dont les bandeaux gris encadraient un visage triste et bon, je suis bien lasse de tant de chemin. Pourtant, à retrouver les lieux de ma vie d'autrefois, je voudrais marcher toujours plus vite, courir même, comme si là-haut, dans cette petite maison de la colline où s'est passée ma jeunesse, j'allais retrouver ceux qui ne m'attendent plus jamais.

— Mère, dit la plus jeune femme en embrassant sa compagne et en l'entourant de son bras pour soutenir sa marche, ne parle pas si tristement. Ou sans cela, tu m'empêcheras de chérir ton pays. Je croyais que sa vue apporterait à ton âme du réconfort et de la paix.

— Chère Ruth, dit la vieille femme, tu vois que tu as eu tort de m'accompagner. Je ne sais plus guère que pleurer et me souvenir, et je suis une lugubre compagne pour ta jeunesse. Que n'as-tu imité ta belle-sœur Orpa ! Tu aurais vécu plus gaiement auprès de ta mère et de tes sœurs. Tu te serais remariée avec un homme de ton pays. Et dans les plaines de Moab, entre les oseraies, tu aurais vu courir et sauter les fils de ton nouvel amour.

— Mère, fit Ruth avec reproche, tu ne m'aimes donc pas que tu veuilles sans cesse me voir te quitter ? Je souhaite à Orpa tout le bonheur qu'elle mérite. Mais qu'aurais-je été chercher loin de toi ? N'es-tu pas ma mère aussi bien que celle qui m'a mise au monde, puisque, depuis huit ans, nous n'avons eu qu'un seul cœur, sous le

même toit. Mère, je te l'ai dit. Ma mère a d'autres filles, elle est entourée de petits-enfants joyeux. Et toi, tu es seule. Où tu iras, j'irai, je demeurerai où tu demeureras, ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Je mourrai où tu mourras, et dans le même sol seront creusées nos tombes. Si j'essaye de te distraire de tes pensées tristes, ce n'est pas parce que j'ai le cœur à la gaîté, mais c'est parce que ta peine te ronge et altère ta santé. Et il faut vivre, il faut vouloir vivre, puisque c'est la volonté de l'Éternel.

— Tu es plus sage que moi, ma fille, soupira la vieille femme en regardant Ruth avec tendresse. Et ta présence me crée le devoir de vivre résignée. Ce serait mal reconnaître ce que tu fais pour moi que de m'abandonner uniquement au souvenir de mon mari et de mes fils... Avant de monter la côte, asseyons-nous un peu au revers du talus.

— Les orges sont mûres, dit Ruth en laissant errer ses doux yeux noirs sur les champs aux lourds épis. Si tu le permets, mère, demain à l'aube, j'irai glaner derrière les moissonneurs. On ne me refusera peut-être pas cette charité. Ne m'as-tu pas dit que le grand prophète, qui transmet à ton peuple la parole de l'Éternel, avait recommandé aux moissonneurs de faire la part de la veuve et de l'orphelin ?

— Oui, Moïse a dit cela, fit la vieille femme en se remettant en marche et en s'appuyant avec lassitude sur son long bâton de voyageuse. Tu as raison, ma fille. Dans le pays de Juda, on ne laissera pas manquer du nécessaire la veuve d'Élimélec et celle de son fils Machlon.

La côte était dure et la nuit tombait avec cette soudaineté de l'Orient, où le crépuscule est si bref. Néanmoins Ruth et sa belle-mère avaient si bien hâté le pas, que les groupes de femmes qui bavardaient aux seuils des maisons du village étaient là encore lorsqu'elles parvinrent à Bethléem.

— Noémi ! s'écrièrent plusieurs vieilles femmes en reconnaissant la compagne de Ruth et en l'entourant avec une amicale curiosité. Te voici à Bethléem après douze ans d'absence ! Comment se fait-il ? Et qui est cette belle jeune fille ?

— Ne m'appellez pas Noémi, fit tristement la vieille femme. C'est un nom trop joyeux. Il m'était bon à porter quand j'étais encore une heureuse épouse et à l'heure où j'ai vu mes deux grands garçons épouser deux belles et vertueuses filles de Moab. Maintenant que je suis seule, appelez-moi « Mara », l'infortunée, car le Tout-Puissant a rempli mon cœur d'amertume.

— Oh ! ma mère ! fit Ruth avec reproche.

— J'ai tort, dit Noémi qui se força à sourire. Tu es là, Ruth, ma fille si aimante et si douce, je puis encore être appelée Noémi.

— Mais où allez-vous demeurer toutes deux ? demanda une voisine

avec intérêt.

— Dans ma maison d'autrefois.

— Bon, mais elle est vide. Voici quelques peaux de brebis pour vous servir de couche. Corah te prêtera une cruche et Mical une marmite.

— Merci, dit Noémi avec reconnaissance, j'avais compté sur vous, me souvenant de votre amitié d'autrefois. L'Éternel soit loué de ce que les cœurs changent moins qu'on ne le dit.

Tout en parlant, Noémi était entrée dans la petite maison qu'elle avait quittée naguère avec les siens au moment d'une grande disette dans Juda ; et avec l'aide obligeante des voisines, elle put bientôt croire qu'elle n'en était jamais sortie. Rafraîchie et rassasiée, elle s'endormit à côté de Ruth sur sa couche de paille couverte de peaux de brebis.

La jeune femme fut debout aux premières lueurs de l'aube. Elle sortit doucement pour ne pas éveiller Noémi, et redescendit la colline de Bethléem.

Le grand champ d'orge, près duquel elle s'était assise la veille, allait recevoir la visite des moissonneurs. Le possesseur du champ, un vieillard au front majestueux et pensif, mais dont le visage sans rides, entre les cheveux blancs, indiquait une robustesse peu commune, donnait ses ordres au groupe des serviteurs. Et bientôt les faucilles allèrent leur train.

— Travaillez ferme, mes amis, fit le vieillard, souriant de l'ardeur des moissonneurs, mais lorsque le soleil chauffera par trop ou que vous sentirez la fatigue, n'oubliez pas qu'il y a du vin frais dans les jarres et de l'ombre sous les arbres.

— Merci, seigneur Booz, crièrent les serviteurs.

Ruth attendit le départ de Booz pour s'approcher, et alors, elle demanda timidement au serviteur qui commandait les autres la permission de glaner derrière les moissonneurs.

L'homme regarda le costume de Ruth, dont la robe de laine, sans frange ni bordure de ganse bleue, montrait qu'elle était étrangère.

— Il y a bien assez de pauvres dans Bethléem, bougonna-t-il, sans nourrir encore de nos restes les vagabonds des autres pays.

Le cœur de Ruth se gonfla à cette brusque réponse. Mais plusieurs des femmes qui moissonnaient avaient reconnu la belle-fille de Noémi.

— Laisse-la glaner ici, dirent-elles au contremaître. Elle est de Moab, c'est vrai, mais c'est la veuve du fils de Noémi, et elle n'a pas abandonné sa belle-mère dans l'adversité.

Elles dirent en quelques mots la courageuse tendresse de Ruth pour la mère de son mari et comme quoi elle n'avait pas hésité à quitter son pays pour venir en Juda. Le contremaître était un brave homme sous ses airs brusques.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, fais ta provision, femme. Personne ne

te dira rien.

Toute la journée, Ruth marcha derrière les moissonneurs, courbée sur le sol pour ramasser les grains oubliés. Elle ne s'arrêta qu'aux heures brûlantes et but un peu d'eau au creux de sa main à une petite source qui se trouvait non loin de là.

Quand vint le soir, elle était bien lasse, mais ses yeux brillaient de contentement. Elle avait ramassé près d'un « épha » d'orge. C'était une provision suffisante pour les nourrir, elle et sa belle-mère, pendant plusieurs jours. Le lendemain et tous les jours de la moisson, elle irait dans d'autres champs et ainsi, grâce à son travail, la vieille Noémi ne souffrirait pas de la faim.

— Qui es-tu, jeune femme ? fit tout à coup une voix grave près d'elle.

C'était Booz, qui venait regarder où en était le travail de ses moissonneurs. Arrivé depuis quelques instants, il avait remarqué la gracieuse silhouette de Ruth et s'était informé d'elle auprès du chef des serviteurs. Celui-ci lui avait redit les paroles des voisines de Noémi, et il avait ajouté :

— C'est une brave fille, courageuse et honnête. Depuis qu'elle est ici, elle travaille sans lever les yeux, et lorsque les hommes la plaisantent, elle prend un air si sérieux qu'ils n'osent plus rien lui dire.

Booz regarda longuement la jeune femme.

Ce beau visage bistré aux longs yeux noirs était empreint d'une si chaste douceur que le cœur du vieillard s'en émut. La réserve et la mélancolie de Ruth l'attirèrent, et tandis que le soleil disparaissait derrière les collines dorées de moisson, il s'approcha de la jeune Moabite.

Ruth répondit à ses questions avec respect et simplicité. Elle n'apprit rien à Booz déjà renseigné sur elle, mais le ton de sa voix acheva de lui conquérir la bienveillance du riche Éphratien.

— Reste avec mes servantes, jeune femme, lui dit-il, et finis la moisson avec elles. Après ce champ, j'en ai vingt autres d'orge et de froment. Tu auras ta part dans chacun d'eux. Je sais ton dévouement affectueux pour Noémi, veuve d'Élimélec de Bethléem. Je sais que tu as quitté tes parents et le pays de ta naissance pour aller vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant. Que l'Éternel te bénisse et te donne ta récompense, trop heureux si j'y puis aider, même pour une infime part.

Ruth, rouge de confusion et de joie, se prosterna devant Booz.

— Seigneur, dit-elle, que tu es bon de me parler aussi doucement, à moi l'étrangère, et d'assurer par ta générosité la vie de ma mère, pour un long temps.

— Tu es bien pâle, ma fille, dit Booz avec intérêt. Tu as faim sans doute. Je veux que tu prennes désormais ta part du repas des

moissonneurs. J'ai défendu que les hommes t'ennuient de leurs propos. Mes servantes Corah et Mical te seront de bonnes compagnes. Va manger avec elles les gâteaux de grain rôti et bois un peu de vin pour te donner des forces. Ne me remercie pas ainsi. C'est l'Éternel qui a tout fait et je ne suis qu'un de ses plus humbles serviteurs.

Booz sourit à Ruth et s'éloigna.

— Azaph, dit-il tout bas au chef des serviteurs, veille à ce que la vie soit douce parmi vous à cette jeune femme. Et pour qu'elle ait plus à glaner, laisse tomber pour elle des épis des gerbes.

Quand Ruth rentra dans la maison de Noémi, elle était toute joyeuse. Elle tendit à sa belle-mère la mesure d'orge et un gâteau de grain rôti qu'elle avait gardé de son dîner d'avec les moissonneurs.

— Vois, mère, lui dit-elle, voilà mon grain de cette journée.

Et elle lui raconta la bonté de Booz à son égard.

— Que l'Éternel soit béni ! ma chère fille, s'écria Noémi, dont les yeux brillèrent de contentement. Il t'a menée dans le champ de celui qui peut beaucoup pour nous. Mon mari était proche parent de Booz, qui lui a toujours montré une grande amitié. Tu sais que, selon les lois qui régissent le peuple d'Israël, celui qui épouse la veuve de son parent mort perpétue sa race. C'est une obligation. Les proches parents de ton mari et du mien ont donc des droits sur nous, sur toi, ma fille. Je t'ai parfois témoigné du chagrin de te voir m'accompagner ici ; il était fait surtout d'inquiétude. Le plus proche parent de ceux que nous pleurons est mon beau-frère Naschach. Il est rude de cœur, et bien qu'il ait appris notre venue ici, il n'a rien fait pour nous adoucir les premiers temps de notre retour. Bien plus, je suis allée ce matin jusqu'à sa demeure, je l'ai trouvé querellant les siens et frappant une de ses servantes. Il n'a pas même répondu à mon salut. Je tremblais en revenant chez moi. Je te voyais déjà unie obligatoirement à ce brutal, toi si douce. Ce que tu m'apprends me rassure. Booz est riche et Naschach est avare. Si le premier peut racheter au second les droits qu'il a sur nous, nous pouvons être heureuses encore.

— Que faut-il que je fasse, ma mère ? demanda Ruth.

— Achève la moisson chez Booz. S'il t'a parlé ainsi, c'est que ta vue lui a été agréable. Si donc tu le pries d'ajouter à ses bontés en te sauvant de l'union de Naschach, je suis sûre qu'il ne regardera pas à quelques « sicles » pour le faire. Quand l'orge et le froment seront coupés, tu iras trouver Booz et tu lui parleras.

Ruth obéit exactement à ces conseils. La moisson se termina. Chaque jour, Booz s'était rendu à son champ, vers le soir, et tout en examinant le travail de la journée, ses regards s'étaient arrêtés avec intérêt sur le charmant visage de la jeune Moabite. Cependant, il ne lui avait plus adressé la parole, et Ruth songeait avec timidité qu'elle n'oserait guère parler la première à ce vieillard si imposant. Il fallut que Noémi

l'encourageât.

— Allons, ma fille, lui dit-elle un jour, voici la récolte finie. Booz est dans son aire à surveiller ses vanneurs. Mets ta belle robe de laine blanche et, sur ton voile, ton bandeau d'argent. Présente-toi sans peur à celui qui t'a accueillie avec bonté. Montre-lui que Naschach a tous les droits sur nous ; qu'il hérite non seulement du champ d'Élimélec et de sa demeure, mais aussi de la femme de son fils. Si le cœur de Booz est resté tel que je l'ai connu, il se montrera aussi bon envers les vivants qu'il l'a toujours été avec ses parents morts.

Ruth se mit en route, se remémorant, pour s'encourager à sa visite, le regard plein de bonté que Booz dirigeait sur elle chaque soir. Cependant, ce ne fut pas sans trembler qu'elle entra dans l'aire.

Booz, assis sur un siège rustique, regardait pensivement les énormes tas de grains ambrés qui mettaient des lueurs dorées dans l'ombre de la vaste salle. Mais sa pensée n'allait pas à toute cette richesse. Il songeait que les jours le poussaient vers la tombe, que rien né viendrait égayer sa vieillesse solitaire, qu'il n'aurait jamais la joie de voir un fils, continuateur de sa race, grandir et prospérer. Depuis longtemps sa femme était morte sans lui donner d'enfants. À quoi bon tant de récoltes ? Une amertume montait au cœur du vieillard, et une larme glissait lourde et lente dans les anneaux de sa barbe blanche.

Ruth s'appuya au chambranle de la porte avant d'oser entrer. L'attitude majestueuse et mélancolique de Booz l'émut et augmenta sa timidité. Si le vieillard ne l'avait pas aperçue, peut-être se serait-elle enfuie sans oser parler, mais il la vit, une lueur rose monta à ses joues, et l'appelant d'un sourire :

— Que veux-tu, ma fille ? lui dit-il avec douceur. Me remercier ? C'est plutôt moi qui te remercierai d'être venue glaner dans mes champs, d'y avoir apporté comme une lumière la grâce de ton jeune visage. Que l'Éternel soit avec toi.

— Seigneur, balbutia Ruth en se prosternant et en embrassant les genoux de Booz, je viens t'implorer. Par le Dieu de tes ancêtres, accueille ma prière avec la même bonté qui te fit donner du pain à la pauvre glaneuse. Je suis la veuve de Machlon, fils d'Élimélec, ton parent. Naschach a des droits sur moi... Je t'en prie...

Ruth sanglotait. L'aspect sauvage de Naschach, ses brutalités envers les siens, l'épouvantaient. Plutôt la mort que son union avec cet homme. Plusieurs fois, depuis qu'elle savait par Noémi les obligations de la parenté au pays de Juda, elle avait eu la tentation de s'enfuir. Mais toujours la vue de la vieille femme l'avait retenue. Elle avait posé son front sur les genoux de Booz qu'elle étreignait convulsivement.

— Je te comprends, ma fille, dit le vieillard avec émotion en caressant la brune tête inclinée. C'est l'Éternel qui t'envoie, comme une lampe devant mon chemin, pour l'éclairer. Je me croyais déjà

hors de la terre, bon tout au plus à faire fructifier des moissons pour occuper bien des gens sans travail. Et voilà que tu m'apportes un autre devoir. La colombe de Moab ne s'éteindra pas, déchirée et gémissante, dans la maison de Naschach. Tout au moins, ce ne sera pas sans que je me sois efforcé de l'en tirer. Mais dis-moi, ma fille, sais-tu bien ce que tu me demandes ? Tu es étrangère et peut-être ne t'a-t-on pas dit exactement nos lois. Si je puis obtenir de Naschach qu'il renonce au droit de rachat, ce n'est qu'en me substituant à lui dans ce droit, ce n'est qu'en devenant moi-même héritier du champ d'Élimélec et ton époux.

Booz prononça ces derniers mots avec une sorte de crainte. Ruth n'avait pas relevé la tête.

— Pauvre enfant, dit Booz dont la voix trembla légèrement, ne sera-ce pas pour toi un médiocre échange ? Naschach est moins âgé que moi. Regarde, ma barbe est blanche. Quatre-vingts fois j'ai vu se renouveler les saisons. À la jeunesse, il faut de la jeunesse, et nos âges différents n'ont pas les mêmes goûts ni les mêmes attentes.

— Seigneur, dit Ruth à voix basse, laisse-moi entrer dans ta maison, être ta servante la plus dévouée. Auprès de toi, ce sera non seulement le refuge, mais le bonheur. Je le sens. Le grand prophète d'Israël n'avait-il pas ton âge, quand il assumait la mission de ramener d'Égypte tout un peuple, et Abraham de Chaldée n'avait-il pas plus de quatre-vingts ans quand naquit son fils Isaac ? Je t'en prie, ne détourne pas ta face de celle qui t'implore.

— Viens donc, ma fille et ma fiancée, dit Booz en relevant tendrement la jeune femme et en la serrant sur son cœur. Que l'Éternel nous unisse, si telle est sa volonté. Retourne chez Noémi, porte-lui ces six mesures d'orge de ma part. Je vais à la porte de Bethléem, en présence des anciens du peuple, te racheter à Naschach.

Ruth s'éloigna, transportée de joie, tandis que Booz gravissait la pente de la colline. Arrivé à la porte, à l'endroit où se rendait publiquement la justice, il se trouva par hasard en présence de Naschach.

Si Ruth avait tremblé au moment d'aborder Booz et de le supplier, ce fut pour le vieillard un instant plus pénible encore que celui où il exposa à Naschach ce qu'il attendait de lui. N'allait-il pas perdre à jamais cet espoir de bonheur qui venait d'apparaître devant lui ?

— Naschach, dit-il assez rudement, Noémi est revenue de Moab, tu le sais. Elle veut vendre la pièce de terre qui appartenait à ton frère Élimélec. Tu es le plus proche héritier. Donc, si tu veux la racheter, rachète-la. Sinon, je la rachèterai moi-même. Et, ajouta Booz, en s'efforçant d'affermir sa voix, si tu acquiers le champ de Noémi, tu acquerras en même temps Ruth la Moabite, femme de Machlon, afin de relever le nom du défunt dans son héritage et de le continuer dans

la race d'Israël.

Naschach se gratta le nez d'un air perplexe. Booz réprimait son impatience.

— Que décides-tu, Naschach ? demanda l'un des anciens du village.

— Je dis... je dis... fit Naschach, que j'ai déjà bien du monde à la maison, qu'il me faut nourrir toutes ces bouches et que les bras qui en dépendent ne me rendent pas assez de services pour ce qu'on me mange. La veuve de Machlon serait, chez moi, une bouche de plus et je devrais compter Noémi dans mes charges. Non, Booz, c'est une très mauvaise affaire pour moi, sans réel profit. Si tu veux me tirer de là, je t'en saurai bon gré.

Booz eut un frisson de joie. Naschach ôtait déjà son soulier pour le lui donner, ainsi que cela se faisait autrefois en Israël pour valider une affaire quelconque relative à un rachat ou à un échange.

— Faisons vite, dit Naschach avec impatience. Je dois acheter ce matin deux brebis à notre voisin Dodava, et ceci est autrement important. Songe donc, Booz, il s'agit de deux brebis grasses, du pays de Madian...

Et le bonheur mettait la flamme des vingt ans au cœur de Booz.

En cherchant les ânesses de Kis



A république fédérative que formait depuis la mort de Josué le peuple d'Israël, et qui avait pour unique lien le culte commun de Jéhovah, était lasse de ses servitudes.

Ses « juges » ne la contentaient point. Leur amour de la patrie, la pitié des hommes de leur race ne leur donnaient pas le génie qu'il eût fallu pour redresser ces esprits abattus par tant de désastres. Un second Moïse aurait été nécessaire, et dans les cris qu'Israël lançait vers l'Éternel, la demande d'un chef, d'un guide, était le plus pressant et le plus angoissé.

Les grands prêtres de la tribu de Lévi, qui avaient la garde de l'arche sainte et du tabernacle, avaient vainement essayé, par l'exemple de leurs vertus, de ranimer la piété et le patriotisme au cœur des fils d'Israël. Mais ils n'accomplissaient rien de durable, car leurs enfants étaient loin de leur ressembler, et leur mort entraînait l'anéantissement de leurs efforts.

Après Héli, Samuel, consacré au Seigneur, avait été reconnu comme juge. Mais la faiblesse de son cœur envers des fils indignes lui avait peu à peu enlevé de son autorité parmi les tribus :

— Nous voulons un roi ! avait enfin clamé Israël. Nous serons alors comme tous les peuples qui nous entourent et nous dominent, comme ces Philistins qui dévastent si souvent nos contrées. Ainsi, nous pourrons lutter, conduits par une main ferme.

— Mais vous ne serez plus libres, avait objecté Samuel. Vos fils, vos filles ne seront que les serviteurs des princes, et votre sang coulera pour soutenir les querelles particulières.

— Qu'importe ! avait répliqué Israël. À quoi nous sert notre « liberté » ? Nous avons mille maîtres qui nous tirent de tous côtés et disséminent notre force. Nous voulons un roi !

Et Samuel avait interrogé l'Éternel.

— Qu'Israël reçoive son roi, avait répondu la voix toute-puissante. Sacre, en l'oignant d'huile sainte, celui que je t'enverrai demain, à l'heure où le soleil embrase la grande mer. Il se dirige vers toi du pays de Benjamin. Il sauvera mon peuple de ses ennemis et d'abord des plus redoutables de ceux-ci : les Philistins, parce que j'ai regardé mon peuple avec bienveillance et parce que son cri est monté jusqu'à moi.

Le lendemain, alors que le soleil couchant teintait de rose les collines du pays de Juda et semblait semer du corail sur les flots de la mer de la Plaine et ceux du Jourdain, Samuel, qui était assis sur le seuil de sa maison de Rama, non loin de l'autel qu'il avait bâti à l'Éternel, regardait passer les troupeaux dans les prairies, quand, tout à coup, il se dressa vivement. La promesse de Jéhovah se réalisait : voici qu'un homme s'avancait sur le chemin.

Il venait de loin : son bâton de voyage le prouvait, et aussi le sac de peau de chèvre qu'il portait au côté, sur sa tunique frangée. Tout en marchant, il tournait la tête et regardait autour de lui d'un air d'inquiétude.

Samuel s'était agenouillé :

— Seigneur, faisait-il mentalement. Est-ce bien là celui que tu m'as désigné hier comme devant être le roi d'Israël ? Mais ce n'est qu'un enfant ! Et bien qu'il soit de taille à dépasser de la tête les plus grands des fils d'Israël, quoique son visage soit plus beau que celui d'aucun d'entre eux, je ne vois rien en lui qui le désigne spécialement à commander à ton peuple. Éclaire-moi, Éternel.

— J'ai dit ! fit l'Éternel. C'est là l'homme dont je t'ai parlé, c'est lui qui régnera sur Israël.

Samuel se courba avec obéissance. Des pas s'approchaient. Le juge se dirigea vers le nouveau venu.

Celui qui portait sans le savoir encore la redoutable charge de régner était un jeune homme de dix-sept ans à peine. Son corps était svelte et musclé, habitué aux fatigues de la marche et aux travaux des pasteurs. Son visage imberbe n'exprimait qu'un souci puéril et ses grands yeux bruns ne brillaient que du feu habituel à la jeunesse.

— Arrête-toi ici, homme, lit Samuel d'une voix grave, car tu es arrivé.

L'adolescent ouvrit de grands yeux.

— Les as-tu donc trouvées ? s'exclama-t-il avec soulagement. Je les ai tant cherchées ! C'est qu'il y a longtemps que je marche. Je suis passé par la montagne d'Éphraïm, j'ai traversé tout le pays de Schalischa et celui de Schaalim sans les apercevoir ; depuis hier je parcours les plaines de Tsuph. Est-ce toi qui es le voyant ?

À cette question naïve qui prouvait l'origine rustique du jeune homme, – les prophètes étant appelés « voyants » dans le peuple, – Samuel sourit.

— Oui, dit-il, c'est moi.

— Et c'est toi qui as trouvé mes ânesses ? reprit le jeune garçon vivement.

Samuel inclina la tête avec gravité.

— Je le disais à Avoria – Avoria, c'est le serviteur de mon père et il était parti avec moi à la recherche des ânesses – continua le pastour ; « Allons demander au Voyant, je suis sûr qu'il nous dira où elles sont. » Et voilà que je ne me suis pas trompé. Quel bonheur ! De si belles ânesses ! J'ai oublié de te dire, saint homme, que je m'appelle Saül, fils de Kis, fils d'Abiel le Benjamite.

— Mange avec moi, dit simplement Samuel. Nous parlerons ensuite.

— Des ânesses ? demanda naïvement Saül.

— De bien autre chose, fit le prophète. Ne t'inquiète point de tes bêtes. Elles sont retrouvées à cette heure et ton père n'est plus en souci. Il s'agit de la gloire et du salut d'Israël. Tous deux sont entre tes mains.

Saül qui, sur l'invitation de Samuel, s'était assis à table et avait commencé à manger avec appétit, s'arrêta, interdit, inquiet.

— Le salut d'Israël entre mes mains ! fit-il en regardant ses paumes calleuses. Tu veux me railler, saint homme. J'appartiens à l'une des plus petites tribus d'Israël, et ma famille est la moindre de toutes les familles de la tribu de Benjamin. Mon père ne possède que douze vaches, un taureau, soixante-dix brebis et bœufs, trois chameaux et six ânesses. Celles-ci se sont enfuies. Nous craignons qu'elles n'aient été la proie des bêtes fauves. Mais si elles sont retrouvées, j'en suis bien aise, et...

— Mange ceci encore, dit Samuel en déposant devant l'adolescent l'épaule rôtie d'un chevreau.

L'épaule ? Saül, malgré son ignorance, savait que c'était là le morceau réservé à Dieu et à ses prêtres, dans les sacrifices, Il n'osa pas y toucher.

— Qu'attends-tu, roi ? demanda Samuel, de la même voix grave.

Pour le coup, Saül manqua choir d'étonnement.

— J'ai mal entendu, saint homme, s'écria-t-il avec une sorte d'épouvante. Quel titre m'as-tu donné ? De quelle nourriture m'honores-tu ? Je ne suis qu'un pauvre enfant de Benjamin, qui cherche les ânesses de son père. Je ne pensais qu'au châtimement qui m'attendait si je revenais les mains vides et aussi au souci que mes parents auraient de moi, si je tardais trop à rentrer. Et tu m'appelles « roi » !

— Allons dormir, à présent, dit Samuel sans plus s'expliquer. Demain je t'éveillerai de bon matin. Tu dormiras sur la terrasse, à la lueur des étoiles de Dieu. À demain, roi Saül !

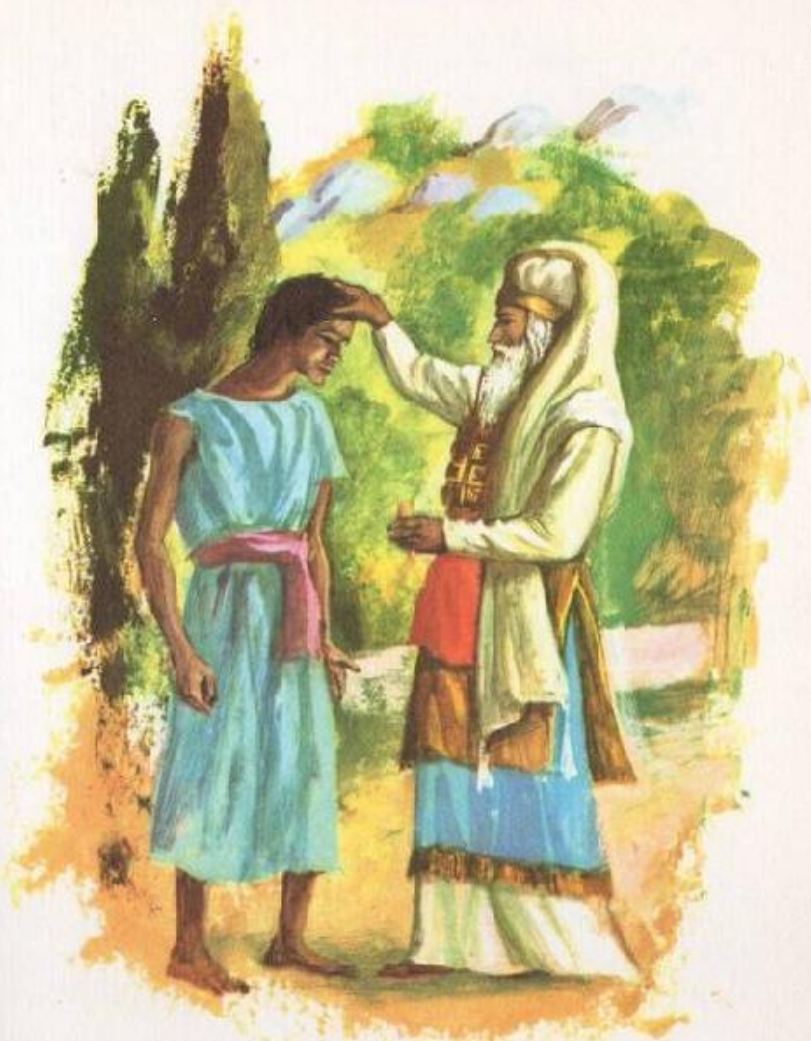
Le jeune garçon fut longtemps avant de s'endormir : les

énigmatiques paroles du prophète bouleversaient sa pensée. Enfin la fatigue vint fermer ses yeux, et lorsque Samuel l'appela à l'aube, il sembla à Saül qu'il n'avait reposé qu'une minute.

— Lave-toi à la source qui coule de la fissure de ce roc, lui dit le prophète. Et quand ce sera fait, viens me retrouver.

Quelques instants plus tard, Saül, tout surpris, était devant Samuel.

— Mon fils, dit alors celui-ci, l'Éternel t'a choisi parmi tout son peuple pour être son oint et le chef de son héritage. Par cette huile sainte que je vais répandre sur ton front, il te donnera les hautes pensées, le sublime courage, les vertus rares de ses élus. Aujourd'hui, après m'avoir quitté, tu trouveras deux hommes près du sépulcre de Rachel, sur la frontière du pays de Benjamin, à Tseitsach. Ils te diront que tes ânesses sont retrouvées, mais que ton père est en souci de toi et t'attend avec impatience. Et tu hâteras ta marche, car tu ne seras encore que ce Saül que tu es à présent, uniquement préoccupé des petits événements de ton foyer. Tu iras donc, et tu arriveras au chêne du Thabor. Là, tu rencontreras trois hommes allant à Béthel ; l'un portera trois chevreaux, l'autre deux gâteaux de pain et le troisième une outre de vin. Ils te parleront de la dévastation que les Philistins causent dans le pays de Benjamin, ton pays, et ils t'offriront un de leurs gâteaux. Tu le mangeras et, en songeant aux deuils de ta tribu, ton cœur se gonflera, car déjà tu ne seras plus l'enfant d'un seul village. Enfin, en entrant dans la ville de Guibéa-Élohim, tu rencontreras une troupe de prêtres descendant de la montagne et de leur lieu de prière. Ils seront précédés de Lévites jouant de la flûte et du tambourin, du luth et de la harpe. Tu les entendras prophétiser sur Israël ; et alors l'esprit de l'Éternel te saisira ; les vertus de ton sacre empliront ton âme enfantine et feront d'elle une âme d'homme et de roi. Tu n'appartiendras plus à un seul village, à une seule tribu, tu seras tout Israël, Saül roi, et tu dévoueras ta vie entière à son peuple.



Saül reçut, la tête inclinée, l'huile sainte...

Saül avait reçu, la tête inclinée, l'huile sainte que répandait sur lui la main de Samuel. Un étonnement sans bornes remplissait son cœur. Était-il possible que le malheur ou le bonheur d'Israël pût l'occuper davantage que l'importante recherche de ses ânesses ou l'ennui du mécontentement de son père ? Cela lui semblait impossible. C'était si vaste, ce pays d'Israël, avec ses douze tribus ! Comment pouvait-on attacher de l'intérêt à tant de gens lointains et inconnus ? Les maisons et les habitants de son village, à la bonne heure, voilà qui lui était familier ; et la blessure du vieux pasteur Tarab ou la mort du chevreau noir étaient des événements plus graves que le sac des villes de Juda par les Philistins ou la dernière razzia du roi des Sidoniens dans les champs d'Aser. Cependant, son respect pour le « voyant » qui lisait à travers l'ombre de l'avenir, joint à une mystérieuse et soudaine compréhension, empêcha Saül de questionner, de s'étonner tout haut.

Et lorsque Samuel lui montra la route en disant : « Va ! Descends avant moi à Guilgal. Je t'y rejoindrai pour offrir à l'Éternel les holocaustes et les sacrifices d'actions de grâces », il se mit en chemin avec soumission.

Cependant, à mesure que Saül marchait, et sans même qu'il s'en aperçût, son esprit se modifiait, s'élargissait.

Lorsqu'il eut rencontré les deux hommes du tombeau de Rachel, les trois pasteurs du chêne de Thabor annoncés par le prophète, il n'était plus le petit berger benjamite. Enfin, lorsque devant lui, solennelle, descendit la procession des prêtres, une lumière éclatante se fit dans cette âme.

Il lui sembla tout simple d'être l'oint de Dieu, d'avoir reçu de lui le don de prophétiser, d'annoncer sa volonté à tous ces hommes accablés et gémissants, et d'aimer, de consacrer toutes les forces de sa vie à ce peuple sorti du même sein que lui.

Les mots d'amour fraternel, les encouragements aux sublimes espoirs, les appels qui fouaillent la lâcheté et font les braves, naissaient sur les lèvres de Saül en un flot impétueux.

— Frères ! criait-il, les bras tendus vers tous ces êtres inconnus la veille, mais pour lesquels son cœur s'était gonflé de subite tendresse, assez de vaines querelles et de terreurs plus vaines encore. La grande voix de Moïse vibre toujours en écho de celle du Sinaï. Entendez-la : elle erre sur mes lèvres comme le frisson des feuilles annonce le vent de tempête. Israël, Israël, tu as creusé ta tombe de tes mains, tu as fermé tes yeux et tes oreilles sous le poids de tes propres doigts et tu as crié : « Je suis aveugle et sourd. L'Éternel n'a pas eu pitié de son serviteur et il lui a commandé de mourir. » Israël, ouvre les yeux et prête l'oreille. La vie immense des couleurs et des sons t'est prodiguée. Écarte la pierre de ton sépulcre, tu es vivant. Pourquoi garder en toi l'empreinte de servitude dont l'Égyptien a marqué ton épaule ? L'eau

de la mer Rouge a effacé les pas des esclaves. Sur la Terre de Canaan, il n'est plus que des hommes libres. Israël, tu as vaincu les îlots et fait tomber des murs au seul bruit de tes pas ; marche et tu vaincras encore. Les oppresseurs de ta faiblesse s'évanouiront devant l'affirmation de ta force, comme la poussière qu'emporte le vent impétueux d'Orient. Qu'importent le grouillement menaçant des Philistins et leurs armées nombreuses comme le sable de la mer ? L'Éternel est avec toi. Sa droite t'offre le bouclier de la résistance et le glaive de la victoire. Arme-toi, Israël. Ne tends plus la tête passive comme le bœuf au joug de l'homme. Mais cours, bondis, éventres, ainsi que le taureau indompté. Et tu féconderas, tu pulluleras, libre et fort. Israël, Israël, quel est l'ennemi que tu ne peux vaincre si tu le veux, toi, le peuple chéri de l'Éternel !...

Les accents passionnés de Saül couraient par la ville entière, et les collines voisines en renvoyaient et en amplifiaient les modulations. Sur la place, sur les routes, les habitants se pressaient, le cœur battant d'enthousiasme. Les hommes serraient les poings sur leurs bâtons de pasteurs, les femmes tendaient leurs fils en offrande, vers cette voix qui appelait à la défense, à la glorification d'Israël, et les prêtres, prosternés, soutenaient de leurs prières la parole prophétique.

Où était le jeune pâtre ignorant et timide ? Qui aurait mis un nom, un âge, sur ce visage animé du feu divin et qui resplendissait ?

Ce ne fut que lorsque Saül se tut qu'un murmure courut parmi les habitants de la ville : on le reconnaissait.

— C'est le fils de Kis, disait-on, de Kis dont le troupeau paît au nord de Miemash. On le nomme Saül. C'est lui qui garde les brebis et les ânesses de son père.

— Et, demandait quelqu'un, comment donc se fait-il, s'il est berger, qu'il soit là à prophétiser parmi les Lévites ? Être à la fois prophète et fils de berger, cela va-t-il ensemble ?

— Pourquoi pas ? répondaient de plus avisés. Il faut bien qu'un prophète soit le fils de quelqu'un.

Saül marchait sans entendre les propos. Il se dirigeait vers son village de Guibéa et la maison de son père. Que lui importaient les regards curieux, admiratifs ou moqueurs, un puissant rêve intérieur l'occupait. Quand irait-il retrouver Samuel à Guilgal pour des sacrifices d'actions de grâces ? Il ne le savait. Quand aurait lieu le combat, la victoire qui ouvrirait pour Israël une ère nouvelle ? L'Éternel ne le lui avait pas dit encore.

Humble, doux et pensif, il était redevenu en apparence le petit pâtre de Guibéa. L'annonce de son sacre par Samuel, le choix que Dieu avait fait de lui s'était répandu en Israël ; mais lorsque l'on désignait à ceux qui étaient venus de loin pour contempler le « roi Saül », ce berger silencieux appuyé sur son long bâton et poussant ses brebis vers le

pâturage, il n'y avait qu'un mot :

— Impossible.

Et c'est alors que l'Éternel prouva à Israël la justesse de son choix.

Les Ammonites, ennemis de toujours du peuple de Dieu, avaient assiégé la ville de Jabès, dans le pays de Gad. Les habitants apeurés s'étaient déclarés prêts à faire leur soumission à leurs adversaires. Mais leurs paroles de paix n'avaient obtenu que cette réponse :

— Nous acceptons de traiter avec vous, à la condition de vous crever à tous l'œil droit, ceci pour imprimer un opprobre durable à la face d'Israël.

Cette raillerie terrible avait décidé les habitants de Jabès à la lutte. Ils avaient appelé à leur secours Israël tout entier, et leurs messagers s'étaient dirigés en hâte vers Guibéa, où, disait-on, le « roi d'Israël » avait sa demeure. Les messagers trouvèrent Saül tondant les brebis de son père.

— Était-ce là un roi ? Ils avaient cru arriver devant la tente de bataille d'un chef, entourée de guerriers prêts à combattre. L'ennemi avait accordé dédaigneusement à Jabès une trêve de sept jours pour lui donner le temps de trouver un secours. La trêve écoulée, la ville se rendrait à merci. Et que pouvait-on attendre de ce gardien de troupeau, inoffensif coupeur de laine ?

Les envoyés de Jabès se laissèrent aller sur le sol et se mirent à pleurer.

— Qu'avez-vous ? demanda Saül avec surprise, en arrêtant le mouvement de son couteau aiguisé.

Le peuple de Guibéa s'était rassemblé autour des porteurs des tristes nouvelles. Il était au courant du danger couru par Jabès et des conditions de l'ennemi. Quelques-uns renseignèrent Saül et ajoutèrent :

— Ils espéraient en toi, les pauvres insensés.

Saül se dressa de toute sa taille, transfiguré. L'esprit de Dieu soufflait sur son âme et donnait à tout son être une force surnaturelle.

D'un bond il fut sur une paire de bœufs qui, attelés à la charrue dans le champ de son père, tendaient leur tête résignée. En un clin d'œil, il les abattit et les mit en morceaux. Puis désignant ces morceaux aux hommes qui le regardaient, bouleversés de cet acte subit :

— Prenez, dit-il d'un ton de commandement irrésistible, courez sur tout le territoire d'Israël. Quiconque ne marchera pas à la suite de Saül et de Samuel aura ses bœufs traités de la même manière !...

Le lendemain même tout le peuple d'Israël se mettait en marche comme un seul homme. Jabès fut délivré ; les Ammonites s'enfuirent, battus et dispersés ; les Philistins tremblèrent. Israël avait un roi.

Oh ! quel est le jeune pâtre qui, courant à la recherche de ses ânesses égarées, ne s'est pas senti depuis lors digne d'être sacré roi par

l'ombre de Samuel ?



À coups de fronde



Le doux chant de la harpe s'élevait dans le soir. Au milieu des tentes de bataille et des guerriers équipés pour le combat, la résonance des cordes d'or vibrant sous des doigts agiles avait quelque chose de céleste et d'apaisant. Il semblait que l'Éternel ne fût plus seulement pour son peuple le Dieu des Armées, aux terribles vengeances, mais qu'il devînt le pasteur qui fait paître, en chantant des hymnes d'amour, son calme troupeau.

Jeunes et vieux prêtaient l'oreille à l'enivrante musique. Les fronts se déridaient, et sous la tente du roi Saül, le « mauvais esprit » s'était assoupi.

Aussi le regard du vieux roi, toujours si pensif et si dur, s'était-il empreint de sérénité. Les sons de la harpe glissaient sur sa pensée comme un baume, et son front ne s'inclinait plus sous sa couronne d'or comme sous un poids trop lourd.

Entre ses doigts, il froissait machinalement l'étoffe cramoisie du grand manteau qui couvrait sa cuirasse d'airain. Il était bien loin des richesses qui l'entouraient, des coffres pleins d'argent et d'or, des précieuses tentures, de l'éclat des armes. Sur les ailes de la musique, il s'en était allé au village natal de Guibéa, dans la pauvre maison de son père, le pasteur.

L'odeur des térébinthes de la vallée montait par bouffées sous les tentes ; le crépuscule enfermait les montagnes de Juda comme dans un écrin de silence et de paix. Au Nord et au Sud, des lumières indiquaient les villes d'Azéka et de Soco. Des oiseaux de nuit jetaient au loin leur hululement monotone et plaintif. La douleur et l'inquiétude humaines se taisaient. De l'autre côté de la vallée, les Philistins eux-mêmes avaient cessé leurs vociférations et leurs blasphèmes. Dans les deux camps, qui donc pensait, en ces minutes, à la bataille du lendemain ?

David jouait de la harpe.

Ses cheveux roux et bouclés rejetés en arrière découvraient son large front de penseur et d'artiste. Sur son visage aux traits purs passait la flamme de l'inspiration. Le regard ne pouvait se détacher de ce jeune homme qui, dans sa modeste tunique de laine bleue, avait une noblesse de roi.

Samuel, le vieux serviteur de Dieu, qui vivait à Rama accablé par les ans, aurait pu dire, lui, pourquoi David, ce pâtre de Bethléem, venu au camp de Saül pour y voir ses trois frères, portait dans tout son être cette majesté mystérieuse, qui fait que devant l'homme l'autre homme s'agenouille. Il aurait dit :

— Je l'ai oint de l'huile sainte qui sacre les rois. L'Éternel s'est retiré de Saül insoumis à ses volontés, et il a choisi le jeune David, fils d'Isaïe, Éphratien de Bethléem, pour être sur terre son défenseur et son ministre. David est roi.

Mais ces paroles redoutables, le vieux Samuel ne les prononçait que tout bas, dans sa solitude de Rama, et le jeune pâtre en enfermait avec soin le secret dans son cœur.

La musique s'était tue. Saül se tourna vers le joueur de harpe ; un sourire détendait ses lèvres sévères.

— David, dit-il, je bénis l'amitié que tu portes à tes frères. Si tu n'étais venu les voir aujourd'hui, je n'aurais pas eu la chance de ton concert. Depuis que tu m'as quitté et que j'ai dû me passer de mon écuyer, je ne crois pas avoir souri. Pourquoi m'as-tu laissé seul, David, seul avec cette peine incurable qu'a mise en moi la colère de l'Éternel ?

— Roi, mon seigneur, dit le jeune pâtre avec respect, tu avais besoin de guerriers plus que de joueurs de harpes. Et mes trois frères aînés t'ont suivi contre les Philistins. Mais mon père est vieux, il lui faut des aides dans le soin de son troupeau, et c'est pourquoi je suis allé remplacer mes frères auprès de lui. Ce matin, il m'a dit : « Cours au camp pour me donner des nouvelles de la santé de tes frères ; porte-leur cet épha de grain rôti pour les régaler, ainsi que ces dix pains et ces dix fromages. » Je suis parti. Tu as su mon arrivée ici, et j'ai eu le bonheur de te distraire un peu de tes soucis, avec ma musique.

— Je suis content de toi, David, dit Saül, et je reposerais bien cette nuit. Il me semble que l'Éternel ne courbe plus ma tête et que je pense librement.

— Grâce te soient rendues, joueur de harpe, fit un grand jeune homme à la voix joyeuse et douce et au franc regard, tu as délivré mon père de ses terribles transports où sa raison vacille et se débat. Je veux te prouver ma reconnaissance. Tiens, prends ce manteau et ce collier, et porte-les pour l'amour de moi. Je suis Jonathan, fils de Saül.

David remercia le jeune homme et sortit de la tente royale. Il

rejoignit ses frères et ils mangèrent tous les quatre, en parlant des petits événements de Bethléem.

Quand le jeune pâtre s'éveilla le lendemain, il était seul sous la tente où il avait dormi. Dehors, un grand tumulte retentissait. Des cris et des bruits d'armes apprirent à David que la bataille avec les Philistins allait commencer. Il sortit rapidement de la tente et courut auprès de ses frères.

— Va-t'en, lui dirent ceux-ci, tu es sans armes. S'il t'arrivait malheur, nous n'oserions plus revoir notre père.

— Je vous en prie, répondit David, laissez-moi près de vous. Puis-je ne pas vouloir me battre, quand Israël affronte l'ennemi ?

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un homme sortit du camp des Philistins et s'avança entre les deux armées rangées en bataille.

— Quel géant ! s'exclamèrent les Israélites.

C'était vrai : sa taille mesurait six coudées et un empan, et son apparence était formidable. Sur sa tête énorme et hirsute, où flamboyaient des yeux noirs et perçants, il avait un casque d'airain si épais et si lourd que plusieurs hommes ordinaires auraient dû s'unir pour le porter. Une cuirasse à écailles, du poids de cinq mille sicles d'airain, des jambières d'airain, un javelot, une lance qui pesait six cents sicles de fer formaient son équipement. Devant lui marchait le porteur de son bouclier.

— Armée d'Israël, cria le géant d'une voix formidable, qui éveilla des échos dans la vallée, je te jette en ce jour un défi. S'il se trouve dans tes rangs un homme prêt à se mesurer avec moi, qu'il sorte ! Nous lutterons ensemble sous les yeux de nos deux peuples. S'il peut me vaincre et qu'il me tue, nous te serons asservis, Israël ; mais si je l'emporte sur lui et si je l'étends mort sur cette place, alors ce sera toi, Israël, qui t'avoueras vaincu et qui seras l'esclave des Philistins. Et ainsi sera terminée la longue, l'incessante querelle de nos deux peuples.

Il y eut à ces mots, qui firent pousser aux Philistins des hurlements de joie, un frémissement d'épouvante dans les rangs d'Israël. Saül et tous ceux qui l'entouraient se regardaient, blêmes, saisis de terreur.

Le géant Philistin se mit à ricaner.

— Ah ! ah ! cria-t-il de sa voix glapissante. Je m'adresse, je le vois bien, à un troupeau de brebis ; je croyais parler à des hommes. Ou bien j'ai peut-être devant moi les timides vierges d'Israël parées des cuirasses de leurs frères ? Je m'appelle Goliath, de Gath. Nul ne me dira son nom ? Nul ne viendra se mesurer avec le petit Goliath ?

Et le rire du géant retentit avec menace.

— Regarde par ici, Philistin, cria à ce moment une voix jeune et claire.

David avait échappé à l'étreinte de ses frères qui, devinant son geste,

voulaient s'attacher à lui. Et il s'avavançait tranquillement, sans apparence de crainte, vers le redoutable Goliath.

Celui-ci, frappé d'étonnement à la vue de l'adversaire qui se présentait à lui, resta un moment sans pouvoir trouver une parole ni faire un geste.

— David ! cria Saül, qui s'était remis de sa stupeur, que veux-tu faire ? Tu n'es pas un homme de guerre. Aucune armure ne te couvre, tu n'as pas d'armes en mains. Tu ne peux te battre. Je ne le veux pas.

— Roi, mon seigneur, dit David avec prière, laisse-moi aller contre ce Philistin, insulteur du peuple de Dieu. Tu me crois sans force parce que je suis jeune, mais combien de fois n'ai-je pas arraché les brebis de mon père aux griffes du lion ou de l'ours ? Ton serviteur a terrassé bien des fauves déjà ; il en sera de même du Philistin, de cet idolâtre plus brute que l'ours ou le lion. L'Éternel m'a délivré si souvent de la gueule des bêtes fauves, qu'il me délivrera du Philistin.

L'accent énergique et net de David convainquit Saül.

— Va donc, dit-il. Tu portes le salut ou la perte d'Israël. Que l'Éternel soit avec toi.

— Prends au moins ma cuirasse et mon épée, supplia Jonathan.

— Non, dit David, j'ai mon bâton, et j'ai ramassé hier dans le lit d'un torrent cinq pierres polies et rondes. Elles sont là, dans ma gibecière de berger. Ma fronde vise au but, et je ferai de bien grandes choses avec les pierres du torrent.

David écarta doucement Jonathan qui voulait le suivre, et il courut au-devant du Philistin.

— Eh là ! cria Goliath, qui écarquillait ses gros yeux avec ironie. Israël n'a donc trouvé que cet avorton à m'expédier ? Je vais en faire une bouchée. Quel âge as-tu, enfant ? Je suis sûr que tu es sevré à peine. Ta mère est bien imprudente de te laisser aller seul, car je ne suis évidemment pas la nourrice qu'il te faut.

— Cesse tes railleries. Philistin, fit sévèrement David, et veille sur ta vie. Car si tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot, moi je me présente appuyé sur le Dieu d'Israël, sur cet Éternel contre lequel tu as blasphémé, insulteur maudit.

— Bon, je vois que j'ai affaire à un pauvre fou, dit Goliath avec mépris. Triste besogne pour moi. Viens, viens donc ! Dans quelques instants ton cadavre attirera les vautours et les corbeaux du ciel. Marcher contre moi armé d'un bâton ? Comme si j'étais un chien plus bruyant que dangereux ! Insensé ! Tu es donc las de vivre ?

— Et toi si peureux de mourir ? répliqua David courroucé. Tu n'as pas fait un pas vers moi. Car tu sens bien que c'est aujourd'hui que l'Éternel te livrera entre mes mains, aujourd'hui qu'il a décidé l'abaissement de ton peuple. Tu souhaites donner mon cadavre aux oiseaux du ciel ? Mais ce sont les corps des Philistins qui seront la

proie des hyènes et des fauves voraces. L'Éternel est avec moi. Défends-toi, défends-toi, Philistin, les minutes de ta vie sont comptées. Et un bouclier ne peut te garantir.

En disant ces mots, David avait mis la main à sa gibecière. Y prendre une pierre, l'ajuster dans sa fronde, viser haut et ferme, fut pour le jeune pâtre l'affaire de quelques secondes. Goliath, la lance en avant, fonçait sur David, mais, soudain, on le vit chanceler, ouvrir les bras et tomber la face contre terre.

La pierre lancée par David l'avait atteint en plein front.

D'un bond, le jeune héros fut sur son adversaire étendu sans connaissance. Il se saisit de son épée, la tira du fourreau et d'un seul coup, fortement asséné, il lui trancha la tête.

Des cris de désespoir, de colère et de peur s'élevèrent, à cette vue, de l'armée des Philistins, tandis que du côté d'Israël, retentissait cette clameur :

— Gloire à l'Éternel !

— Mort à l'ennemi ! cria Saül en mettant l'épée à la main et courant en tête de son armée vers les troupes philistines qui fuyaient éperdument. Qu'on n'épargne personne. Aujourd'hui est le jour de la vengeance !

Pendant des heures, l'armée d'Israël poursuivit les Philistins. Il échappa bien peu de ceux-ci, car l'étonnement de ce qui était arrivé paralysait leurs forces. Et bientôt les cadavres ennemis jonchèrent le chemin de Schaaraïm jusqu'à Gath et Ekron. Le camp philistin fut pillé, et les chefs de l'armée de Saül se partagèrent les dépouilles des vaincus.

David, pour sa part, avait emporté dans la tente de ses frères les armes de Goliath. Il mit dans un coffre de cèdre cerclé d'airain la tête du Philistin, afin de pouvoir la porter à Jérusalem et en faire une solennelle offrande à l'Éternel, devant son tabernacle.

Au moment où il s'apprêtait à quitter le camp, Jonathan, le fils du roi, vint à lui.

— David, lui dit-il, vaillance et vertu suprêmes, je viens te supplier de m'accorder ton amitié, pleinement, comme je te donne la mienne. Reçois-moi dans ce cœur béni par l'Éternel, et que rien jamais n'en ôte mon image. Que dans la suite des temps, quand nous ne serons plus que poussière, le récit de notre amitié, plus forte et plus durable que tous les amours, mêle encore dans les mémoires le nom de David à celui de Jonathan.

David, ému jusqu'au fond du cœur, ouvrit ses bras au fils de Saül. Et une longue étreinte silencieuse vint sceller la plus belle des amitiés, celle qui devait résister à toutes les flatteries et aux conseils méchants des envieux, à la colère et aux ordres du roi.

— Jusqu'à la mort ! dit David avec ferveur.

Et Jonathan répéta :

— Jusqu'à la mort !

— C'est bien, mon fils, dit Saül qui s'approchait, rayonnant et les narines dilatées de la joie de cette lutte victorieuse. Nous ne saurons jamais honorer assez le sauveur d'Israël. Qu'il ne nous quitte plus ! Je lui donne le commandement en chef de mon armée. Et pour lui prouver combien il m'est cher, je lui accorde en ce jour la main de ma fille. Ainsi nous ne formerons plus qu'une seule famille, unie pour le salut d'Israël et la gloire de Jéhovah.

Jonathan applaudit avec transport aux paroles de son père ; et David rendit grâces au roi de ses bienfaits. Puis l'armée leva le camp et, reprenant la route des plaines, elle marcha vers la capitale de Juda.

Le bruit de la victoire d'Israël s'était répandu avec rapidité, et les événements qui l'avaient causée enthousiasmaient les esprits. Aussi, en apercevant David aux côtés de Saül, les acclamations montaient-elles sans cesse, tout le long du chemin.

De chaque cité d'Israël que traversait l'armée triomphante, les femmes sortaient en dansant au son des tambourins et des triangles. Avec des cris de joie, elles se pressaient au-devant de David ; et elles chantaient en chœur :

Saül en a tué mille

Et David dix mille.

— Que clament donc ces femmes ? dit Saül lorsqu'il entendit pour la première fois cet hymne cent et cent fois répété.

— Je ne sais trop, fit vivement Jonathan qui, sachant le caractère ombrageux du roi, craignait de le voir s'irriter contre son ami.

— Je n'ai tué que « mille ennemis » et David « dix mille » ? reprit Saül pâissant de rage jalouse. David est donc plus fort que moi, plus capable de dominer. Il ne lui manque que la couronne !

Une haine soudaine venait de remplacer la reconnaissance dans le cœur du roi. Et tandis que David cheminait, plein de confiance, une pensée lancinante s'implantait dans l'esprit malade de Saül :

— Quand vais-je le tuer ?



Douleur de Roi



POUR l'amour de moi, avait dit le roi David à ses généraux, ne traitez pas trop durement Absalon, mon fils. Cervez-le, mais qu'il ne lui soit fait aucune blessure, qu'on ne touche pas à un cheveu de sa tête.

— Il en sera ainsi que tu le veux, roi, avait répondu Joab ; et, se mettant à la tête de l'armée, il avait couru sus au révolté.

Depuis des années, Absalon luttait contre son père, enrôlant par persuasion ou par force les habitants de telle ou telle ville, faisant de brusques incursions dans le camp de David et le pillant, tandis que le roi était occupé ailleurs. Enfin, il était parvenu à se saisir de Jérusalem à l'aide d'une conjuration. Mais il avait dû s'enfuir rapidement, David, prévenu, étant arrivé en hâte dans sa ville.

La bataille de la forêt d'Éphraïm, où le peuple, fidèle au roi, venait de se heurter aux partisans d'Absalon et de les vaincre, terminait la longue lutte du fils contre son père.

Vingt mille hommes avaient été la rançon de la victoire dans cette bataille fratricide des tribus de Juda et d'Israël. Avec le soir s'apaisaient les cris de guerre. Dans les deux partis, on relevait les blessés et on enterrait les morts.

Les chefs d'Israël, qui avaient pris les armes pour Absalon, étaient venus un à un se remettre entre les mains de Joab, laissant le prince s'enfuir de toute la vitesse de son mulet. La forêt était complètement cernée par les troupes du roi. Absalon serait repris tôt ou tard.

— Qu'il ne soit fait aucun mal à mon fils, avait ordonné David aux chefs de son armée, Joab et Abischaï, frère de Joab.

Joab avait juré par l'Éternel qu'il respecterait la vie du prince, mais son cœur était plein de haine contre Absalon, qui avait à plusieurs reprises raillé ses talents militaires ; tout bas, il se promit bien de le tuer s'il le tenait entre ses mains.

Et il avait entamé avec ardeur la poursuite du fugitif.

Ses soldats avaient vainement fouillé les buissons de la forêt et les champs environnants ; ils avaient questionné les cultivateurs pour savoir quelle route avait pu prendre Absalon, mais nul n'avait vu passer le prince ; et Joab rongea ses poings d'impatience, quand un berger se présenta à lui.

C'était un homme fruste et droit. Il dit vivement à Joab :

— J'apporte des nouvelles du fils du roi. Tu les recevras avec plaisir, je le sais, puisque j'ai entendu notre roi David te recommander la vie de son fils...

— Que de discours ! dit rudement Joab. Où est Absalon ?

— Là-bas, dans la forêt, accroché par les cheveux aux branches d'un térébinthe. Sans doute son mulet aura pris peur et aura couru au hasard. Il se sera empêtré dans les buissons, et le cavalier aura donné de la tête dans les branches basses du grand arbre.

— Qu'en as-tu fait ? fit Joab avec violence. L'as-tu tué ?

— Moi ! s'exclama le berger plein d'horreur. Moi, tuer le fils du roi !

— Eh bien, quel grand mal y aurait-il eu à défaire David de ce prince toujours en révolte ? dit froidement Joab. Tu as perdu là une occasion de t'enrichir. Je t'aurais donné dix sicles d'argent et une ceinture.

Le berger reculait devant ce puissant qui lui parlait de crime avec une telle simplicité.

— La vie d'un homme !... balbutia-t-il. Bien souvent, pour sauver un berger comme moi, j'ai lutté contre les bêtes fauves. Comment aurais-je pu tuer ce jeune homme sans défense ? Comment aurais-je pu enlever un fils à son père ?

— Tu es un sot, fit Joab en levant les épaules. Mais les sots sont dangereux quand ils se souviennent. Va-t'en, et si tu veux sauver ta vie, ne répète pas un mot de ce qui a été dit ici. J'y veillerai, ajouta-t-il entre ses dents. Allons, enfants d'Israël, reprit-il tout haut en s'adressant à ses écuyers, le rebelle est à nous. Vengeons sur lui tant d'injures qu'il a faites au roi David.

Joab et les siens ne furent pas longtemps à découvrir le grand térébinthe, aux branches duquel se débattait le malheureux Absalon.

Trois coups de javelot dans le cœur terminèrent la vie courte et orageuse du fils préféré de David. Les écuyers de Joab s'acharnèrent sur le corps et, après l'avoir traîné dans une grande fosse au milieu de la forêt, ils jetèrent sur lui des pierres en tas.

Joab regardait avec un sourire cruel et satisfait ce qu'il appelait une exécution, et qui n'était que le plus lâche des assassinats.

— La volonté de l'Éternel est faite ! osa-t-il dire, quand ses écuyers le rejoignirent, les mains ensanglantées. Le roi n'a plus d'ennemis.

— Quel est celui qui ira lui annoncer la nouvelle ? demanda l'un des

hommes de Juda avec un peu d'inquiétude. Ne devons-nous pas redouter les effets d'une première douleur ?

— Ne crains rien, fit Joab qui ricana, je sais choisir mes messagers.

Et il fit appeler le berger qui, le premier, avait aperçu Absalon dans le térébinthe.

— Cours à Jérusalem, lui dit-il, et annonce au roi ce que tu as vu, tout ce que tu sais, et qu'Absalon est mort, pendu par sa propre imprudence.

Joab appuya sur les derniers mots.

— Mais... commença le berger qui se souvenait avec perplexité de la précédente défense que lui avait faite le commandant de l'armée de Juda.

— Tu es là encore ? s'écria Joab d'une voix menaçante.

Le berger prit ses jambes à son cou.

David attendait avec impatience des nouvelles de la bataille. Déjà des messagers lui avaient apporté l'annonce de sa victoire, mais le cœur du père était plein d'anxiété. Il craignait pour son fils, dont il connaissait la témérité, les hasards funestes du combat, et lorsqu'il l'avait su en fuite devant Joab et Abischai victorieux, il avait respiré avec plus de soulagement. Il l'imaginait prisonnier, blessé seulement dans son orgueil.

— Je sévirai, se disait-il. Ce jeune audacieux n'obtiendra pas facilement mon pardon. Je ne me laisserai plus attendre par les larmes de sa mère, si chère que me soit toujours Abigaïl.

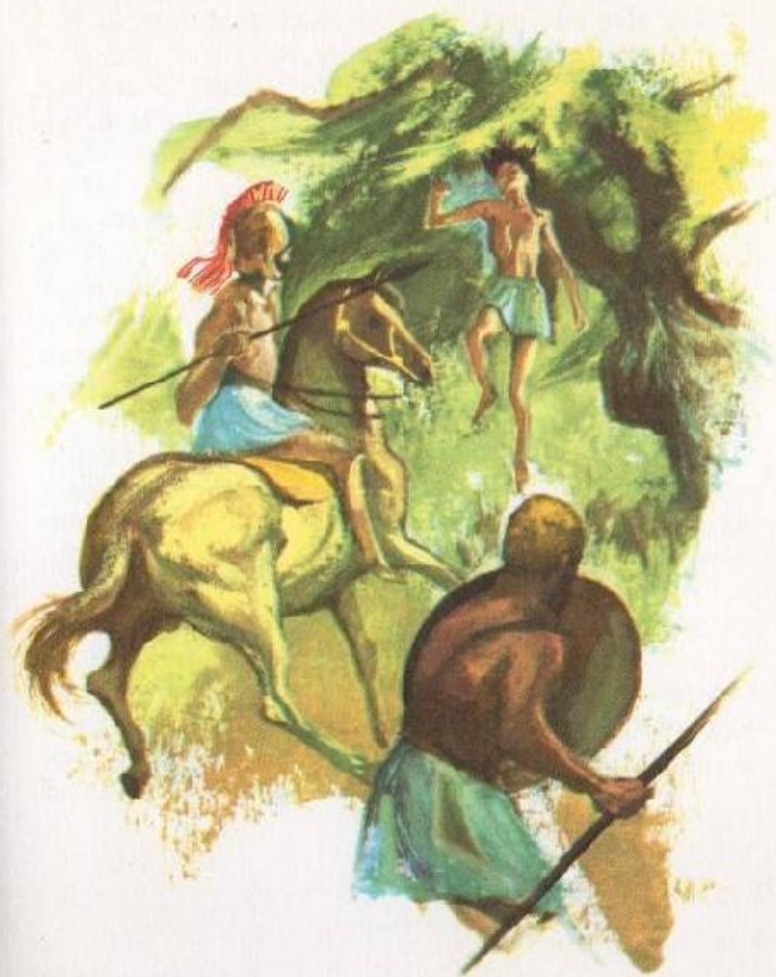
— Voici un homme qui court et vient par ici, fit la sentinelle de la porte près de laquelle se trouvait David. D'après son vêtement, il a toute l'apparence d'un berger.

— Il ne peut m'apporter de nouvelles de là-bas, fit le roi, car Joab m'enverrait un de ses écuyers, ou tout au moins un homme armé.

Le roi disait cela avec calme, mais son cœur se serrait étrangement.

Cependant le berger était entré dans Jérusalem. Hors d'haleine, pâle de fatigue, il se laissa tomber aux pieds du roi.

— Mon seigneur, dit-il, Joab m'envoie vers toi. Le jeune homme Absalon est mort dans le térébinthe. Je dois te le dire, mort, pendu par sa propre imprudence...



Trois coups de javelot dans le cœur...

David chancela et ferma les yeux. Puis une effroyable colère le secoua. Il s'élança sur le berger, le glaive levé pour le frapper. Mais son bras retomba lentement : le berger poursuivait son récit. Il disait sa découverte du prince, se débattant entre les branches, retenu par les tresses de sa longue chevelure ; mais il disait aussi sa conversation avec Joab, les ordres contradictoires qu'il en avait reçus.

La trahison du chef de son armée apparaissait dans la candeur du messager. David releva le berger d'un geste :

— Éloigne-toi, lui dit-il, retourne à ton troupeau. Hélas ! pourquoi l'Éternel m'a-t-il donné des hommes à conduire ! Absalon ! Absalon ! Mon fils ! Que ne suis-je mort à ta place !

David se couvrit la tête de son manteau, pleurant et se lamentant. Il s'était retiré dans sa maison. Mais ses sanglots et ses cris retentissaient jusqu'au delà des murs de la ville.

Peu à peu, le peuple et l'armée rentraient dans Jérusalem. Ils étaient victorieux, et cependant leur retour semblait plutôt celui de vaincus.

— Le roi pleure son fils, se disaient-ils, et ils tâchaient de dérober, à celui qui s'affligeait, la vue de leur présence et le bruit même de leurs pas.

— Mon fils ! mon fils ! criait David d'une voix lamentable.

— Qu'avons-nous fait ? dirent à Joab ses écuyers tremblant de peur. Ne nous as-tu pas assuré que cette mort tranquilliserait le roi ? Et vois, il ne se soucie même plus de son peuple. Il ne traiterait pas autrement ses ennemis.

— Je vais lui parler, fit Joab.

Il entra auprès du roi avec audace. Était-il responsable d'un affreux accident ?

— Roi David, dit-il de sa voix haute et dure, je jure par l'Éternel que si tu ne regardes pas ton peuple, si tu ne dis pas ta reconnaissance à ceux qui t'ont sauvé, toi, tes fils, tes filles et tes femmes, il ne restera pas un homme d'Israël auprès de toi à partir d'aujourd'hui. Car ils disent : « Voici notre récompense de lui avoir été fidèles. Il ne pleure que son ennemi. »

À la voix de Joab, David avait relevé la tête. Une pensée de meurtre traversa son esprit. Mais en même temps, mettant un frein à cette juste colère, ce jugement, qui lui venait de Dieu, s'interposa devant sa passion d'homme. Il sembla à David qu'une voix résonnait dans son cœur et lui disait :

— Tu as devant toi l'assassin de ton fils, mais aussi le meilleur général de ton armée, celui qui t'a aidé à vaincre et à grandir, celui qui a battu et dispersé les ennemis du Dieu d'Israël. Roi, tout ce qui fait les trônes n'est pas d'or pur, et ceux qui montent ont parfois traîné dans le sang le bas de leur manteau. Si un autre père que toi s'élevait devant Joab et lui reprochait la mort de son fils, ne trouverais-tu rien

pour excuser le chef de ton armée ? Et sacrifierais-tu au chagrin d'un père le soldat habile et courageux qui, depuis quinze ans, lutte pour la grandeur de la maison de David, pour la gloire et la prospérité d'Israël. Tu apaiserais le père meurtri, tu pleureras avec lui, mais tu laisserais vivre Joab. David, tu n'es que le porteur de mon flambeau, et le divin pouvoir que j'accorde aux rois a été transmis à d'autres avant toi, il le sera après. Tu pécherais contre la royauté en privant celle-ci d'un bon serviteur.

Joab attendait avec anxiété la réponse de David. Il avait saisi dans le regard du roi l'expression de haine et de fureur qui l'avait renseigné en une seconde : la vérité était connue. Aussi fut-il abasourdi quand David se leva, le front calme, en disant :

— Tu as raison, Joab, et tu as bien servi le roi. Je vais me montrer au peuple, afin que ma présence lui soit un remerciement pour ses efforts. Pour toi, fais savoir la victoire dans tout Israël, et remets les tribus dans leur obéissance première. Nous devons agir rapidement.

Quelques instants plus tard, David, comprimant par un terrible effort de volonté les sentiments de son cœur, regardait, aux côtés de Joab, défiler ses fidèles défenseurs et les soldats vaincus d'Absalon. Tandis que les acclamations retentissaient, Joab levait haut sa tête orgueilleuse. Nul n'oserait toucher à lui !

Il fit signe à ses soldats, et, entouré de tous ses écuyers, il sortit rapidement de Jérusalem. La grande querelle d'Israël et de Juda devait recevoir une prompt solution. Les anciens partisans de Saül et de ses fils joints à ceux d'Absalon étaient menaçants. Joab les abattrait.

— Mon fils, murmurait pendant ce temps David au jeune Salomon qui se tenait auprès de lui, c'est à toi qu'ira le trône après moi. Jure-moi par l'Éternel que lorsque Joab ne sera plus, pour la royauté, un instrument utile, tu ne le laisseras pas descendre en paix dans le séjour des morts.

Le Cantique des Cantiques



E m'en vais par le chemin de toute la terre. Sois sage et ferme, mon fils, avait dit David mourant à Salomon. Traite avec bienveillance ceux qui m'ont accueilli aux heures difficiles de mon règne de quarante ans, mais sois sans pitié pour ceux qui n'eurent pas de pitié.

Ces paroles étaient restées gravées dans l'esprit de Salomon. Et son renom d'immense et inaltérable sagesse s'était basé autant sur la clarté et la rapidité de son jugement que sur sa volonté sans imprudente indulgence.

Débarrassé des ennemis que lui avait désignés son père, ce roi de vingt ans avait porté au trône l'ambition louable d'organiser les conquêtes de David. Il y réussit.

Douze intendants répartis dans les diverses tribus d'Israël les administraient, y rendaient la justice et levaient les impôts. Une partie de ceux-ci était consacrée à l'entretien du roi et de sa maison. Chaque intendant y pourvoyait pendant un mois de l'année.

Autour de Salomon, l'entourant d'une cour empressée, il y avait entre autres son secrétaire Azaria, Josaphat l'archiviste, Benaja, commandant en chef de l'armée, Zabud, ministre d'État, et Adouiram, qui gérait les finances.

Jamais encore Israël n'avait connu une telle sécurité, une prospérité semblable. Tout le temps que dura ce grand règne, il n'y eut de pauvres que ceux qui portent en eux l'incoercible paresse. Chacun avait sa vigne et son figuier. Et jamais une famine ne vint désoler le pays, tant la surveillance du roi se montrait partout, accumulant les réserves et développant les cultures.

L'armée, exercée et sûre, où dominait la cavalerie, maintenait par sa seule présence les Philistins dans les limites de leur pays. Quarante mille étables ou écuries avaient été élevées sur tout le territoire, pour

les chevaux de l'armée et les chars de Salomon.

Les rois voisins étaient, ou des alliés et amis comme Pharaon et le roi de Tyr, ou des sujets, comme Og et Sihon, qui payaient un tribut. Enfin, de l'Euphrate à la frontière d'Égypte, Israël, uni et puissant, recevait la récompense de sa foi et de sa soumission à l'Éternel, sous un roi juste et sage.

Mais sur cette Terre où tout évolue et où le cœur des hommes participe à ce mouvement perpétuel, rien de ce qui est établi ne dure. Il vint un jour où le peuple, uni enfin, après tant de vicissitudes, se fractionna de nouveau, parce que le cœur de son roi n'était plus le même, parce que la prospérité engendre le moindre effort et la trop grande confiance.

Il y avait trente-cinq ans que Salomon régnait. Jérusalem, la petite cité du pays de Juda, était devenue la « Ville ». David l'avait habitée de préférence à toute autre, parce qu'elle renfermait l'Arche et le Tabernacle. Mais jamais le roi guerrier n'avait eu le temps d'embellir son séjour.

— Plus tard, disait-il, quand mes ennemis m'en laisseront la possibilité, je transformerai mes tentes en palais de bois et je bâtirai pour l'Éternel une demeure digne de lui, digne de sa présence au milieu de son peuple.

Mais David n'avait pu réaliser ce grand projet. Et il l'avait légué à son fils. Salomon n'aurait pas à guerroyer, il pourrait bâtir. Le jeune roi, fidèle aux ordres paternels, avait donné bien des années de sa vie à faire de Jérusalem un objet d'orgueil pour Israël et d'envie pour les autres peuples.

Hatsor, Méguido, Guézer, tant d'autres villes disséminées dans tout le territoire, s'étaient élevées ou agrandies aussi. Une multitude d'ouvriers besognaient sous les ordres de cinq cent cinquante chefs de travaux. Une flotte importante, à la construction de laquelle avaient pris part les matelots expérimentés du roi de Tyr, contribuait à apporter les matériaux de bois et de pierre.

Israël, le peuple des tentes et des pasteurs, se fixait, s'enracinait à son sol retrouvé. Et c'est avec ardeur qu'il aidait son roi à construire durablement.

Au soir de sa vie, donc, Salomon regardait avec orgueil la ville qu'il avait, pour ainsi dire, créée.

Du haut de la terrasse de son palais, le temple qu'il avait élevé à l'Éternel lui apparaissait dans toute sa gloire, avec son haut portique, ses murs revêtus de lambris de cèdre sculpté et ses fenêtres aux grilles solides.

Derrière ces étages de bois était le sanctuaire, où était placée l'arche d'alliance. Une porte de bois d'olivier sauvage et de cyprès recouverte d'or donnait accès au sanctuaire, que précédait un parvis à colonnes.

L'or était répandu à profusion dans la maison de Dieu. Les statues des chérubins aux ailes immenses, les coloquintes et les fleurs épanouies, taillées dans des bois de cèdre et d'olivier, rutilaient sous leur couche d'or pur. Le sol, le toit, les murs étaient également dorés.

— Éternel, soupirait Salomon, es-tu satisfait de ta demeure au pays des hommes, parmi le peuple que tu as choisi ? J'ai voulu pour toi de l'or et encore de l'or, et ton sanctuaire, dans son écrin de bois, est comme un bijou flamboyant. Ton temple est la merveille du monde. Tout ce qui le garnit est d'or pur, et, dans son trésor, est enfermé le butin d'or et d'argent que mon père a amassé durant ses conquêtes. Mon palais...

Salomon s'interrompt. Il se pencha sur la terrasse pour contempler l'ensemble des bâtiments royaux : ses rangées de colonnes de cèdre sculpté, ses trois étages de bois précieux élevés sur des soubassements de pierre de taille et les deux colonnes d'airain aux énormes chapiteaux, que Hiram, l'ouvrier habile, avait fait fondre dans le sol argileux de la plaine du Jourdain, entre Succoth et Tsarthan.

Il semblait qu'une forêt de colonnes, où se mariaient le bois, l'airain et la pierre, eût fleuri comme par enchantement. Des cours aux larges dalles séparaient les bâtiments. Là était le palais du roi, là ceux des reines, et les habitations des serviteurs, et les magasins. Partout éclatait la même richesse de matières, la même magnificence de détails.

— Mon palais, reprit Salomon, n'est-ce pas ta maison encore, Éternel ? En entourant de splendeur ton oint, le roi que tu regardes avec complaisance et que tu as donné à ton peuple, n'est-ce pas toi qui es glorifié ? D'où vient donc que je te sente parfois dédaigneux de mes sacrifices et de mes prières ? Ne te souvient-il pas des vingt-deux mille bœufs et des cent vingt mille brebis que je t'ai offerts en actions de grâces au jour de la consécration de ton temple, et de la multitude qui, durant huit jours, a célébré ta grandeur et ta toute-puissante bonté ? Éternel, j'ai rendu à Jérusalem l'argent aussi commun que la pierre, et les cèdres aussi nombreux que les sycomores qui croissent dans la plaine. Mes caravanes m'amènent mes chevaux, de l'Égypte, par troupes ; mes vaisseaux de Tarsis m'apportent de l'or et de l'argent, de l'ivoire, du bois de santal, des pierres précieuses, des animaux inconnus à l'Arabie ; les souverains d'Orient, comme la reine de Saba, m'offrent les présents les plus beaux et les plus rares. L'or m'arrive à flots de tout le trafic qui se fait en Israël ; ma maison regorge de vaisselle précieuse, de harpes et de luths aux cordes d'or. Deux cents boucliers d'or ornent ton temple, et quand je suis assis sur mon grand trône d'ivoire que gardent des lions d'or, est-il, Éternel, un monarque plus puissant, plus magnifique que celui que tu as mis à la tête de ton peuple ?

À compter ses richesses, Salomon s'enivrait d'orgueil. Oui, il était le plus grand des rois de la terre. L'un de ses visiteurs extasiés ne lui avait-il pas dit :

— La merveille de l'Arabie, c'est Jérusalem, la merveille de Jérusalem, c'est le palais de Salomon, la merveille du palais de Salomon, c'est Salomon !

Et, cependant, le cœur du roi ne battait pas avec cette ivresse sereine qui devrait accompagner la puissance absolue. Il le sentait, Dieu ne le regardait plus avec tendresse. Pourquoi ? Salomon soupirait, murmurait, mais sans oser plus nettement interroger l'Éternel.

Car, au fond de lui, la voix rude de sa conscience lui disait :

— C'est pour cela.

« Cela » ? Mais c'était cette volupté où semblaient peu à peu sa volonté, sa piété, sa sagesse. C'était son harem, où mille femmes attendaient le regard du maître et déployaient pour lui plaire toutes les ressources de la coquetterie raffinée, où les parfums grisants de l'Orient versaient leurs flots, où les plaisirs, les chants, les danses, les festins rappelaient les nuits orgiaques des Amoréens ou des Cananéens de naguère, de ceux qu'avait condamnés l'Éternel.

Et « cela » c'était surtout l'abomination de l'idolâtrie, où, pour plaire aux femmes étrangères qui peuplaient sa maison et se partageaient son cœur, s'enfonçait Salomon.

Astarté, la divinité des Sidoniens, Milcolm, celle des Ammonites, Kemosch, celle de Moab, Moloc, celle des fils d'Ammon, avaient vu se dresser en leur honneur des autels dans la cité sainte. Les femmes étrangères y offraient des parfums et des sacrifices ! Honte et douleur ! l'oïnt de l'Éternel tolérât ces abominations, et pour l'amour de ces mortelles, de ces lèvres, de ces regards que fanerait le temps et qu'anéantirait le tombeau, le faible cœur de l'homme dégradait la majesté du roi !

Salomon, lentement, allait redescendre de la terrasse où sa songerie l'avait entraîné. Soudain, il tressaillit : un homme marchant avec rapidité passait devant lui sans le voir.

— Jéroboam ! appela le roi.

Jéroboam s'arrêta aussitôt ; une extraordinaire émotion transparaissait sur son visage.

— Qu'as-tu ? demanda Salomon surpris. Où cours-tu si vite ?

Jéroboam était fils de Nébath Éphratien, de Tseréda. Orphelin de bonne heure et sans autres biens qu'un champ aux maigres cultures, il s'était embauché parmi les ouvriers que Salomon employait à construire ses palais et ses villes.

Il avait aidé à édifier le temple, la citadelle et le rempart de Jérusalem.

Son zèle et son intelligence l'avaient tiré promptement de son humble condition de manœuvre. Il était devenu un des chefs de travaux les plus appréciés. Et Salomon lui témoignait une telle confiance qu'il l'avait élevé au-dessus des autres en lui donnant la surveillance de tout ce qui se construisait dans Jérusalem. La fidélité et la conscience de Jéroboam méritaient cette estime de son maître.

— Qu'as-tu ? répéta Salomon. Parle. Je le veux.

Jéroboam pâlit et rougit. Et malgré l'ordre du roi, il demeura muet. Pouvait-il raconter au monarque l'aventure qui venait de lui arriver ? Lui dire cette prédiction qui brûlait son cœur ambitieux ?

Salomon s'impatiente. Le silence de son serviteur prenait pour lui l'allure d'une faute.

— Tu te tais ? fit-il avec irritation. Qui donc est le roi ? Je t'ordonne de parler, par le Dieu Tout-Puissant !

— Mon Seigneur, dit humblement Jéroboam, qui se prosterna à ses pieds, épargne à ton serviteur ce dangereux récit.

— Dangereux ? fit Salomon de la même voix courroucée. Que veux-tu dire ?

— Que, balbutia Jéroboam, quoiqu'il n'y ait en aucune façon de ma faute dans ce qui m'est arrivé, je ne puis croire que mon roi puisse m'entendre sans colère ni désir de vengeance.

— Parle ! cria Salomon avec violence. Parle ! Et si, en effet, tu n'es pas coupable, je conserverai pour toi les mêmes yeux qu'auparavant.

Jéroboam soupira, plein d'inquiétude. Il sentait bien que la bonté de Salomon ne survivrait pas à son égard au récit qu'il devait lui faire. Cependant, il ne pouvait se taire plus longtemps, et il commença avec timidité :

— Tout à l'heure, j'étais sorti de Jérusalem afin de reposer mes oreilles de tout le bruit qui s'y fait, quand je rencontraï sur la route de Bethléem un homme étrange. Sa longue barbe blanche lui pendait plus bas que la ceinture et ses yeux, noirs et étincelants, avaient tout l'éclat de la jeunesse. Aucune ride ne sillonnait son visage. « C'est un homme de Dieu », pensais-je, et je le saluai poliment. Il marchait pieds nus et sa tunique était usée, mais il était revêtu d'un manteau neuf de couleur cramoisie.

« — Que l'Éternel soit avec toi, mon fils, me dit-il. Je te cherchais.

« Je le regardai avec étonnement. Son visage m'était inconnu, et je supposai que, trompé par une ressemblance, il me prenait pour un autre. Mais je fus vite désabusé, car il reprit :

« — Jéroboam, n'es-tu pas las de tenir dans ta main le marteau de tailleur de pierre ou la règle de l'architecte ? Il est d'autres métiers sur la terre, d'autres métiers pour un homme sur lequel se sont posés les yeux de l'Éternel.

« Un frisson me saisit à ces mots. La voix du vieillard s'était faite si

solennelle et la connaissance où il était de mon métier était si exacte, que je sentis que cette rencontre s'était produite par la volonté divine.

« — Je suis le prophète Achiga, de Silo, reprit le vieillard du même ton grave. Et j'ai acheté ce manteau neuf pour toi.

« — Que veux-tu dire ? demandai-je. Quel besoin ai-je d'un manteau de cette couleur éclatante, moi qui ne suis que le chef des maçons du roi ?

« Le vieillard, sans me répondre, retira le manteau de dessus ses épaules et le déchira en morceaux.

« — Quelle aberration est la tienne ! saint homme, m'écriai-je en essayant d'enlever l'étoffe de ses mains. Quoi ! mettre ainsi en pièces un manteau neuf !

« — Il y a douze morceaux, dit Achiga avec calme. En voici dix pour toi ! Le fils du roi n'en aura que deux.

« Mon Seigneur, continua Jéroboam toujours à genoux devant Salomon et d'un ton plein d'angoisse. Je te fais serment que ce sont là les propres termes du prophète. Je restais béant de surprise et près de croire que j'avais affaire à un fou, quand Achiga, après avoir mis entre mes mains les dix morceaux d'étoffe, s'écria d'une voix forte dont les échos font encore battre mon cœur de crainte et de stupeur :

« — Israël, voici dix de tes tribus : Aser, Nephtali, Dan, Manassé, Zabulon, Issachar, Éphraïm, Gad, Ruben, sous le commandement de Jéroboam. Le fils de Salomon n'est pas digne d'un tel héritage. Il rendra son joug si pesant que son peuple s'écartera de lui, son peuple lassé de tant de magnificences, qu'il paie durement de sa sueur et de ses biens. Le manteau était neuf et le voici déchiré, le royaume venait de se former et le voici partagé. Mais, à cause de David, une part demeurera à sa race où, entre des rois abominables, s'élèveront des princes superbes comme des tours et dont le cœur sera un calice plein d'aromates. Israël, je te donne à ton roi, et si Jéroboam fait ce qui est droit à mes yeux, s'il observe ma loi et mes commandements comme l'a fait David, mon serviteur, je serai avec lui et je lui bâtirai une maison stable comme j'en ai bâti une à David. J'ai dit. »

« Seigneur, reprit Jéroboam en tremblant, voici entre mes mains les dix morceaux du manteau. Le vieillard qui me les a donnés a disparu soudain de devant moi. Et je suis rentré en courant au palais, bouleversé, me demandant si je n'ai pas dormi et rêvé.

— Ainsi, fit Salomon, blême et d'une voix saccadée, il ne restera à ma race, après moi, que cette ville que j'ai passé ma vie à embellir, que les tribus de Juda et de Benjamin ! Ceci eu égard seulement à David ! Et Salomon, l'éblouissement de son temps, est dépossédé même avant la tombe !

Un rugissement de colère s'échappa de sa poitrine.

— Non ! hurla-t-il, le prophète a menti, car, pour être roi, il faut

vivre, Jéroboam. Et je vais te tuer !

Ivre de rage, Salomon saisit une courte épée ornée de pierres précieuses et qui pendait à sa ceinture. Mais, plus rapide que lui, Jéroboam, relevé d'un bond, avait enjambé la balustrade de la terrasse et, s'accrochant ici et là aux aspérités et aux corniches des murs, en un clin d'œil avait atteint le sol. Puis, fonçant droit devant lui, souple et rapide comme le cerf des forêts du Liban, il avait fui tout là-bas vers le Sud, vers le refuge de l'Égypte, loin de la colère du roi.

Salomon laissa tomber son arme inutile. Les prophètes ne mentent pas. Toute sa splendeur ne serait qu'un éclair dans l'Histoire. Il passerait comme passe au cœur humain l'amour dont il avait trop chéri la forme légère et fuyante.

Il eut un regard vers le palais des femmes. Sous l'abri des portiques de bois odorant qu'entouraient les rameaux fleuris du jasmin et l'épanouissement des roses, il imaginait les couples dansant au son des luths et des cithares, dans le tourbillon des chevelures dénouées et des écharpes de gaze.

Toute la beauté de la Terre, grâce des corps, parfums des calices, enchantement subtil des sons, était là, éclos par ses soins. L'Humanité future s'en embaumerait comme d'un bouquet. Qu'importe un peu plus ou un peu moins de sol, quand volent à jamais à travers l'Espace les strophes sublimes des « Cantiques » !...

...Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène

Des vignes d'En-Guédi...

...Car voici, l'hiver est passé ;

La pluie a cessé, elle s'en est allée.

Les fleurs paraissent sur la terre,

Aujourd'hui, il faut chanter !...

— Béni soit l'Éternel ! dit Salomon.



La veuve de Sarepta



Le prophète Élie, le Thischbite, habitant de Galaad, avait fui les persécutions d'Achab, roi d'Israël.

Jéroboam et ses successeurs avaient tous marché dans la voie du péché. L'idolâtrie, les orgies coupables avaient occupé leurs jours. Et depuis sa séparation d'avec le royaume de Juda, Israël était déchu de sa prospérité. Ses rois adoraient Baal et Astarté et s'unissaient, comme l'avait fait Achab, aux filles des Sidoniens. Samarie, leur ville capitale d'Israël, brillait comme une fleur vénéneuse aux coloris éclatants, mais à la mortelle senteur, au pied du mont d'Éphraïm.

Et l'Éternel, dont la colère grondait, avait dit à Élie de Galaad :

— Va-t'en vers Achab, et annonce-lui que ses crimes et ceux de ses pères écartèreront durant des années, de la terre, toute pluie et toute rosée.

Élie s'était acquitté de sa mission, puis, fuyant la colère d'Achab et de sa femme Jézabel, il s'était dirigé vers l'Orient et s'était caché auprès du torrent de Kérith.

Là, il n'avait eu, comme compagnons de sa vie solitaire, que le murmure du torrent sur les cailloux de son lit et les animaux effarouchés qui accouraient y boire. Il serait mort de faim, infailliblement, si l'Éternel n'avait ordonné aux corbeaux de le nourrir.

Plusieurs fois par jour, il voyait se poser auprès de lui un des noirs corbeaux qui, dans son bec puissant, portait soit un morceau de viande, soit un morceau de pain. Et Élie pouvait ainsi subsister, au milieu de la famine et des souffrances que la sécheresse apportait au pays d'Israël.

Cependant, le torrent même s'épuisait. Son cours tumultueux était devenu un maigre filet d'eau, et celui-ci, à son tour, semblait s'évaporer sous l'ardente chaleur du soleil. Les animaux amaigris tendaient leur mufler haletant vers cette fraîcheur de la terre qui

diminuait chaque jour.

Et un jour le torrent se tarit.

Alors Élie sortit de la caverne qui l'avait abrité.

— Éternel, dit-il en tombant la face contre terre, que veux-tu faire de ton serviteur ? Voici, l'eau manque à ma soif. Si je remontais vers la source du torrent, ce serait en vain, car nulle pluie n'est venue s'accumuler au creux des roches et le sol en feu ne laisse plus sourdre aucune des nappes souterraines. Que dois-je faire ? Me commandes-tu de mourir en holocauste pour les péchés d'Israël ?

— Élie, fit la voix de l'Éternel, mon bon serviteur, ne crains pas. Je ne ferai pas porter à l'innocent la peine de l'impie. Quitte ce désert. Marche vers l'Occident. Va-t'en dans le pays des Sidoniens, non loin de la grande mer, à Sarepta. Là-bas, tu seras nourri, accueilli. Et tu y demeureras jusqu'à ce que je t'en tire.

— Éternel, mon Dieu ! dit Élie avec reconnaissance. Ton serviteur a trouvé grâce devant tes yeux. Mais comment me nourrirai-je pendant la route, et comment reconnaitrai-je celui qui doit m'accueillir, sur la côte Phénicienne ?

— Ne crains point, répéta l'Éternel.

Sans s'inquiéter davantage, Élie quitta son abri du désert avec confiance, et il marcha vers l'Occident.

Chaque jour, au moment de la halte méridienne, il trouvait auprès de lui un arbre chargé de fruits mûrs qui apaisaient à la fois sa soif et sa faim. Ainsi, il avançait sans fatigue, évitant les villages, et se dirigeant aussi vite qu'il le pouvait vers Sarepta.

Il l'atteignit enfin. C'était une petite ville enfermée entre ses murailles, et la famine qui ravageait toute l'Arabie ne l'avait pas épargnée. Seuls, quelques puits creusés profondément dans la terre empêchaient les habitants de mourir de soif, mais les plantes du sol et les animaux des étables n'étaient plus guère que des squelettes.

Élie, avant d'atteindre la porte de la ville, s'agenouilla avec ferveur et pria.

Soudain, il leva la tête. Non loin de lui, avec des gestes exténués, une pauvre femme que, à la couleur de son vêtement et à la tristesse de son visage, on pouvait reconnaître pour une veuve, ramassait du bois.

— Femme, dit Élie en allant à elle, que l'Éternel t'assiste dans ta tristesse et t'épargne d'autres peines.

— Merci, Seigneur, fit la femme, en levant vers l'homme de Dieu son visage doux et fané. Tes souhaits me sont bien nécessaires à cette heure. Mais tu viens de loin sans doute, ne puis-je t'être utile ?

Élie considéra un moment cette femme dont la mise était d'une extrême pauvreté. À quoi pouvait lui être utile ce pauvre être accablé de fatigue, de privations et de peine ? Tout autre, en ce monde, aurait

souri à cette demande de la veuve de Sarepta. Élie ne sourit pas et répondit :

— Tu peux m'être en effet utile, si tu le veux. J'ai soif, le sable du désert et le soleil m'ont desséché la gorge. Donne-moi un peu d'eau.

— Oui, Seigneur, dit la veuve avec empressement. Il me reste de l'eau au fond de ma cruche. Mon voisin m'a permis d'en tirer à son puits tout à l'heure. Je suis bien aise qu'il en soit resté pour toi. Suis-moi, ma maison est tout près de la porte de la ville. Tu logeras chez moi. Je vis seule avec mon fils qui a sept ans. Tu verras quel bon enfant ce peut être.

— J'accepte, dit Élie, et je logerai chez toi en effet, femme, car tout ceci a été réglé bien avant notre rencontre par une puissance souveraine : c'était écrit.

— Je ne te comprends pas, fit la veuve, j'ignore de quelle puissance tu veux parler. Je suis tout simplement obligeante de nature, ainsi qu'on doit l'être entre de pauvres gens. Je t'ai vu assoiffé et las, et j'ai pensé que, sans doute, tu ne connaissais personne à Sarepta...

— Que l'Éternel soit béni ! reprit Élie avec ferveur, lui qui sait disposer les cœurs de façon à ce que s'accomplissent ses volontés. Allons vers ta demeure, femme, car tu l'as dit, en effet, je suis las.

Élie se chargea de quelques morceaux de bois que la veuve rapportait chez elle pour allumer son feu, et tous deux se mirent en marche. Ils eurent bientôt atteint leur but.

La maison de la veuve était toute petite et presque enfouie sous une vigne qui courait sur ses murs et son toit. Deux pièces s'ouvraient en bas, et une échelle conduisait à une sorte de grenier qu'éclairait une lucarne.

Avant d'entrer, la veuve s'arrêta et montra au prophète l'étroite fenêtre.

— Seigneur, dit-elle timidement, si cette chambre ne te paraît pas indigne de toi, restes-y aussi longtemps que tu le désireras. Je t'y ferai une couche bien moelleuse avec du foin et des peaux de brebis. Mais je me demande ce que je pourrais t'offrir si tu as faim, car je ne possède rien au monde, ou si peu de chose.

— Ce peu de chose me suffira, reprit Élie en franchissant le seuil de la maison. Que l'Éternel soit avec toi, femme, je n'ai besoin que d'un morceau de pain.

La veuve leva ses bras au ciel et les laissa retomber avec accablement :

— Hélas ! fit-elle, je n'ai pas de pain, pas même ce morceau qui te suffirait. Il me reste tout juste une poignée de farine dans un pot et un peu d'huile dans une jarre. Je ramassais tout à l'heure ces quelques morceaux de bois afin de pouvoir faire cuire une sorte de galette pour mon fils et pour moi. Ce sera notre dernier repas, car c'est tout ce que

je possède et, après cela, il nous faudra mourir.

Élie s'était recueilli profondément en lui-même : il sourit.

— Prends les morceaux de bois et allume ton feu, femme, dit-il. Ne change rien à ta résolution de faire cuire le peu de provisions qui te reste. Tu les partageras entre nous trois.

— C'était bien mon intention, dit simplement la veuve.

Et tandis qu'Élie s'asseyait pensivement sur un escabeau, la femme fit deux galettes avec la farine et l'huile qui lui restaient.

Pendant ce temps, le fils de la veuve s'était approché de l'étranger, et il le dévisageait de ses grands yeux noirs au reflet triste.

— Comment t'appelles-tu, enfant ? lui demanda Élie en tendant la main vers lui.

Le petit garçon ne répondit pas, et il s'écarta du prophète d'un mouvement lassé et sauvage. Élie pensa qu'il ne fallait pas brusquer la connaissance, et il garda le silence, tandis que ses yeux erraient autour de lui.

L'intérieur de la maison était bien pauvre, mais d'une rigoureuse propreté. Dans un coin s'élevait le foyer rudimentaire, constitué par un four de briques au-dessus duquel un trou, percé dans le toit, servait de cheminée. Un conduit de briques jointées d'argile menait la fumée, tant bien que mal, au dehors. Des chevilles de bois, enfoncées çà et là dans l'argile des murs, supportaient les ustensiles de cuisine et les hardes des habitants du lieu. La couche de l'enfant se trouvait dans un angle. Une porte s'ouvrait dans une pièce sombre et étroite, qui contenait le lit de la veuve, un simple matelas de paille sur lequel était posée une couverture de laine.

— Le repas est prêt, dit la veuve à Élie. Pose ton bâton de voyage dans ce coin, Seigneur, et approche ton escabeau de la table. Voici la cruche et voilà la galette. La nôtre cuit, mon cher petit, ajouta-t-elle en s'adressant à son fils, immobile et silencieux.

— Tu me sers le premier, femme ? s'écria Élie avec joie. Le premier ? L'Éternel est avec toi.

— Mais n'est-ce pas tout naturel ? demanda la veuve étonnée. Tu es mon hôte. La meilleure et la première part doivent être pour toi.

— L'Éternel te récompensera pour ton obéissance aux devoirs d'hospitalité et de fraternité, fit le prophète avec douceur. Alors que tu es pauvre, et seule pour élever ton enfant, tu n'hésites pas à te priver pour les autres. Tu es bénie de Dieu.

Élie leva la main et reprit.

— Aussi longtemps que durera la sécheresse, il y aura toujours de l'eau dans cette cruche, de l'huile dans cette jarre et une poignée de farine au fond de ce pot. Telle est la volonté de l'Éternel.

La veuve avait écouté ces mots avec une surprise sans bornes et ses regards se portèrent instinctivement sur la cruche, le pot et la jarre

qu'elle venait de vider. Et un cri jaillit de ses lèvres. Voici, la cruche était à demi pleine d'eau, le pot contenait une bonne poignée de farine et l'huile luisait au fond de la jarre.

— Homme de Dieu ! s'écria la veuve en joignant ses mains avec bonheur. Qu'ai-je donc fait pour trouver grâce aux yeux de l'Éternel ? Si tu ne t'étais pas approché de moi, c'en serait fait demain de mon fils et de moi-même, car je n'aurais pas survécu longtemps à la mort de mon enfant. Nous sommes sauvés. Oh ! l'heureux jour que celui où tu as franchi ce seuil !

Élie avait hoché la tête en souriant. Il mangeait lentement. Il s'était assis, son écuelle sur les genoux, face à la porte de la ville. Les battants grands ouverts laissaient apercevoir, au delà d'une dune de sable doré hérissée de maigres herbes, les flots bleus et calmes de la grande mer. Une galère phénicienne, sa voile pourpre tendue à la brise, semblait, en glissant sur l'eau, déchirer une nappe d'azur du tranchant de sa proue élevée. Les avirons des rameurs battaient en cadence. Et l'écho de leurs refrains monotones parvenait jusqu'au rivage.

Tout à coup, la voix de la femme retentit, pleine d'angoisse.

— Qu'as-tu ? criait-elle, qu'as-tu, mon fils bien-aimé ? Où souffres-tu ? Réponds ! Réponds-moi. Mon Dieu ! Ses yeux se ferment. Mon petit ! Au secours !

Élie se précipita. La veuve sanglotante tenait entre ses bras son enfant évanoui. Sur le jeune visage, une sueur froide perlait en gouttes innombrables. Et autour des yeux, un grand cerne bleuâtre s'étendait de seconde en seconde.

— Mon fils ! hurla la femme dans un cri sauvage.

Elle serrait l'enfant contre sa poitrine, le couvrant de baisers éperdus. Ses mains couraient sur le corps frêle, cherchant, tâtant quelle était la blessure mystérieuse, qui avait subitement emporté la joie du petit garçon, si rieur encore le matin même ?

Un souffle haletant, toujours plus faible, sortait avec peine de la bouche enfantine ; et la mère, presque aussi pâle que son fils, semblait ne respirer qu'avec lui.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait-elle avec désespoir, veux-tu donc me ravir mon fils ? Ma joie et ma consolation ? Que t'ai-je fait pour que tu me frappes ainsi ?

Ses yeux hagards errèrent autour d'elle, et elle aperçut Élie qui se tenait debout, plein de compassion. Une lueur de folie traversa son regard. Elle serra son fils étroitement sur sa poitrine et tendit le poing vers le prophète.

— Sorcier ! cria-t-elle, magicien vomi de l'enfer, c'est toi qui le tues. Depuis que tu as franchi ce seuil, mon enfant est resté silencieux. Je le croyais intimidé à la vue d'un étranger, mais c'est toi qui lui jetais un

mauvais sort par ta seule présence. Et tu as osé prononcer le nom de l'Éternel, imposteur ! Tu n'as pas craint de bénir cette maison où tu apportais la mort !

Les cris de la femme s'élevaient rauques, effroyables. Les voisins étaient accourus et se pressaient autour de la maison, avançant, par l'ouverture de la porte, leur tête curieuse. Élie avait essayé vainement d'interrompre la mère désespérée. Celle-ci ne pouvait rien entendre, et sa douleur et son épouvante se répandaient en un furieux torrent de paroles. L'enfant était livide. Son souffle ne soulevait plus sa poitrine.

Sa mère le regarda avec des yeux démesurément ouverts. Quelques cris inarticulés s'échappèrent de ses lèvres. Elle eut un éclat de rire atroce, rire de folie plus terrible que des blasphèmes, et elle s'écroula sur le sol, sans connaissance.

Élie la soutint dans sa chute puis, desserrant avec peine l'étreinte des bras maternels, il s'empara de l'enfant.

— Veillez sur la mère, ordonna-t-il aux voisines qui s'empressaient ; et il monta les degrés de l'échelle qui conduisait à la chambre du haut.

— Mais... l'enfant ?... firent quelques voix d'un ton de méfiance.

— Il est dans la main de Dieu ! répondit Élie avec une majesté telle que nul n'osa plus l'interroger.

Arrivé devant le lit qui était dans la chambre, le prophète y déposa doucement l'enfant inerte et glacé.

Oui, la vie avait fui ce corps et la jeune âme s'était arrêtée dans son voyage de la terre. Rien ne palpitait plus sur la bouche entr'ouverte ni dans ce cœur. Élie tomba à genoux.

— Éternel, supplia-t-il avec déchirement, permettras-tu que celui qui est venu en ton nom et qui, en ton nom, a béni cette demeure et ses habitants, permettras-tu que celui-là se soit trompé et qu'il apparaisse aux yeux de ces simples gens comme un envoyé du Mal ? Baal règne en maître au pays des Sidoniens ; Dieu d'Israël, seul vrai Dieu, seuls but et cause de l'Univers, n'accorde pas aux impies idolâtres l'horrible joie de trouver tes serviteurs en défaut. Dieu, entends-moi ! Ramène cette âme dans le corps où tu l'avais placée pour la vie terrestre. Ou, si tu veux que la Mort ne parte pas les mains vides de la maison où elle est entrée sur mes pas, prends-moi à la place de l'enfant. Éternel, ton serviteur est vieux et las, rappelle-le auprès de ses pères, mais laisse vivre le fils de la veuve.

Les sanglots secouaient le prophète. La face contre le sol, il écoutait de toute son âme. N'entendrait-il pas la voix éclatante qui fend les rochers et précipite les eaux sur le sol en déchirant les nuées ? Dieu n'avait-il mené son plus zélé serviteur au pays des Sidoniens que pour en faire un objet d'horreur et de risée ?

Et, tout à coup, le prophète se leva. La Voix avait retenti à son oreille.

— Couche-toi sur l'enfant, lui disait-elle, afin de verser à son corps si froid toute la chaleur du tien. Obéis, et ne crains point, mon serviteur.

Les yeux brillants d'une joie surhumaine, Élie obéit à l'ordre souverain. Et, peu à peu, il sentit se galvaniser le frêle cadavre ; un souffle léger vint caresser sa joue.

— Éternel ! Éternel ! priait le prophète.

La jeune âme était revenue ! Bientôt les lèvres de l'enfant s'ouvrirent dans un balbutiement :

— Maman !

Les doux yeux noirs pleins de surprise contemplaient le visage étranger encadré de boucles blanches qui se penchait au-dessus d'eux.

Élie prit l'enfant dans ses bras et, en deux bonds, fut devant la mère prostrée.

Sans un mot, il lui tendit son fils qui, maintenant, rose et souriant, secouait sa tête bouclée.

La mère eut une clameur d'indicible joie :

— Mon enfant ! cria-t-elle. Mon enfant ! Éternel, tu existes !

Elle se laissa tomber aux pieds d'Élie, pleurant, embrassant ses genoux :

— Pardon, hoquetait-elle avec ravissement. Pardon, homme de Dieu, daigne écouter ta servante ! J'ai douté, j'étais folle. Tu es celui qui dit la vérité, tu es le serviteur du Dieu de vérité.

— Miracle ! miracle ! clamaient les assistants bouleversés, le Dieu d'Israël est tout-puissant, le plus puissant de tous les dieux, le seul Dieu. Jamais Baal n'a ressuscité les morts !

L'enfant avait passé des bras de sa mère sur les genoux d'Élie et, sa timidité disparue, il glissait ses petits doigts dans les ondes de la longue barbe du prophète.

— Il faut que tu restes toujours avec nous, dit-il d'un ton plein d'autorité.

— Toujours, c'est trop longtemps, fit Élie en souriant. La vie de la Terre nous séparera, mais nous resterons unis dans le culte de l'Éternel, et quand le repos viendra pour toi, dans bien des années et des années, c'est sur mon cœur que tu t'endormiras. Pour l'instant, joue, mon fils, ris et chante. Ta joie de vivre est la plus belle prière qui puisse s'en aller vers le Créateur. Et peut-être à cause d'elle, à cause de celle de tous les enfants innocents, Dieu pardonnera-t-il aux rois coupables et à la Terre attristée.



La patience d'un Juste



Il y avait dans le pays d'Uts, au nord de l'Arabie Déserte, un pasteur riche et heureux.

Il se nommait Job. C'était un homme grand et fort, de belle santé et de gaieté inaltérable, et il semblait communiquer à tout ce qui l'entourait cette bonne et robuste humeur qu'il portait en lui.

Aucun pâturage n'était plus vert et plus abondant que les siens. Les palmiers de l'oasis qui s'élevaient au milieu d'eux, gardiens de la source qui les faisait vivre et les faisait rester frais sous la brûlure du soleil, étaient les plus hauts de la contrée. Leurs épais bouquets de palmes versaient sur le sol une ombre si douce que les voyageurs en parlaient comme d'un avant-goût du ciel. Les puits ne tarissaient pas, et jamais plus beaux et plus nombreux troupeaux que ceux de Job n'avaient brouté l'herbe des vallées d'Orient.

L'œil n'arrivait pas à compter les bêtes en un jour. Il y avait sept mille brebis avec leurs agneaux, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses ; et il fallait un véritable peuple de serviteurs pour donner à tous ces animaux les soins nécessaires. Comme Job était le meilleur des maîtres, tous ceux qu'il employait étaient les plus heureux des serviteurs. Après le travail du jour, ils se réunissaient par groupes sous les tentes, et, vers la nue étoilée, montaient longtemps les chants et les rires.

Si Job se divertissait de la joie de ses serviteurs, combien mieux encore aimait-il à entendre sonner, heureuse et claire, la voix de ses enfants. Car l'Éternel l'avait béni jusque dans sa famille, et jamais une plus complète union d'esprit et de cœur n'avait soudé des êtres les uns aux autres.

Job avait sept fils et trois filles. Tous étaient beaux et bons. Quand ils entouraient leur père, ils faisaient à celui-ci une couronne de lumière et de bonheur. Ils ne se quittaient guère, partageant travaux et

plaisirs, dînant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, dans une entente parfaite.

Quand de grands festins avaient ainsi réuni ses enfants, Job les faisait venir le lendemain devant lui.

— N'as-tu pas offensé l'Éternel ? demandait-il à celui-ci ou à celui-là. Les vapeurs du vin peuvent avoir amené dans ton cœur ou sur tes lèvres d'involontaires péchés envers lui. Purifie-toi, mon fils, afin que ton âme soit toujours agréable à l'Éternel.

Et le père, soucieux de purifier son enfant aux yeux du Très-Haut, offrait pour lui un sacrifice d'holocauste : le sang de ses agneaux ou de ses veaux les plus gras coulait sur l'autel, et le feu consumait la chair des victimes, montant avec une agréable odeur vers l'Éternel.

Car Job, avant toute autre chose, avait crainte et amour de Dieu.

Or, tandis que sur ce point de la Terre vivait un si calme bonheur, Satan, l'esprit du mal, dans ses voyages invisibles parmi les hommes, vint à passer dans le pays d'Uts. La vue de tant d'êtres joyeux et bénissant l'Éternel fut comme un poison pour sa pensée. Et quand il se présenta au pied du trône du Très-Haut, au milieu des anges, il gardait encore le souvenir de son chagrin.

— Qu'as-tu ? demanda Dieu à l'Ange du Mal. Est-ce la vue de mon bon serviteur Job qui t'a ulcéré ainsi ? Nul homme sur la terre ne m'est aussi attaché et reconnaissant. Il est si intègre et si droit que rien ne pourrait l'éloigner de son amour pour moi.

— Ah ! ah ! ricana Satan, tu crois à l'amour désintéressé de cet homme, Créateur ? Laisse-moi te désabuser. Tous ses sacrifices et ses prières viennent des richesses et du bonheur que tu lui as accordés. Il t'aime par reconnaissance et aussi par désir de te voir lui continuer une protection aussi efficace. Bel amour que celui qu'on témoigne à qui vous a donné une nombreuse et belle famille, et des troupeaux à couvrir tout un pays. Il n'est pas difficile d'être un Juste, dans ces conditions.

— Tu voudrais me faire douter du cœur de mon serviteur, Esprit Malin ? dit l'Éternel. Eh bien, soit, éprouve son amour pour moi. Je t'abandonne ses biens, mais ne touche pas à sa personne.

Satan ne se le fit pas dire deux fois. Et ses sombres ailes de nuit l'emportèrent au pays d'Uts. Il commença aussitôt sa malfaisante besogne.

Dans une plaine, le labour se faisait. Les bœufs tiraient docilement la charrue, tandis que les ânesses paissaient non loin de là. Un grand nombre des serviteurs de Job s'activaient dans les champs, préparant le sol pour les semailles.

Satan vola auprès des Sabéens, tribus pillardes, toujours en quête de vols et de crimes. Il se glissa auprès de leur chef et mit dans l'esprit de celui-ci le désir de nuire au riche pasteur. Les Sabéens poussèrent des

cris de joie sauvage aux premiers mots de leur chef et ils coururent sus aux laboureurs. Enlever les bœufs et les ânesses, passer les serviteurs de Job au fil de l'épée, cela fut fait en moins d'une heure, car cette attaque imprévue n'avait pu être parée. Il ne survécut qu'un seul homme à la tuerie, et, tout sanglant, il s'achemina, se traîna plutôt jusqu'à la maison de Job.

Le patriarche était assis sur son seuil, contemplant le frais paysage que l'oasis offrait à ses yeux. À ses côtés, sa femme préparait le grain de ses pigeons et de ses tourterelles. Elle poussa un cri en apercevant le serviteur qui s'avancait avec peine vers son maître, marquant de sang la trace de chacun de ses pas.

— Qu'y a-t-il ? demanda Job, qui se leva et courut au blessé, avec inquiétude.

— Tu n'as plus de bœufs ni d'ânesses, maître, balbutia celui-ci. Tes serviteurs sont morts, moi seul ai pu m'échapper pour t'apporter la triste nouvelle.

Et en quelques mots, il fit le récit de l'attaque des Sabéens.

La femme de Job poussa de grands cris. Le patriarche était pâle et tremblant.

— Morts ! fit-il, atterré.

Il n'avait pas achevé ce mot qu'un autre de ses serviteurs se présenta devant lui. Il haletait, et ses vêtements étaient couverts de poussière et de sang.

— Maître, fit cet homme à son tour, nous gardions tes brebis, mes camarades et moi, et voici que, dans le ciel si bleu, un grand nuage noir est apparu tout à coup. Avant que nous ayons eu seulement le temps de rassembler nos bêtes, un orage comme jamais je n'en ai vu s'est déchaîné. Le feu du ciel est tombé sur la bergerie et le pâturage. En une minute tout a été consumé, tes serviteurs comme ton troupeau, les gens comme les bêtes.

— Dieu ! s'écria Job en levant les mains au ciel, tandis que sa femme déchirait ses vêtements de colère et de douleur.

— Je me trouvais un peu à l'écart, reprit le serviteur, et je suis resté seul vivant. La prairie n'est plus qu'un monceau de cendres.

L'homme parlait encore, lorsqu'un des chameliers de Job accourut, essoufflé, hors d'haleine.

— Maître, maître, cria-t-il, une horde de Chaldéens est venue se jeter sur nous, alors que nous passions tranquillement tes chameaux. Ils nous les ont enlevés et ont mis à mort ceux qui les gardaient. Je cours vite. J'ai pu échapper au massacre et à leur poursuite. Mais quel malheur ! Maître, quel malheur !

La femme de Job poussait des cris lamentables ; le patriarche restait atterré.

— Oh ! murmura-t-il enfin. Courez prévenir mes fils. Ils sont tous,

ainsi que mes filles, dans la maison de leur frère aîné. Ils sauront, eux, faire ce que je ne puis faire ; poursuivre les voleurs et leur faire rendre gorge. Éternel, comme tout s'acharne aujourd'hui contre nous !...

Des sanglots se firent entendre à ce moment. Une femme assez âgée s'avavançait, soutenue par un petit berger. Elle tomba aux pieds de Job. Des torrents de larmes ruisselaient sur ses joues blêmes, et un lugubre gémissement sortait sans fin de sa bouche entrouverte.

— Pourquoi pleures-tu, nourrice ? cria le patriarche avec une soudaine terreur. Est-il arrivé malheur à quelqu'un de mes enfants ? Réponds, réponds ! Ah ! qu'importent les biens perdus, les troupeaux volés ou brûlés, quand la vie d'un des miens est en péril peut-être... Quand, peut-être, j'ai à pleurer la mort d'un fils ou d'une fille...

Il avait saisi le bras de la nourrice de ses enfants et le secouait de toute sa force ; mais elle demeurait muette, la poitrine soulevée d'inapaisables sanglots.

— Ah ! s'écria Job, parle, je t'en conjure, je te l'ordonne ! Lequel de mes enfants dois-je pleurer ?

La nourrice le regarda avec des yeux fixes et hagards. Plusieurs fois ses lèvres remuèrent, mais elle ne put prononcer une parole.

— Lequel ? cria Job avec angoisse.

Alors, d'une voix lointaine, le regard perdu dans la contemplation d'une image invisible et effroyable, elle dit enfin :

— Ils sont tous morts... La maison était vieille... Un grand vent est venu... Il a tapé contre les poutres des coins... Et il les a brisées... Les murs se sont abattus... Tous les jeunes gens riaient, chantaient... Ils ont été écrasés... Ils sont tous morts. Ils sont tous morts !

La femme de Job avait poussé un cri et s'était évanouie. Aucun de ces enfants n'était né d'elle ; cependant elle leur avait servi de mère, et ils étaient chers à son cœur.

Job, lui, fit quelques pas en titubant comme un homme ivre. La folie envahissait son cerveau. À ses pieds, la nourrice sanglotait toujours et répétait d'une voix monotone :

— Ils sont tous morts !

Job pressa son front entre ses mains. Sa tête éclatait.

— Oh ! fit-il.

Et il se laissa aller la face contre terre, immobile et muet.

Tous les assistants pleuraient ; le malheur et la ruine du Juste chagrinaient ceux qui le connaissaient. Enfin sa femme revint à elle. Elle s'approcha du patriarche et lui prit la main. Ce simple geste ramena Job au sentiment de la réalité.

— Mon Dieu ! dit-il. Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu je retournerai dans le sein de la terre. L'Éternel a donné, l'Éternel a ôté. Que son saint nom soit béni !

Les heures passèrent ; Job demeura prostré, priant, le front dans la

poussière. Pas un blasphème ne sortait de sa bouche, par un murmure. Aucune larme ne coulait de ses yeux secs et fixes. Du séjour éternel, Dieu contemplait cette douleur terrible, mais résignée.

— Eh bien ? dit-il à l'Ange du Mal qui se tenait près de lui, frémissant de colère. Tu le vois, mon serviteur Job m'est resté fidèle. Il souffre, mais il ne se révolte point, mais il ne blasphème pas mon nom et ne m'accuse pas d'injustice.

Satan grinça des dents, et dit en ricanant :

— La seule chose qui soit indispensable à l'homme, c'est sa propre vie. Fortune, affections, qu'importe cela ! Mais si l'être est touché dans sa chair, dans ses os, alors, toutes les belles sérénités disparaissent. Étends ta main, Créateur. Altère la santé de cet homme, et nous verrons s'il ne te maudit pas.

— Fais-en l'épreuve, dit Dieu. Je te le livre, mais épargne sa vie.

— J'aurai la victoire, dit Satan avec rage.

Et il s'envola au pays d'Uts.

Le lendemain matin, la femme de Job, aidée d'un voisin, vint supplier son mari de prendre quelque nourriture et du repos. Toute la nuit, il était resté étendu sur le sol, insensible au vent aigre et à la rosée.

Il se releva péniblement. Une étrange langueur s'était emparée de lui, et il lui semblait que son visage et son corps étaient comme brûlés par une flamme dévorante.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria sa femme en s'écartant de lui avec crainte et dégoût. Tu es défiguré. Toute ta peau est crevassée d'ulcères. Voici ce que tu as gagné à rester à prier dehors. Prier ! Je te conseille de remercier Dieu à présent. Non seulement tu es gueux, sans enfants, sans postérité, mais encore tu es devenu le plus repoussant des hommes. Ne franchis pas le seuil de cette maison, car l'odeur de tes plaies est infecte. Il m'est pénible de te dire ces choses, mais je ne puis supporter ton contact ni même ta vue. Je vais t'installer un lit sous l'auvent et tous les jours je t'apporterai de la nourriture. Que dis-tu ?

— Moi ? fit Job avec douceur. Rien. Que la volonté de Dieu soit faite.

Sans se plaindre, il se traîna sous l'auvent où sa femme venait de jeter une paille et une couverture. Une insupportable démangeaison s'était emparée de lui. De ses plaies coulait une humeur fétide. Il se pansa, puis s'étendit sous sa couverture. Parfois un long frisson le secouait.

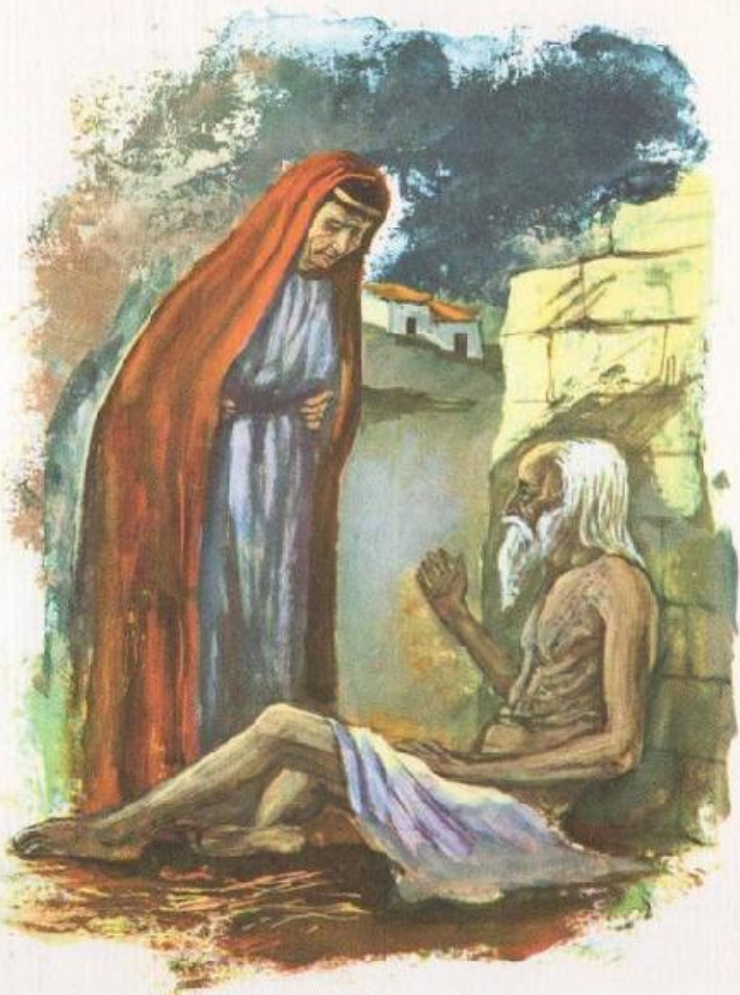
De loin, des enfants curieux regardaient cet homme si riche et si fort la veille, la veille commandant à tant de serviteurs et, à cette heure, abandonné, pauvre et malade. Sa femme ne s'approchait de lui, pour lui porter son repas, qu'avec une répugnance qu'elle ne pouvait

dissimuler.

Un étonnement immense et douloureux occupait l'âme de Job. Se voir tout à coup un objet de dégoût capable d'éloigner ces enfants qui aimaient tant se tenir près de lui naguère. Entendre les railleries des voisins qui le jalouaient autrefois. Se trouver seul avec la peine de son cœur et les souffrances de sa chair ! Combien d'autres hommes, au milieu des plaintes arrachées par le mal, auraient élevé vers Dieu des pensées d'amertume et de colère ! La mort de ses enfants, sa ruine, sa maladie, sa solitude, que de sujets de juste rancœur !

Il avait joint ses mains avec ferveur et il priait.

— Homme stupide, lui cria sa femme, est-ce que vraiment tu peux remercier Dieu des bienfaits dont il t'a « comblé » depuis hier ? Tu n'es pas difficile. La meilleure chose que tu puisses lui demander désormais, c'est de te faire mourir le plus vite possible, afin de débarrasser la terre et toi-même du fardeau de ta vie.



« Homme stupide » lui cria sa femme...

À ces paroles méchantes, Job ne répondait point. Son âme voguait sur un océan de douleurs.

— Pourquoi suis-je né ? disait-il en lui-même. Pourquoi tant de pas et d'efforts sur la terre ? Et pourquoi Dieu m'a-t-il châtié ? Quels sont mes crimes ? Je ne le sais pas.

Mais jamais ces questions si tristes ne revêtaient plus d'amertume. Sa tête lasse se penchait sur sa poitrine, ses lèvres murmuraient l'hymne perpétuel de son cœur résigné et patient :

— Que la volonté de l'Éternel soit faite.

Les jours s'écoulaient, les semaines, sans arracher d'autres paroles à l'homme qui souffrait. Satan, l'ange des ténèbres, avait beau multiplier ses efforts et faire du corps de Job le champ ouvert aux maux les plus divers et les plus douloureux, les larmes et les gémissements qu'ils lui tiraient ne s'accompagnaient d'aucun reproche envers la bonté divine.

— Nous recevons de Dieu le bien qu'il lui plaît de nous envoyer, disait-il à sa femme en réponse à ses aigres remarques. Serait-il juste de ne pas accepter aussi le mal ?

Un jour, devant le grabat où il était étendu, Job vit s'arrêter trois de ses amis les plus chers. C'étaient Élip haz de Théman, Bildad de Schuach et Tsophar de Naama. Ils avaient appris les malheurs qui étaient arrivés à Job et, sitôt de retour d'un voyage, ils accouraient pour le consoler.

Le changement que la maladie avait causé au patriarche les surprit tellement qu'ils ne reconnurent pas Job au premier abord. Il fallut que celui-ci les appelât par leurs noms.

— Mes frères, leur dit-il, Dieu m'a affligé, et je comprends à quel point, d'après votre attitude. Je souhaite que la mort vienne bientôt me délivrer de mes tourments. Il en sera du reste ce que Dieu voudra.

Les trois amis, bouleversés de voir Job en cet état, se mirent à pleurer. Ils déchirèrent leurs manteaux et jetèrent de la poussière sur leur tête.

— Hélas ! dit Élip haz. Quel chagrin de te trouver réduit à cette extrémité, mon pauvre Job ! La droite de l'Éternel est terrible. Repens-toi de tes fautes. Hâte-toi, afin de recouvrer la santé.

— Élip haz a raison, dit vivement Bildad. Tout ceci est une punition. Humilie-toi et l'Éternel te pardonnera.

— L'Éternel m'a frappé sans qu'il y ait de ma faute, protesta Job. Je ne suis coupable d'aucun péché envers Lui. Et je n'ai pas mérité sa colère.

— Ne sois pas aussi sûr de toi, fit Tsophar à son tour avec solennité. Car si l'Éternel accable, c'est toujours justement. Tu as péché, ne le nie pas, afin de ne pas augmenter ton crime.

— Non, s'écria Job d'un ton véhément, je suis innocent. Pas une heure de ma vie ne s'est écoulée sans que je rende au Créateur

l'hommage qui lui est dû. Mon cœur a toujours été plein d'amour et de respect pour Lui. Il a tout détruit autour de moi, et mon bonheur a fui comme une ombre, mais je ne puis m'accuser d'avoir perdu tous ces biens par ma faute.

Les trois amis se regardèrent, un peu choqués. Ils s'étaient attendus à faire œuvre d'apôtres et à prêcher à Job le repentir et le remords. Et voilà que celui-ci se refusait à subir un sermon.

— Prends garde de ne pas commettre le péché d'orgueil, reprit Tsophar avec reproche. Si tu assures n'avoir rien fait pour t'attirer ces malheurs, tu accuses en quelque sorte l'Éternel de t'accabler injustement. Or c'est une abomination de prétendre une telle chose.

— Ami, fit Job avec douceur, l'Éternel ne saurait agir injustement ! mais, d'autre part, je ne suis pas coupable envers lui. Je reçois ce qu'il me donne : ce mal-ci sans l'avoir mérité, comme j'ai reçu, sans les avoir mérités, tous les biens de naguère.

Éliphaz, Bildad et Tsophar hochèrent la tête et se regardèrent avec incertitude. Qu'avaient-ils à dire ? Les consolations étaient difficiles, puisqu'il n'y avait pas à y mêler ces conseils pesants que l'on croit capables de guider un être dans le désert de sa douleur. Cependant Éliphaz dit encore :

— Pourquoi Dieu frapperait-il sans cause ? Lorsque le feu du ciel brûle la terre, c'est que le nuage d'orage s'était formé. Si les vagues engloutissent le navire, c'est que le vent est venu les tordre au-dessus de la mer. Quelle serait la raison de toutes tes souffrances ?

— Je ne sais pas, dit doucement Job. Et peut-être ai-je eu tort parfois de crier vers Dieu en demandant : « Pourquoi ? » Il ne faut qu'accepter ce qu'il envoie, l'accepter sans se plaindre. Désormais, Éternel, je ne dirai plus que ces mots seuls justes devant toi : « L'Éternel m'a tout donné, l'Éternel m'a tout ôté, que son saint nom soit béni ! »

Job achevait ces mots avec ferveur, quand un grand vent s'éleva. Il passait sur la terre en rafale, courbant les arbres dans la poussière et jetant le sable sur les toits des maisons. Le tonnerre déchirait les nuages de ses roulements et de ses zébrures de feu. C'était comme une immense voix qui criait vers la terre. Et les cœurs humains bondissaient de peur.

Job s'était dressé à demi, la face tournée vers le ciel. Que lui apporterait le terrible ouragan ? Et, qu'importait ?

Il s'étendit de nouveau, les yeux fermés avec soumission, le cœur sans émoi, attendant.

Et soudain, dans le grondement de l'orage, la voix de l'Éternel se fit entendre.

— Satan est vaincu encore une fois, et sa rage se débat en vain. Le cœur de l'homme a fait triompher la cause céleste, le cœur de

l'homme, – cette si petite chose de chair ! – cette formidable puissance. Job, mon bon serviteur, intègre et droit, ton amour, ton orgueil, ton intérêt, ta force, tout cela qui dresse les hommes au-dessus de la simple joie d'être, a été atteint et renversé à la fois. Et tu es demeuré toi-même ! Sans colère, sans peur, sans discours, tu as courbé la tête, sublime résignation. Ta place est marquée, parmi mes saints et mes prophètes, dans le livre éternel de la vie humaine. Job, tenaillé de souffrance et de misère, tu as accepté mes volontés sans me questionner, et c'est pourquoi je vais te répondre. Le grand mot de toute vie, le secret de la vie, c'est : « Patience et Confiance ! »

...Quand l'azur du ciel, débarrassé de nuages, brilla plus vif et plus pur, Job se mit sur son séant d'un mouvement alerte. Ses trois amis, qui avaient écouté les paroles de l'Éternel avec un peu de confusion, se prosternèrent en poussant un cri d'étonnement et de joie : Job était guéri ; son corps ne portait plus aucune trace du mal qui l'avait si longtemps terrassé. Vers sa demeure, ses parents, ses amis chargés de présents s'empressaient avec affection. Sa femme lui souriait.

Et chacun des jours qui suivirent apporta son offrande au bonheur du Juste.

Trente ans plus tard, il n'était bruit dans tout le pays, et bien au delà de l'Arabie Déserte, que des grandes richesses et de la nombreuse famille de Job, l'heureux pasteur. Sept fils et trois filles l'entouraient de leur tendresse. Quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses paissaient l'herbe de ses prairies.

Quand Job mourut, rassasié de jours, il ne se souvenait presque plus d'avoir dû être patient.



Par le fer et par le feu



MALHEUR sur toi, Jérusalem ! L'Éternel s'est détourné de toi. Il a dit : « Allez, vous tous, Assyriens, Chaldéens, adorateurs des Baal et des Astarté, prenez-la, l'infidèle, c'est votre proie. Amusez-vous d'elle, puis réduisez-la en poudre. Et que le vent souffle ses cendres au visage des Nations ! » Jérusalem, après ta sœur Samarie, te voilà livrée aux hordes barbares ! Sion sera labourée comme un champ ! Jérusalem deviendra un monceau de pierres ! Et la montagne du Temple ne sera plus qu'un sommet couvert de forêts. Malheur ! Malheur !

Depuis bien des années, des prophètes poussaient ces cris lamentables, prédisant aux rois qui se succédaient en Israël et en Juda, à Samarie et à Jérusalem, la fin de leur règne impie, et l'arrêt de mort de leurs peuples.

Mais des railleries ou des menaces accueillaienent seules ces courageux avertissements. Après Élie et Élisée, Michée, Ésaïe et Jérémie avaient entrevu l'avenir terrible. Le siège et la prise de Samarie, capitale des rois d'Israël, par le roi d'Assyrie Salmanasar, la captivité et la dispersion de son peuple, ne s'étaient pas imposés à ceux de Juda comme le tableau de ce qui les attendait. Et Jérusalem vivait insoucieuse sur ses collines.

Elle avait confiance aussi dans la force de ses murailles ; elle n'était pratiquement accessible qu'au Nord et au Nord-Ouest, à l'endroit où ne se creusaient pas de vallées. De ce côté-là, une forteresse imposante protégeait la ville, tandis que la citadelle des Jébuséens, sur la colline de l'Ophel, la défendait du côté du Sud.

Il y avait plus de cent ans que le royaume d'Israël avait été morcelé et sa capitale occupée par des Babyloniens qu'avait vaincus et transportés là le roi d'Assur, quand à son tour Juda se trouva en proie à plusieurs ennemis.

Nabucadnetsar, roi de Babylone, et Pharaon Néco, roi d'Égypte, avaient chacun vaincu et détrôné un roi de Juda. Pharaon Néco avait établi Jojakin à la place de son ennemi Joachaz, et Nabucadnetsar, après avoir triomphé de Jojakin, avait fait prisonnier Jojakin son fils et son successeur, puis l'avait emmené à Babylone en même temps que dix mille habitants de Jérusalem. Enfin, il avait placé sur le trône de Juda, avec obligation de lui payer tribut, Sédécias, oncle du jeune roi captif. Ceci fait, Nabucadnetsar était retourné dans son pays, vainqueur à la fois du roi de Juda et du Pharaon d'Égypte.

Onze ans avaient passé. C'était par un soir étouffant, où les cœurs se sentent oppressés comme par l'approche d'une grande catastrophe. Le soleil s'était couché dans des nuages sanglants, et tous les habitants de Jérusalem, du plus puissant au plus humble, s'étaient sentis saisis d'une tristesse mortelle.

— Certes, depuis deux ans, la situation de la ville est lugubre, fit d'une voix grave un homme de haute taille, qu'à sa tunique de lin brodée, à sa tiare, au pectoral orné de pierres précieuses et soutenu sur sa poitrine par des cordons d'or, on reconnaissait pour le grand-prêtre. Les tentes du roi de Babylone enserrent la ville sacrée comme un essaim de mouches voraces. Les jardins des alentours sont devenus des retranchements où les archers d'Assyrie veillent, l'arc tendu. Et la faim est entrée dans Jérusalem. Mais jamais, jusqu'à ce soir, je n'avais éprouvé aussi profondément l'horreur de ce siège. Oui, nous sommes bien emprisonnés et il n'y a plus d'espoir. L'Éternel nous a abandonnés.

— Chut ! fit d'un ton épouvanté un homme jeune encore, mais pâle et maladif et dont le front pliait sous sa couronne d'or. Tais-toi, Séraja ! Si le Dieu d'Israël se désintéresse de nous, les sacrifices que j'ai faits hier à Baal nous rendront celui-ci favorable.

— Impie ! murmura une voix dans l'ombre.

— Qui parle ainsi ? s'écria le roi, d'un ton à la fois courroucé et peureux. Sors des ténèbres, homme ou fantôme. Que me veux-tu ?

Sur la terrasse du palais où s'entretenaient avec agitation le roi Sédécias et les principaux de Jérusalem, on vit alors un spectre s'avancer.

Un spectre ! Il parut tel, du moins, au roi et à ses conseillers, tant la maigreur de l'homme qu'ils avaient devant les yeux avait quelque chose de squelettique. Mais Séraja, le grand-prêtre, avait reconnu l'apparition et lui avait adressé un amical signe de tête.

— Je m'appelle Ézéchiél, fit le nouveau venu d'une voix profonde. Et voici la parole que l'Éternel me charge de vous apporter : « La ville est maudite. Son roi, son peuple, son armée, tout va périr. Vous porterez envie, tous, tant que vous êtes, aux Samaritains de naguère, vos frères de race. Sion, de tes palais, il ne restera pas pierre sur

pierre, et tes fils et tes filles, dispersés parmi les Nations, ne connaîtront pas le repos. »

— Vieux fou ! s'écria Sédécias en se forçant à rire, tu as de la chance d'être tombé sur un jour où je me sens l'âme satisfaite. Et ainsi tu pourras t'éloigner sans que je te fasse égorger par mes gardes. Cet Ézéchiél, ajouta le roi en se tournant vers ses conseillers dont les visages restaient sombres et pensifs, est un de ces braillards qui se disent visités par le Dieu d'Israël. Il se trompe dans ses prédictions sinistres, à moins qu'il ne soit payé par Nabucadnetsar pour semer la panique dans la ville. J'y veillerai. La situation est, au contraire, rassurante. Je sais de source sûre que le roi de Babylone songe à faire des propositions de paix. Il est las de cet inutile siège de deux années...

— Qu'il fasse donc vite ces propositions, dit Séraja, car, avant trois jours, nous serons tous morts de faim.

— Vous ne mourrez pas de faim, fit Ézéchiél qui était rentré dans l'ombre, car voici : avant que le soleil ne se couche une seconde fois, les glaives des Chaldéens fouilleront vos poitrines. Et le feu achèvera ce qu'aura épargné le fer.

— Dieu ! fit Séraja avec épouvante, tandis que le roi haussait les épaules d'un air de tranquillité.

— Le lâche va fuir ! reprit Ézéchiél de la même voix mystérieuse et haletante. L'oiseau abandonne son nid sur l'arbre que secoue la tempête. Mais ses ailes ne le porteront pas bien loin, car le milan de Chaldée tournoie dans la vallée de mort. Le lâche va fuir. Et il n'y gagnera que de courir au-devant du glaive.

— Que veut-il dire ? cria le grand-prêtre, saisissant le bras de Sédécias avec angoisse.

Le roi eut un rire sardonique qu'il voulait rendre plein d'insouciance.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec les fous, fit-il d'un ton dédaigneux. L'heure s'avance, Séraja, et le sommeil me gagne. Je vais faire le tour des remparts. Je ne te retiens pas, ni Sophonie non plus, dit-il au second prêtre en se tournant vers lui. Bonsoir, Amaliel, Zorian et vous tous, sages conseillers. Que la nuit vous soit douce. Pour moi, je vais veiller sur votre sécurité.

Le roi s'éloigna avec ses gardes. Quelques conseillers l'accompagnèrent, ceux surtout qui avaient des commandements militaires ; les autres, au nombre de sept, descendirent du palais avec les deux prêtres.

Tous étaient silencieux. L'attitude de Sédécias ne les rassurait pas. Il parlait avec légèreté du siège du roi de Babylone, alors que les privations commençaient à se faire bien dures pour le peuple de Jérusalem.

Ils suivirent le chemin étroit de la Géhenne et, arrivés devant le Temple, les sept conseillers s'arrêtèrent et saluèrent du même geste le grand-prêtre et Sophonie.

— Que l'Éternel soit avec vous, fit Séraja d'une voix lente et grave. Accompagnez-vous le roi dans sa ronde de surveillance ?

— Non, dit un des conseillers, Sédécias n'a voulu prendre avec lui que ses chefs d'armée.

— Dieu veuille que la nuit soit paisible, reprit le grand-prêtre. Mais que la chaleur est lourde ce soir ! Et que le hurlement des chacals de la plaine est lugubre ! Ne dirait-on pas un bruit continu de sanglots ?

Les conseillers hochèrent la tête tristement, et tandis que les deux prêtres montaient les marches du Temple, ils se dirigèrent vers la partie ouest de la ville et se perdirent bientôt dans la nuit.

Séraja et Sophonie franchirent rapidement le parvis des Gentils à la triple colonnade, puis ils pénétrèrent dans le sanctuaire, après avoir échangé un salut avec les trois gardiens du seuil.

Sophonie s'arrêta dans le « Vestibule », tandis que Séraja, pénétrant dans le « Saint », se prosternait devant l'autel des parfums.

Les lampes pleines d'huile des cinq candélabres à sept branches jetaient une clarté paisible. L'encens dégageait une tendre senteur. En face de l'autel, derrière son voile de fine soie aux riches broderies, se trouvait le « Saint des Saints », l'arche d'alliance, les tables de la Loi données par l'Éternel à Moïse, sur le Sinaï.

Tout était calme et vénérable en ce lieu sacré, et les ailes de la prière emportaient l'âme au-dessus des soucis du monde. Et pourtant, le cœur de Séraja, tumultueux et inquiet, ne s'apaisait pas ; sa pensée, malgré ses efforts, s'attachait obstinément aux drames de la terre.

Le grand-prêtre se releva en soupirant.

— Éternel, mon Dieu, supplia-t-il. Tu as appelé ton peuple d'Égypte, tu l'as tiré de la servitude de Pharaon, ce n'est pas, ce ne peut être pour le donner au joug du roi de Babylone. Éternel, Sion pleure ses malheurs et ses fautes. Entends ses cris. Pardonne !

À pas lents, Séraja sortit du Sanctuaire. Sophonie, appuyé à l'une des énormes colonnes de bronze du perron, regardait mélancoliquement au delà du rempart l'ombre qui noyait le camp chaldéen. Le grand-prêtre s'arrêta devant lui :

— Je songeais, dit Sophonie, que nous finissons où nous avons commencé. Par la Chaldée. Nous en sommes sortis comme d'un berceau, et pour beaucoup de nous elle sera la tombe. Beaucoup ? Tous peut-être. Tant des nôtres sont déjà dans les prisons de Nabucadnetsar !

— Sophonie, fit le grand-prêtre. Viens, je veux offrir un sacrifice d'holocauste à l'Éternel. Va chercher les agneaux blancs – les deux derniers – que je gardais pour demain. Et supplions le Seigneur

d'épargner Jérusalem.

Quelques instants plus tard, le sang encore tiède des victimes immolées aspergeait les quatre cornes de l'autel, et Séraja, le sacrifice terminé, lavait ses mains dans l'immense réservoir d'airain fondu, la « mer d'airain », orné de douze bœufs, que Hiran-Abi, l'habile fondeur et ciseleur de Tyr, avait ouvert pour Salomon, jadis.

Puis, accompagné de Sophonie, le grand-prêtre se mit à marcher pensivement à travers les trois parvis.

Il avait atteint celui d'Israël, quand il fit un geste de surprise. Un homme maigre et grand le regardait venir. La nuit était complète, seul un mince croissant de lune versait sur le sol une vague clarté. Séraja avait reconnu Ézéchiël.

— Que fais-tu ici, ami ? lui demanda-t-il.

— Je suis venu mourir avec toi, fit le prophète avec sérénité.

— Et quoi ! balbutia Sophonie, que le ton d'Ézéchiël impressionnait. Crois-tu donc que nous soyons en danger ?

— J'en suis sûr.

— Mais, reprit Séraja, le roi semblait rassuré. Nabucadnetsar songeait à lui faire des propositions de paix.

Ézéchiël eut un rire amer.

— Le roi ? dit-il. Veux-tu parler de ce lâche qui vient de s'enfuir, laissant la ville sainte à la merci de son ennemi ?

— S'enfuir ? le roi ? s'écrièrent à la fois les deux prêtres.

— Sédécias et tous les hommes de guerre sont sortis de Jérusalem il y a une heure, dit lentement Ézéchiël. Ils sont passés par le chemin de la porte, entre les deux murs, près du jardin du roi. Les fuyards ont pris la route de la plaine...

— Ainsi, fit avec accablement Sophonie, le roi et l'armée nous ont abandonnés ; ils se sont sauvés, et eux seuls !

— Ils n'iront pas bien loin, répliqua le prophète. Leur heure est marquée. Nous ne les précéderons pas de beaucoup sur le chemin de la mort. Les chefs de l'armée et les fils du roi seront égorgés. Quant à Sédécias, que n'est-il tombé vaillamment en combattant sur la muraille de sa ville, au lieu de s'éteindre, prisonnier aux yeux crevés, sous le poids des chaînes d'airain !

Ézéchiël dressa vers le ciel ses mains tremblantes ; il gémit :

— La fille de Sion a perdu toute sa gloire ! Elle est réduite à la servitude et elle pleure ! Et nul ne la console. Le Seigneur a détruit les demeures de Jacob. Il a dévasté la tente d'Israël comme le jardin que vide l'orage. La joie et l'attente de Canaan sont mortes ! Pleurez, Israël et Juda. Les enfants, les vieillards sont couchés, sanglants, dans les rues ; les vierges et les jeunes hommes gisent égorgés au pied des murailles, les prêtres et les prophètes sont massacrés dans le sanctuaire du Seigneur !

Sérajá et Sophonie s'étaient prosternés. Autour d'eux, les lévites écoutaient, atterrés, l'annonce de l'effroyable malheur. Au-dessus des collines de Moab, sur le flanc du mont Nebo, une raie de lumière grandissait ; le soleil de tous les jours du monde se levait sur le dernier jour des gloires de Jérusalem.

Ézéchiél se tourna vers la lumière :

— L'épée ! l'épée ! cria-t-il ; elle est aiguisée et polie pour étinceler, pour massacrer ! Crie et gémis, fils de l'homme, car elle est tirée contre mon peuple, l'épée du grand carnage. Du Midi au Septentrion, toute chair saura que l'Éternel a tiré l'épée du fourreau. Gémis, fils de l'homme. L'Éternel assouvît sa fureur.

— Dieu ! fit Sérajá en sanglotant, pitié pour ta ville et ton sanctuaire, pitié pour ton peuple. Prends ma vie, Seigneur, en holocauste !

Ézéchiél reprit d'une voix plus éclatante :

— Fils de l'homme, voici la vengeance ! L'impie Jérusalem va connaître la colère de l'Éternel. Elle a souillé toutes ses vertus. Chacun s'y déshonore. On y dédaigne les sanctuaires et on y profane les Sabbats. On méprise ses parents. On opprime l'orphelin et la veuve. On dépouille son prochain par la violence. On vole, on calomnie, on tue ! Voici la vengeance !

Un bruit assourdissant montait autour de la ville, tumulte de cris et de chocs d'airain. Des coups violents et prolongés retentissaient, toujours plus rapprochés : les béliers battaient les murs et les portes. À ce moment une effroyable clameur s'éleva. C'était la ville tout entière qui s'éveillait dans la terreur.

Les mauvais bergers avaient fui, et par la brèche de leur départ, par ces portes qu'ils ne défendaient plus et qui, crevées, les gonds brisés, tombaient sous les assauts, l'ennemi, comme une horde de loups furieux, se ruait dans la cité du Dieu éternel.

— N'épargnez que les plus pauvres de Jérusalem, avait commandé l'implacable Nabucadnetsar ; ils seront les vigneron et les laboureurs des champs de blé et de vigne qui remplaceront l'orgueilleuse cité.

Et à travers les rues, dans les maisons, le massacre commençait. Le sang coulait en torrents. « L'épée aiguisée et polie » besognait avec rage.

— Des prisonniers ! Il me faut des prisonniers ! hurlait Nabuzaradan, chef de l'armée du roi de Babylone, un rude Chaldéen qui unissait à sa brutalité originelle les mœurs dissolues des Assyriens. Ne tuez pas tout. Il nous faut des esclaves à Babylone. Enchaînez ce qui est jeune et beau. Et débarrassez-vous des autres.

L'incendie dévorait une à une les maisons pillées et ses flammes, ses craquements s'alliaient sinistrement aux longs cris de mort.

Dans le vestibule du temple, les prêtres agenouillés priaient pour

toutes ces agonies que révélaiient les clameurs déchirantes, pour toutes ces séparations qui laissaient à jamais de la mort dans les cœurs vivants.

— Éternel, aie pitié ! disait Séroja. Aie pitié de ta cité et de ton peuple.

Le soleil brillait sur le massacre. Nabuzaradan, entouré de ses soldats égorgeurs, franchit les degrés du Temple. Il ricana à la vue des prêtres, s'attendant à les voir se traîner à genoux devant lui, comme des femmes tremblantes.

Mais aucun d'eux, du grand-prêtre jusqu'au plus humble lévite, ne tressaillit. Pâles, mais fermes, ils priaient, et leur âme était sur leurs lèvres comme une colombe prête à s'envoler.

Une soudaine rage saisit le Chaldéen.

— Tuez ! tuez ! s'écria-t-il.

Les soldats hésitèrent. Ces prêtres, aux tuniques de lin, qui défendaient de leur seule poitrine l'entrée du Temple, leur apparaissaient plus braves que des guerriers.

— Ces six-là finiront à Babylone, hurla Nabuzaradan en désignant Séroja, Sophonie, Ézéchiél et les trois prêtres du seuil. Pour les autres, tuez-les sur leurs autels. Ah ! ah ! ah ! quels beaux sacrifices d'holocauste ! Et quant au Temple, voilà ce que j'en fais.

D'un coup de hache, il abattit la tête d'un des bœufs de la « mer d'airain ».

Ce fut le signal de la destruction complète et du pillage...

Quand la longue troupe des captifs s'éloigna sur la route de Ribba vers la mort qui les attendait, Jérusalem n'était plus qu'un monceau de cendres et de ruines. Du Temple, son orgueil et son délice, des somptueux palais élevés par le plus sage de ses rois, il ne restait debout ni une colonne ni un mur.

Une fumée flottait, légère et vacillante, qui s'éparpillait dans l'azur, comme l'âme même de la cité.

Israël était mort ou esclave. Il ne restait de lui à cette heure que des cadavres noircis, que déchiquetaient les oiseaux de proie, ou ces captifs enchaînés qui mettaient pour la dernière fois leurs pieds dans la poussière des chemins de Juda.

Et cependant ceux qui s'en allaient avaient aux yeux une flamme d'indomptable espérance et d'immortelle foi.

Ézéchiél clamait :

— Israël, les nations t'ont méprisé, mais elles porteront elles-mêmes le poids de leur ignominie. Voici, tu refleuriras. Dans la joie, tu retrouveras ton héritage à jamais. Tes champs mûriront leurs semences, et l'on rebâtiira sur les ruines !...



Le Colosse



ELTSCHATSAR, dit Aschpenaz, chef des eunuques du roi de Babylone, j'ai grand'peur que tu n'attires sur toi et sur moi-même la colère du roi. Ne pas vouloir manger des mets de sa table ni boire le vin qui lui est servi et dont il régale ses pages, sous prétexte que la religion de Moïse te le défend, quelle imprudence ! Oublies-tu que tu es esclave ici, et que si Nabucadnetsar t'a fait grâce de la vie, c'est pour t'attacher à lui dans l'avenir, faire de toi son secrétaire ou son échanson. Tu lui désobéis déjà, c'est beaucoup d'audace de ta part, enfant. Te crois-tu encore à Jérusalem et défendu par l'épaisseur de ses murailles ?

Le jeune homme, à qui s'adressait le chef des eunuques, inclina la tête et regarda d'un air pensif les admirables jardins de Babylone, où les roses s'épanouissaient avec luxuriance en tapis, en arceaux, en buissons odorants.

Ses yeux avaient un regard étrangement profond et grave. Ils surprenaient dans ce visage encore plein d'une grâce enfantine. C'était d'ailleurs à cette intelligence supérieure qu'ils révélaient, comme aussi à la parfaite beauté de son visage et de son corps, que le jeune Beltschatsar avait dû son heureux sort à la cour de Babylone.

Beltschatsar s'appelait en réalité Daniel. Il était un des quatre enfants de Jérusalem que le roi de Babylone avait eu le désir de s'attacher. De famille noble, comme ses trois compagnons, doué de sagesse et d'intelligence, il avait été jugé capable de servir dans le palais de Nabucadnetsar. Là, on lui enseignait la langue et les lettres des Chaldéens. Cette éducation devait durer trois ans, au bout desquels les jeunes Israélites seraient considérés comme définitivement admis au nombre des pages du roi.

Le chef des eunuques, qui était le surveillant de cette école de pages, avait pris Daniel en amitié, et bien qu'il affectât de le traiter avec une

certaine rudesse – le jeune homme n'était-il pas avant tout un captif hébreu ?

— « Beltschatsar » n'en avait aucune crainte.

Aussi sourit-il à ses remontrances.

— Sois tranquille, bon Aschpenaz, dit-il d'un ton convaincant, le roi ne saura rien de ce détail. Et de plus je te dirai...

Le jeune homme s'interrompt. Un bruit de pas retentissait près de la galerie où s'entretenaient les interlocuteurs, et bientôt, une troupe de soldats aux cuirasses rutilantes et casque en tête apparut. Au milieu d'elle, marchaient une vingtaine de vieillards, que leurs vêtements et leur haute tiare faisaient reconnaître pour des mages et des astrologues. Ils étaient tous d'une pâleur livide, et quelques-uns avaient peine à se soutenir. Arjoc, le chef des gardes du roi, précédait le cortège ; un pli soucieux et attristé barrait son front. Il aperçut Daniel et l'appela d'un signe :

— Beltschatsar, lui dit-il, sais-tu où je mène ces gens ? Il y a parmi eux les plus grands sages de Chaldée et ils savent lire le destin des hommes dans les astres.

— Je pense, fit Daniel avec émotion, que la colère du roi s'est abattue sur tous ces hommes savants et que leur vie est en péril.

— Tu as deviné, dit Arjoc, le roi les a condamnés à mourir. Je m'en attriste. Il me semble que le ciel sera moins beau et les étoiles moins brillantes si la mort vient prendre leurs amis de la Terre.

Arjoc avait fait signe aux gardes de s'arrêter. Un des vieillards, saisi d'une soudaine faiblesse, était tombé sur le sol. Daniel courut à lui et le releva en le réconfortant du mieux qu'il put.

— Croirais-tu, enfant, lui dit le vieillard, que le roi nous condamne à mort pour un songe ?

— N'avez-vous donc pas su l'expliquer ? demanda Daniel vivement.

— Pour l'expliquer, il aurait fallu d'abord que nous eussions connaissance de ce songe, fit un des mages, qui caressait avec calme sa longue barbe grise. Mais le roi nous a ordonné de deviner ce qu'il avait rêvé. Et quel est le mortel qui pourrait faire cela ?

— Aucun, certes, dit Daniel. Dieu seul...

— Dieu ? répliqua le mage. Quand la science hésite et dit « je ne sais pas », est-il donc quelqu'un qui ose répondre « je sais » ?

Daniel leva son regard lumineux vers l'astrologue.

— Dieu dit « Je sais », fit-il avec fermeté.

— Allons, dit Arjoc sans empressement, laissons cette discussion futile. Je dois obéir aux ordres du roi. Il faut marcher, savants magiciens. Il le faut, malgré la peine que j'en éprouve.

— Arrêtez ! cria Daniel, bouleversé à la pensée de tant de morts cruelles et inutiles. Arjoc, je t'en prie, au nom de tout ce que tu vénères, reviens sur tes pas et cours demander au roi s'il veut tolérer

qu'un de ses captifs israélites lui explique ce qui a fait hésiter les savants chaldéens.

— Mais c'est de la folie qu'une telle entreprise ! s'écria le chef des eunuques avec effroi. Tu cours à la mort, Beltschatsar ?

— Puis-je laisser mourir tant d'hommes sages et savants ? demanda Daniel avec émotion.

— Mon enfant, dit un des mages, ne fais pas cela. Tu te perdras sans nous sauver. Ce que demande le roi est impossible.

— Impossible aux hommes, mais pas à Dieu, s'écria Daniel avec feu. Je t'en prie, Arjoc, parle à Nabucadnetsar. Et ne crains rien, ni pour moi ni pour personne. L'Éternel ne laissera pas périr son serviteur.

Vainement, Aschpenaz et les mages supplièrent-ils le jeune homme de renoncer à son projet, mais Daniel tint bon, et Arjoc revint bientôt lui apporter le consentement du roi. Celui-ci attendait son page israélite. Daniel se dirigea en souriant vers la salle où se tenait Nabucadnetsar, assis sur un trône d'or, qu'encadraient de massifs taureaux ailés.

L'aspect du roi était redoutable. Un éclat maladif faisait étinceler ses yeux. Sa courte barbe noire encadrait un visage bistré. Sur son front hautain, sa tiare, ornée de pierres précieuses, flamboyait comme un soleil. Son manteau cramoisi frangé d'or couvrait sa robe lamée d'or et d'argent.

Autour de lui régnait un luxe que le jeune Israélite n'aurait pu imaginer, luxe barbare qu'avait augmenté la conquête. Une grande partie des dépouilles du palais de Salomon et du Temple même ornait en effet la grande salle de la demeure de Nabucadnetsar. Par les larges portes entraient par bouffées les parfums des jardins. Des esclaves balançaient de grands éventails faits de plumes d'autruches et de paons. Aux angles de la salle ruisselaient des fontaines odorantes qui jaillissaient dans des bassins d'or.

Daniel ne se montra pas intimidé par toute cette somptuosité orientale, dont la cour des rois de Juda, appauvris par beaucoup de guerres, ne donnait aucune idée. Prosterné au pied du trône, il attendit que le roi lui adressât la parole.

— Quel a été mon songe ? demanda brusquement celui-ci, et comment l'expliques-tu ?

La voix du roi s'était adoucie un peu. Le visage charmant de l'adolescent l'avait surpris. Il reprit sans rudesse :

— Es-tu donc devin à ton âge, enfant ? Ou as-tu compté que ta jeunesse t'éviterait le sort des mages de Babylone ? Il n'en sera rien. Si tu ne devines pas, tu iras avec les autres à la mort.

— Roi, mon Seigneur, dit Daniel avec une respectueuse fermeté, accorde-moi jusqu'à demain. Et demain je te dirai quel a été ton songe et ce qu'il en faut penser.

L'accent de Daniel était si net et si assuré que Nabucadnetsar en fut surpris.

— Eh bien, dit-il, j'y consens. J'attendrai jusqu'à demain. Mais si tu te trompes, tu mourras.

Daniel s'inclina jusqu'à terre avec obéissance. Puis, se relevant, il sortit rapidement.

Le soir était tombé. La flamme tremblait dans les godets d'huile des lampes. On entendait le pas des sentinelles, qui veillaient dans le palais. Quelques chants s'élevaient çà et là dans la grande cité. La clarté du fleuve s'étalait, reflétant la blancheur des palais. Parfois, dans la campagne, un cri de fauve retentissait au milieu du bruissement continu des insectes. Les flots de l'Euphrate, agités par la nage puissante d'un crocodile ou d'un hippopotame, semblaient murmurer un hymne sauvage aux divinités des eaux.

Daniel s'accouda un instant sur une terrasse avant de rentrer dans le bâtiment où il vivait avec ses compagnons de captivité. Et là, devant la majesté de la Nature, son âme s'éleva librement vers le Créateur :

— Éternel, disait l'adolescent, j'ai compté sur ta bonté, sur ta puissance souveraine. Je sais que tu ne me décevras pas et que tu voudras faire éclater ton pouvoir parmi ces adorateurs d'idoles. Mon Dieu, tu me prendras par la main et tu me conduiras à ce pays immatériel du rêve où s'en est allée la pensée de Nabucadnetsar.

Daniel s'était prosterné. Il adora longtemps en silence le Dieu de son peuple. Puis, après avoir prié, il se releva et entra dans la pièce où se tenaient ses compagnons.

Hanania, Mischaël et Azaria, beaux et charmants jeunes gens de l'âge de Daniel, accueillirent celui-ci avec un cri de joie.

— Aschpenaz nous avait dit que tu étais chez le roi, cher Daniel, fit Hanania en entourant de son bras le cou de son ami, et nous avons tremblé pour toi.

— Comment pourras-tu expliquer ce songe que tu ne connais pas ? demanda Mischaël avec angoisse. La bonté de ton cœur t'a entraîné dans un danger effroyable.

— Hélas, cher ami, ajouta Azaria, nos prières seront-elles suffisantes pour t'aider dans ton projet ? Laisse-moi aller demain avec toi devant Nabucadnetsar pour que je partage au moins ton sort.

Daniel remercia ses compagnons de leur amitié fidèle.

— Ne craignez rien, leur dit-il. Dieu ne m'abandonnera pas à l'heure où je veux faire triompher son nom à la face des Chaldéens et de toute leur science. Mais aidez-moi de vos prières. Que ce soir, au lieu d'évoquer notre chère Jérusalem, les murmures du Cédron et la douceur de ses montagnes, vos voix s'élèvent avec la mienne vers Celui qui connaît ce qui est caché et devant Qui il n'est pas de secret.

Les quatre adolescents tombèrent à genoux et se mirent à prier.

Aschpenaz les trouva ainsi en faisant sa ronde du soir. Il fronça les sourcils.

— Vous voilà encore avec votre Dieu, fit-il d'un ton bourru. Si le roi savait cela, ma tête ne resterait pas longtemps sur mes épaules. Je crains que, malgré tout le mal que je me donne pour vous, vous ne soyez jamais de bons Chaldéens. N'est-ce donc pas enorgueillissant d'habiter la plus belle ville du monde, dont les murailles ont près de vingt lieues de tour et une hauteur de quatre cents pieds au-dessus du sol ? Nos prêtres assurent que Babylone a 400 000 ans d'existence, et vous dites, vous autres Juifs, que c'est le grand Nemrod qui l'a fondée. Comment pouvez-vous regretter votre petite Jérusalem ? Ici, le moindre de nos palais est plus grand que votre fameux Temple de Salomon, de même que nos dieux, ce Baal resplendissant qui ne se cache à nos yeux que la nuit, ou même nos dieux-poissons et nos dieux-oiseaux sont autrement existants que le vôtre, que vous ne voyez jamais. Quels bienfaits lui devez-vous ? Adorez Baal et vivez heureux à Babylone, cela vaudra mieux pour vous.

— Incirconcis ! fit à mi-voix Hanania.

— Tu offenses l'Éternel par tes paroles, Aschpenaz, dit vivement Daniel. Mais plus tard, quand Il se sera manifesté à toi, tu reviendras de ton erreur et tu le prieras comme nous.

— Ce n'est pas probable, bougonna Aschpenaz. Votre Dieu n'a que quelques milliers d'adorateurs, tandis que tout le monde adore le soleil, depuis l'Euphrate jusqu'au Tigre. Couchez-vous à présent. Il est tard et j'emporte votre lampe. Souviens-toi, Beltschatsar, qu'à cause de ton entêtement, tu vis tes dernières heures.

— Dieu est avec moi, répondit simplement Daniel.

Le chef des eunuques se retira en grommelant, cachant mal son émotion à la pensée du danger que courait son préféré. Les jeunes Israélites, après s'être étreints fraternellement, s'étendirent sur leur couche ; le sommeil les saisit au milieu de leurs prières.

Et Daniel eut un rêve.

Le lendemain, il fut debout avec le jour. Et, après avoir adoré et remercié Dieu, il sortit doucement de la chambre, sans éveiller ses amis. Il voulait leur éviter l'angoisse de son départ. Il se dirigea avec calme vers les appartements du roi, Nabucadnetsar s'éveillant de bonne heure pour adorer le soleil à son lever.

La chambre royale était déjà pleine d'officiers et de serviteurs quand Daniel arriva sur le seuil. Il attendit d'être appelé. Il le fut bientôt. Le vainqueur de Pharaon Néco et du roi de Tyr, qui avait vu trembler et se prosterner devant lui l'Arabie et l'Égypte, qui avait fait de Babylone, si longtemps rivale de la gigantesque Ninive, une ville d'enchantement avec ses palais innombrables et ses jardins suspendus, avait passé une nuit d'insomnie.

La sombre folie qui le hantait et qui allait le prendre pour plusieurs années entre ses griffes, le faisait esclave d'une pensée ou d'un songe. Et dès que le jour avait paru, il n'avait eu qu'une idée, expérimenter la divination de son captif, de cet enfant qui paraissait si sûr de lui.

Quand Daniel se prosterna à ses pieds, il se pencha vers lui anxieusement.

— J'attends ! dit-il.

Et sa voix était menaçante et craintive à la fois.

— Ô roi, fit Daniel, ce n'est pas un enfant de seize ans qui te parle, c'est Dieu l'Omnipotent, l'Éternel devant qui les hommes et les rois eux-mêmes ne sont que poussière. Voici quel fut ton songe. Tu t'étais endormi, ô roi, l'esprit occupé de l'avenir et tu te demandais, toi qui as fait tant de conquêtes : « Qu'adviendra-t-il, après moi, de mon royaume ? » Roi, Celui pour qui l'avenir existe sans mystères t'a répondu durant ces instants où l'esprit veille et agit hors du corps immobile. Et voici. Tu as vu une statue énorme et splendide, dont l'aspect t'a terrifié. Sa tête était d'or pur, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses d'airain et ses jambes de fer. Quant à ses pieds, ils étaient faits de l'argile du potier. Tu regardais avec étonnement ce bizarre assemblage, quand tout à coup, sans que tu aies pu savoir quelle main la lançait, une pierre est venue frapper les pieds de la statue colossale, les pieds d'argile. Elle les a brisés. Alors, le fer, l'airain, l'argent et l'or, tout cela est devenu comme la balle des blés qui s'échappe d'une aire en été. Le vent les a emportés sans en laisser de traces.

Nabucadnetsar s'était dressé d'un mouvement subit ; ses yeux flamboyaient de surprise. Daniel continua :

— Et ce que veut dire ton songe, ô Roi, le voici. Le Dieu du Ciel t'a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire. Il t'a fait dominer tous les hommes ; c'est toi qui es la tête d'or pur du colosse. Après toi, ton royaume ne sera plus que d'argent, puis il deviendra d'airain, puis du fer s'amoindrissant en gloire. Et lorsque le royaume sera d'argile, c'en sera fait de lui. La pierre qui le brisera, c'est la volonté du Tout-Puissant. C'est Lui, c'est sa main invisible qui a abattu le colosse.

— Mais cette pierre, qu'est-elle devenue cette pierre ? cria Nabucadnetsar, qui chancelait comme un homme ivre, le cœur palpitant.

— Elle est devenue une montagne et elle a rempli toute la terre, dit Daniel d'un ton de triomphe. Car elle est le royaume de Dieu qui brisera toutes les idolâtries et toutes les puissances des hommes, et qui subsistera éternellement.

Nabucadnetsar poussa un cri et, tombant à genoux devant Daniel :

— Ton Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, lui dit-il. Jadis un Pharaon fit un Hébreu maître de l'Égypte. Que toute la

province de Babylone t'obéisse, à toi qui es plus sage et plus savant que tous les sages de Chaldée. Les présents, les parfums, les sacrifices te seront offerts comme à un dieu. Que demandes-tu ? Tout te sera donné.

— Je te prie, ô Roi, dit doucement Daniel, de ne m'accorder qu'une grâce : celle de te parler parfois de mon Dieu.



La vocation de Jonas



AMAI^S on n'avait vu d'homme plus sage que Jonas, le laboureur.

Il travaillait toute la journée, sauf le jour du Sabbat, et, le soir, quand il s'asseyait sur le seuil de son humble maison, près de sa mère et de son vieux père Amitthaï, il éprouvait une joie paisible qui le récompensait de ses peines.

Il avait été marié, mais sa femme était morte jeune, sans lui laisser de fils. Cependant, comme il aimait beaucoup les enfants, il se plaisait à en avoir près de lui. On le savait, aussi la demeure de Jonas était-elle souvent envahie par la jeunesse du voisinage.

Aux heures de repos, quand le soleil était trop brûlant pour permettre le travail de la terre, Jonas, entouré de petits enfants, leur apprenait à s'instruire tout en s'amusant.

Pour les plus jeunes, il fabriquait des jouets avec de la paille et de l'écorce qui, sous ses doigts habiles, devenaient bientôt des animaux, des barques, des moulins. Aux plus grands, il montrait les belles sculptures qu'on peut faire, avec l'aide d'un couteau, sur le bois des cèdres et des chênes. Ou bien il leur taillait des flûtes dans des roseaux, qu'il perceait de trous et sur lesquels il leur apprenait à moduler de jolies chansons.

Et tous ces jeux ne se terminaient pas sans sages conseils ni exhortations au Bien.

Jonas ne s'occupait pas seulement des enfants. Entendait-il dire : « Un Tel est malade, pauvre, ou triste..., » aussitôt, il se hâtait de terminer sa besogne, il la délaissait même pour courir soulager, autant qu'il lui était possible, la maladie, la tristesse, la pauvreté.

Aussi l'Éternel chérissait-il Jonas le laboureur. Il le jugea digne d'être son interprète auprès des hommes. Il se dit :

— Sa sagesse et la sainteté de sa vie le font m'aimer plus encore que

me craindre. Ma voix ne lui fera donc pas peur et il pourra transmettre mes ordres aux fils des hommes. Je veux faire de ce simple cultivateur un prophète comme Samuel ou Élie.

Et un soir que Jonas, seul, assis sur un roc tout près de sa demeure, contemplait les étoiles qui s'allumaient dans l'azur nocturne, il lui sembla tout à coup que le ciel s'entrouvrait, crachant du tonnerre, que les arbres, les herbes, les plantes se courbaient comme sous un vent trop fort : l'immense voix de Dieu se faisait entendre. Et Jonas, épouvanté, se prosterna en tremblant.

Voici ce que disait l'Éternel :

— Jonas, Jonas, tu es mon bon serviteur. Tu aimes et soulages ton prochain. J'attends de toi plus encore. Nombreux sont les hommes impies dont les actions et les pensées m'offensent. Et parmi ces coupables, Ninive, la grande ville, la reine d'Assyrie, est un monstre de débauches et de luxure. Sois mon prophète. Lève-toi, va à Ninive. Crie-lui sa destruction proche et ma colère, car ses crimes sont montés jusqu'à moi.

...La grande voix s'était tue ; le ciel avait repris sa sérénité ; toute la Nature embaumait dans la paix du soir.

Seul, Jonas, le front dans la poussière, le cœur battant tumultueusement, ne parvenait pas à dominer sa terreur. Il gémissait :

— Qu'ai-je fait à l'Éternel pour qu'il me prenne comme instrument de sa colère ? Ne sait-il pas à quoi il m'expose en m'envoyant aux gens de Ninive ? Les hommes ne souffrent pas beaucoup qu'on leur dise la vérité, surtout lorsqu'on leur parle de leurs mauvaises actions et de l'impitoyable châtiment qui les attend. Je ne suis qu'un pauvre laboureur, bon tout au plus à amuser, à guider les enfants. Que pense l'Éternel de m'envoyer si loin instruire et redresser les hommes cruels ?

Toute la nuit, Jonas murmura ainsi, voulant même parfois douter de la réalité de la voix qui s'était fait entendre.

— N'est-ce pas un songe ? – se disait-il en se frappant le front – ou n'est-ce pas plutôt la voix de l'Esprit du Mal, qui voudrait m'induire en tentation d'orgueil et me faire croire que je suis prophète de Dieu ? Moi prophète ? Mais c'est impossible. Je ne sais que cultiver la terre. Je ne suis jamais sorti de mon village. Comment pourrais-je aller à Ninive, parler à un roi ? Ah ! le beau prophète !...

Le lendemain fut pour Jonas un jour de trouble et d'incertitude.

En vain cherchait-il à oublier les ordres reçus, à se convaincre que l'Éternel ne lui avait jamais parlé. Tout le décor champêtre qui l'entourait, depuis le roc où il s'était assis jusqu'aux plantes qu'il revoyait courbées sous une rafale, tout lui rappelait sa terreur de la nuit et la voix solennelle de Dieu.

Quand vint le soir, ce fut pis encore.

Les mots tonnaient à ses oreilles comme si l'Éternel les prononçait. Et Jonas revivait sa crainte, sa perplexité, tous les sentiments qu'il avait éprouvés à cette manifestation divine.

L'aube le trouva harassé de peur et de fièvre, mais résolu.

Il n'avait plus qu'une idée : fuir, se cacher, attendre dans la solitude que l'Éternel eût chargé un autre homme plus vaillant et plus sage que lui de sa périlleuse mission. Oui, il fallait partir, traverser la mer, gagner d'autres pays, s'éloigner de la présence toute-puissante.

Jonas embrassa ses parents : il mit à leur disposition les provisions accumulées pendant les années de bonne récolte ; et, sans prendre autrement congé de ses voisins, afin que son départ demeurât le plus secret possible, il s'en fut à pas pressés.

Après une journée de marche, il atteignit le petit port de Japho (Jaffa), où il prit du repos jusqu'au jour suivant. Son but était d'aborder à Tarsis, de l'autre côté de la mer, et de s'enfoncer au cœur du pays lointain.

Pauvre ignorant, qui croyait pouvoir échapper au regard de l'Éternel, de Celui qui lit au fond des cœurs les plus éphémères pensées, de même qu'il voit au centre des montagnes, à travers la masse des flots, les trésors cachés aux hommes. Mais Jonas était un être simple et fruste ; et puis, la peur paralysait son jugement.

Son premier soin, en s'éveillant dans le caravansérail de Japho où il avait passé la nuit, fut de courir au port et de demander s'il n'y avait pas un navire qui allât à Tarsis.

Justement il s'en trouvait un qui allait mettre à la voile quelques heures plus tard.

Le patron du navire, un Égyptien au visage bronzé, voulut savoir de Jonas pourquoi il avait si grande hâte de quitter sa terre natale. Sans doute avait-il lu sur le visage de l'homme des champs, toute l'agitation qui étreignait son âme.

Mais Jonas ne répondit que par monosyllabes qui n'expliquaient rien du tout, et l'Égyptien dut se contenter de l'argent que lui donna son passager.

Le bateau sortit du port. La brise était douce, le ciel pur, et tout faisait prévoir une heureuse traversée. Bien que Jonas ne se sentit pas sans reproches de fuir ainsi le devoir que lui avait tracé l'Éternel, il voulut voir dans cet heureux début de voyage comme une absolution à sa faute.

Mais le Dieu puissant est aussi le Dieu vengeur et le fugitif devait sentir bientôt les effets de la rigueur qu'il avait encourue.

Dans le ciel si pur un instant auparavant, des nuages accouraient, sombres et pressés, toujours plus pressés et plus sombres. Il n'y avait plus d'azur ; des éclairs zigzaguaient dans les nuées de tempête, et le tonnerre roulait, roulait. Le vent – cette douce brise qui soufflait à la

sortie du port – le vent se déchaînait, hurlait, dressait les vagues de la mer à de fantastiques hauteurs, courbait les voiles au ras de l'eau, remplissait les oreilles humaines de ses sifflements furieux. La mer se creusait au-dessous du navire, se précipitait sur ses flancs comme pour les briser, passait sur le pont en avalanche, mêlant ses clameurs à celles du vent et de la foudre.

Les hommes étaient à genoux, accrochés aux mâts et aux bordages.

Égyptiens et Phéniciens invoquaient leurs dieux à faces de bêtes, leur promettant des sacrifices et des offrandes. Et ces rudes marins, habitués aux tempêtes, ne se souvenaient pas d'avoir jamais rien vu de comparable.

La colère de Dieu avait éclaté.

Jonas le comprit. Il sentit que c'était lui qui était la cause de toute cette fureur des éléments. Il n'osa pas pourtant se prosterner et prier devant tous ; il descendit dans le fond du navire, se coucha et ferma les yeux comme s'il dormait. Mais sa conscience veillait et ses reproches étaient véhéments.

Le patron du bateau avait remarqué la bizarre attitude de l'étranger mystérieux. Il s'approcha de lui et le secoua par le bras :

— Pourquoi dors-tu au milieu d'un si grand péril ? Ne vois-tu pas qu'à chaque instant l'horrible tempête grandit et que le vaisseau va s'engloutir ? Lève-toi et imite-nous. N'as-tu pas un dieu à prier ? Peut-être t'écouterait-il mieux que ne le font les nôtres et prendra-t-il en pitié le navire et nos vies.

Jonas allait répondre à l'Égyptien, quand un matelot descendit vivement auprès d'eux :

— Tous nos compagnons, dit-il, demandent à grands cris que l'on tire au sort pour savoir lequel d'entre nous est la cause du danger qui nous menace. Car cette tempête nous apparaît sans explication naturelle. Il faut que l'un de nous, passager ou matelot, ait offensé quelque divinité que nous devons apaiser.

L'Égyptien et Jonas suivirent le marin sur le pont. Tous les hommes du bord s'y étaient rassemblés. Un jour livide, que striaient des éclairs, tombait du ciel plombé et chacun de ceux qui étaient là osait à peine murmurer son nom d'une voix tremblante.

On mit dans un sac de petites dimensions autant de fèves sèches qu'il y avait d'assistants ; l'une de ces fèves fut, au préalable, humectée de vin, ce qui lui donna une teinte rouge. Et, tour à tour, chacun des hommes mit, en fermant les yeux, sa main dans le sac et saisit une fève au hasard. La fève rougie devait indiquer quel était celui qui attirait sur le vaisseau une telle tempête.

Jonas savait qu'il tirerait la fève rouge, et il s'inclinait d'avance sous sa punition. En effet, quand tous eurent tiré leur lot, la fève teinte se trouva entre les mains de Jonas.

Ce fut alors un déluge de questions.

— Qui es-tu ?

— Quel est ton pays ?

— Qu'as-tu fait pour provoquer ainsi la colère de ton Dieu ?

— Que vas-tu faire, maintenant ?

— Et pourquoi faut-il que nous soyons châtiés d'un crime dont nous ne sommes pas coupables ?

Jonas répondit avec calme et douceur. Il dit son origine, sa faute, sa fuite ; puis, se frappant la poitrine :

— J'ai mérité la colère de l'Éternel – prononça-t-il avec humilité – mais elle ne doit atteindre que moi. Il ne faut pas que je reste avec vous, que je vous expose à périr de la mort qui m'est réservée.

— Que veux-tu donc que nous fassions de toi, malheureux Hébreu ? dit alors l'Égyptien ; et ton Dieu est-il si puissant qu'il soulève ainsi les flots à sa volonté ?

— Mon Dieu, s'écria Jonas en se prosternant, est le Créateur des cieux, des mers et de la terre. Tout ce qui vit lui appartient, et c'est ainsi qu'il peut châtier ma folle désobéissance. Mais, je vous le répète, c'est moi seul qui ai péché contre lui. Jetez-moi donc dans cette mer furieuse et vous serez sauvés.

Les matelots hésitaient. Il leur semblait lâche de lancer au gouffre cet homme qui ne se défendait même pas. Et pendant qu'ils tergiversaient ainsi, la mer redoubla de rage ; elle ouvrit devant les regards épouvantés des passagers de vertigineux abîmes.

— Jetez-moi à la mer ! Jetez-moi à la mer ! s'écria Jonas avec plus de force.

Alors, en détournant les yeux de cette victime volontaire, l'Égyptien, d'un coup de bras violent, renversa Jonas dans les vagues hurlantes.

Et la mer s'apaisa.

Dans le ciel rasséréné, les nuages s'enfuyaient, le vent était redevenu une bonne brise qui gonflait sagement les voiles ; le navire courait sur les flots lisses.

— Miracle ! Miracle ! criaient les matelots.

L'Égyptien, gravement, se prosterna comme il l'avait vu faire à Jonas et dit :

— Le Dieu des Hébreux sera mon Dieu, car il est le seul Dieu tout-puissant.

— Il sera le nôtre aussi ! crièrent tous les matelots.

Quand le navire aborda à Tarsis, quand le peuple de la cité sut, de la bouche des mariniers, l'étonnant prodige, il offrit des sacrifices à l'Éternel et vécut dans la crainte de lui déplaire.

Cependant, tandis qu'on déplorait la mort de Jonas, qu'était-il advenu du pauvre laboureur d'Israël ?

Étourdi par sa chute, embarrassé dans ses vêtements, il devait

infailliblement périr noyé si l'Éternel n'avait pas eu d'autres desseins sur lui.

Ce corps qui flottait entre deux eaux, presque privé déjà de sa conscience, fut tout à coup heurté, soulevé. Puis il sembla à Jonas qu'un courant subit l'emportait dans quelque abîme plus profond, que ses mains rencontraient des aspérités, que ses pieds touchaient un sol élastique mais résistant, que ses poumons aspiraient l'air à nouveau. À ce moment, sa tête toucha rudement un quartier de roc, et Jonas perdit tout à fait connaissance.

Quand il revint à lui, il fut quelques minutes avant de se souvenir de ce qui lui était arrivé. Enfin, les événements des deux jours précédents et de la nuit qui en avait été la cause se présentèrent en foule à sa mémoire. Alors il se courba humblement et rendit grâces à Dieu qui l'avait épargné, malgré sa colère.

Il pria longtemps, haïssant sa désobéissance et sa sotte crainte qui l'avaient précipité dans une aventure plus funeste que n'aurait pu l'être la mission qui lui avait été confiée. Puis, se relevant :

— Où suis-je ? se demanda-t-il. Comme il fait noir ! À peine si je puis distinguer mes mains étendues. Quel est ce rivage où il n'y a pas de brise et ce ciel où il n'y a pas d'étoiles ? Mais que dis-je ? Ce n'est pas un rivage. Je sens sous mes pieds, le sol vibrer et se mouvoir. Je dois être dans la cale d'un navire qui m'aura recueilli. Holà ! matelots, tendez-moi une corde pour que je puisse remonter sur le pont. Holà !

Il appela plusieurs fois, à voix très haute, mais inutilement.

Alors, il se baissa pour tâter le sol.

L'obscurité qui l'entourait était toujours aussi épaisse, et ses yeux ne pouvaient lui être d'aucun secours. Ses mains rencontrèrent une surface assez molle à la pression, et comme gluante. Il essaya d'y marcher, en avançant avec précaution, mais il glissa et tomba de tout son long.

Soudain, une sorte de lueur se fit autour de lui, et une trombe d'eau, se précipitant par une ouverture dont il ne put distinguer les contours, le força à se redresser. En un clin d'œil, il eut de l'eau jusqu'au milieu du corps :

— Que veut dire cela ? cria-t-il avec anxiété. Quelle est cette marée soudaine ? Je ne puis être dans le fond d'un navire. Si solide fût-il, une telle masse d'eau l'aurait entraîné dans l'abîme. Où suis-je ? Où a-t-il plu à l'Éternel de précipiter son pauvre serviteur ?...

Il s'interrompit : ses jambes venaient d'être frôlées par quelque chose de mouvant et de rapide. Puis, ce fut sa hanche, puis ses pieds, puis sa main qui tâtait la surface de l'eau.

— Il y a là des êtres vivants, pensa Jonas, reptiles ou poissons certainement, et...

Un bruit violent l'arrêta, un bruit qui se prolongeait en

mugissement ; et, tout à coup, un courant d'air se fit d'une façon si imprévue et si forte, que Jonas en fut renversé dans l'eau et emporté avec elle comme un fêtu de paille.

Mais ses mains tendues devant lui purent s'accrocher à des espèces de barreaux très épais et très rapprochés, qui garnissaient l'ouverture entrevue un instant auparavant ; et, s'agrippant de toutes ses forces, Jonas parvint à résister à la trombe d'eau qui passait sur lui.

Puis les barreaux auxquels il se tenait se séparèrent en deux, et une lumière subite entoura Jonas, qui jeta un cri :

— Qu'ai-je vu ? fit-il dans une clameur qui se répercuta en longs échos.

Il ferma un instant les yeux, puis les rouvrit ; et, comme la lumière persistait autour de lui, il put, à demi défaillant de surprise, se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Les barreaux épais qu'empoignaient ses mains étaient les fanons d'un monstrueux cétacé ; le sol glissant étendu sous ses pieds, les parois qui s'arrondissaient en dôme au-dessus de lui, c'était l'estomac de la plus gigantesque baleine qu'aient portée les mers.

Autour de Jonas, une grande quantité de poissons se débattaient ; c'était la nourriture quotidienne du géant de l'eau ; et l'homme frémit en songeant que, lui aussi, emprisonné comme ses frères inférieurs, devait nécessairement succomber tôt ou tard.

Mais, tout de suite, il secoua cette pensée ; et, à genoux, il remercia l'Éternel, il le glorifia, il s'abandonna avec confiance à sa volonté.

Pendant trois jours et trois nuits, Jonas pria, maudissant sa désobéissance passée, promettant sa soumission absolue pour l'avenir.

Les épreuves ne lui furent pas épargnées ; la baleine avalait des tonnes d'eau, les rejetait par ses événements, dansait des rondes endiablées, fonçant tout à coup à de vertigineuses profondeurs.

Mais Jonas, stoïque et calme désormais, subissait son temps de claustration avec une admirable patience.

Et Dieu lui accorda son pardon.

La baleine s'échoua enfin sur une plage ; sa bouche, distendue en un effroyable bâillement, laissa s'échapper Jonas. Puis le monstre, se rejetant dans les flots, disparut aux regards.

Alors, le prophète, sans se permettre une heure de repos, et si fatigué qu'il fût de son long jeûne, se mit en marche vers Ninive, la grande ville.

Ses yeux s'étaient dessillés. Cette mission, qu'il avait tant voulu fuir, lui paraissait légère à porter : il en sentait le prix sans en être accablé.

Il alla donc. Il cria, sans peur des hommes, la colère céleste.

Et le roi, et les princes, et le peuple entendirent sa voix.

Ils firent pénitence.

Pour la plus grande gloire de Dieu.

Pour l'éternel renom du pauvre laboureur.

Dernières prophéties



LE VENT passait sur la montagne, sur les tentes des Juifs courageux et fidèles que Juda Macchabée menait inlassablement contre les soldats d'Antiochus, roi de Syrie.

Ces guérillas étaient favorables aux soldats d'Israël, animés d'un patriotisme ardent et de cette foi sans peur qui « soulève des montagnes ». Sept généraux syriens avaient été vaincus par le fougueux héroïsme de l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël.

Une alliance avantageuse avec le Sénat romain, qui songeait à subjuguier les monarchies de l'Asie, allait permettre aux Juifs de lutter contre leur persécuteur Épiphane avec plus de succès, et de transformer leur insurrection patriotique et religieuse en lui donnant un résultat politique : l'affranchissement.

— Être libre ! Oh ! le mot si doux au parfum d'espace ! murmurait Simon Macchabée à son frère Jonathas, tandis qu'anxieusement, tous deux, abritant leurs yeux de leur main, cherchaient sur la pente de la montagne la silhouette connue de leur frère aîné. Être libres ! N'être plus asservis aux « Goïms » détestés. Redevenir une nation après n'avoir été que ces esclaves qui ne s'imposent, qui ne se font accepter qu'à force de souple intelligence et de patiente humilité. Que de maîtres nous avons dû servir et que de maîtres nous avons vus tomber ! Les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens, les Égyptiens, les Syriens... Dieu éternel, est-il d'autres peuples sur terre qui nous verront passer, courbés sous les affronts, et qui, à force de supplices, chercheront à arracher la foi de notre cœur ? N'avons-nous pas assez payé nos erreurs et nos fautes, Dieu de terrible justice ?

— Juda ne revient pas, fit Jonathas qui avait pâli. Qu'est-il donc arrivé ? Frère, mon âme est pleine d'inquiétude. Quelque chose crie en elle lugubrement. Depuis des heures, les nôtres devraient être là, à l'abri de nos tentes, se reposant de la lutte, soignant leurs blessures. La

bataille était gagnée ; il ne restait plus à réduire que les hoplites d'Épiphanes. Nous avons eu tort d'obéir à l'ordre de Juda et de consacrer nos soins au butin...

Les deux hommes se turent, occupés seulement à écouter. Ils étaient là, l'oreille tendue, retenant leur souffle, quand un bruit de pas nombreux et pressés qui faisaient rouler les cailloux sur les pentes, mit sur leurs lèvres la même exclamation de joie. Mais aussitôt un frisson les agita, car ceux qui venaient vers eux étaient maintenant en vue. Et parmi ces guerriers au visage durci d'émotion contenue, il n'apparaissait pas, lui, Juda Macchabée, l'honneur et l'orgueil d'Israël.

Qu'était-il devenu, le chef à la haute taille, toujours au premier rang dans le combat, celui qui avait arraché Jérusalem à ses oppresseurs et le temple saint au culte de Jupiter ?

— Frères, cria Simon d'une voix rauque d'angoisse, où est Juda, qu'en avez-vous fait ?

Les soldats qui venaient en tête de la troupe ne répondirent pas et détournèrent les yeux. Mais des sanglots avaient retenti à la question de Simon, en éloquente et funèbre réponse.

Les deux frères s'appuyèrent l'un à l'autre.

— Juda n'est plus, dit Jonathas dans un souffle.

Il se jeta la face contre le sol, poussant des cris, déchirant ses vêtements, aspergeant sa tête de poussière.

Simon, les yeux béants, écoutait le récit que lui faisait un soldat : les hoplites d'Épiphanes avaient vu leur troupe augmenter par un renfort soudain et Juda Macchabée, écrasé par le nombre, était tombé glorieusement, blessé à mort.

Du héros qui, cinq années durant, avait continué la résistance farouche du grand-prêtre Mattathias, son père, il ne demeurait que ce corps déjà presque abandonné par la vie et qu'avec d'innombrables précautions ses soldats portaient sur une civière de branchages.

Simon et Jonathas, serrés l'un contre l'autre, s'agenouillèrent auprès du blessé agonisant, et ces soldats énergiques, qui auraient accepté avec calme la venue de leur propre mort, sanglotèrent comme des enfants.

— Juda, Juda, disait Jonathas d'une voix plaintive, la terre est vide désormais et Jérusalem est veuve. Tu t'en vas loin de nous, retrouver notre père, nos frères, dans la paix glacée du tombeau. Peu à peu le faisceau de nos vies s'est défait pour le service d'Israël. Chacun de nous fut un jalon de sa libération. Prendre ta place, continuer ton effort, rebâtir la ville et guider l'armée, être à la fois le grand-prêtre et le général, cette tâche est là, devant nos pas. Pourrions-nous ne pas plier sous le fardeau ? Juda, dans le vent qui pleure, il y a les cris et les plaintes des femmes et des filles d'Israël. Elles disent : « Notre secours est anéanti et notre défenseur est à terre, comme la tour

puissante que le feu du ciel a brisée. »

— Juda, sanglota Simon, n'as-tu pas emporté avec toi la Liberté sainte ? Allons-nous retrouver les siècles de captivité ? Verrons-nous encore détruire les Livres Sacrés, et les cavernes et les déserts seront-ils le seul asile de ceux qui veulent croire et prier ? Oh ! du passé sanglant, du passé d'errance et de fatigues, reprendrons-nous toujours le vieux chemin ? L'Éternel n'a-t-il élu entre tous le peuple d'Israël que pour en faire l'agneau à jamais immolé sur son autel, que pour se complaire à ce perpétuel sacrifice ? Juda, les Macchabées n'auront-ils été que des flammes qui brûlent sans lumière, que des glaives qui tuent pour tuer ; et se coucheront-ils avec leurs pères sans laisser dans la mémoire des peuples à venir autre chose que le souvenir d'esclaves révoltés ?

Les sanglots des deux frères redoublaient devant ce visage livide aux yeux clos et qui gardait sur ses lèvres le rictus dédaigneux et terrible du guerrier au combat. Les doigts de Juda, crispés autour de la poignée de son glaive brisé, semblaient continuer une lutte farouche, muette comme le suprême ennemi de cette vie ardente, comme la silencieuse mort.

Le camp entier retentissait des plaintes de l'armée. Ce n'était pas seulement un chef que l'on pleurait, c'était l'âme même de la résistance contre la persécution et l'asservissement, c'était le symbole de la vraie foi.

Juda Macchabée mort, l'apostasie ne reprendrait-elle pas une force nouvelle ? Les superstitions du paganisme syrien, imposées par les maîtres haïs, ne triompheraient-elles pas définitivement du culte du Dieu unique ? Vingt-cinq ans de luttes entreprises pour sortir enfin de l'esclavage n'aboutiraient-ils qu'à faire toujours considérer la Palestine que comme une proie florissante à exploiter, et qui tenterait les peuples d'Europe après ceux d'Asie et d'Afrique ? Qui donc, après les héroïques Macchabées, oserait relever les autels du Dieu vivant ?

Un immense découragement accompagnait cette douleur. Sur tous les visages, les larmes coulaient, lourdes et intarissables. Et le vent tordait les arbres des vallées et les buissons de la montagne avec un grand gémissement monotone.

Tout à coup les sanglots s'arrêtèrent sur les lèvres de Simon et de Jonathas. La main crispée de Juda, posée sur la blessure de sa poitrine, s'était détendue. Les yeux du mourant s'ouvrirent, non pas voilés par l'ombre de la nuit suprême, mais brillants d'une flamme céleste, d'une triomphante joie. Et le pli tragique de la lèvre s'atténua, se fondit en un sourire. Juda parla, et, dans le grand silence qui s'était fait soudainement dans le camp attentif, haletant d'attente, sa voix retentit comme celle des prophètes d'autrefois :

— Israël, disait le mourant, voici ce que dit l'Éternel : « Je t'ai livré

en proie aux nations, je t'ai retranché du nombre des pays. La dévastation s'est étendue sur tes cités et tes campagnes, la captivité a épuisé la vie de tes enfants. Mais tu es mon peuple, le peuple de mon alliance et de ma tendresse. Voici, de ton sein s'élancera le conquérant, Celui dont la parole sera un ordre pour la Terre, Celui dont les rois baisseront les pieds : et les sages et les guerriers seront autour de lui comme une couronne. Israël, l'exil est fini. Sur le sol de Canaan devenu infertile et dénudé, tu ramèneras la douceur des ombrages, la richesse des moissons. Ton cœur usé, lassé par tant de pas sur les routes du Monde retrouvera, avec la Terre promise, la pureté des premiers Temps. Au bout des quarante ans que dura ta marche à travers les déserts d'Arabie, Moïse ta ouvert le seuil de la patrie. Quarante siècles te donneront... »

La voix du héros s'éteignit. Mais la vision de gloire et de prospérité triomphante demeura au fond des yeux morts.

Israël pleurait sur les collines.

